

de Lamartine par-dessus tous, un retentissement violent et assuré d'avance. Un commun courant les porta, que ces natures de lyriques et d'orateurs multiplièrent et échauffèrent, mais qu'ils avaient senti le plus puissant de l'heure présente. Les trois auteurs s'étaient mis à l'œuvre, pour ainsi dire, le même jour et ils furent prêts au même instant. Par des voies un peu différentes, mais par les mêmes moyens ils travaillaient au même but et parvenaient au même résultat, de créer dans les imaginations la religion révolutionnaire. Elle date d'eux ; ils l'ont faite ; elle n'a produit depuis aucun monument apologétique de cette importance. Resterait à expliquer l'origine de ce courant d'opinion et de passion publique. Il nous suffit de constater son existence d'ailleurs bien connue. Un savant, un bénédictin poursuit, loin du bruit, le travail commencé. Les poètes de la multitude courent au devant de ses vœux comme le soldat au canon.

Voici comment Michelet rend compte de sa brusque résolution :

J'entrai par Louis XI aux siècles monarchiques. J'allais m'y engager quand un hasard me fit bien réfléchir. Un jour passant à Reims, je vis en grand détail la magnifique cathédrale, la splendide église du sacre. La corniche intérieure où l'on peut circuler dans l'église à 80 pieds de hauteur, la fait voir ravissante, de richesse fleurie, d'un alleluia permanent... Ressortant au dehors sur les voûtes dans la vue immense qui embrasse toute la Champagne, j'arrivai au dernier petit clocher, juste au dessus du chœur. Là un spectacle étrange, m'étonna fort. La ronde tour avait une guirlande de suppliciés. Tel a la corde au cou. Tel a perdu l'oreille. Les mutilés y sont plus tristes que les morts.

Combien ils ont raison ! Quel effrayant contraste ! Quoi ! l'église des fêtes, cette mariée, pour collier de noces, a pris ce lugubre ornement ! Ce pilori du peuple est placé au dessus de l'autel. Mais ses pleurs n'ont-ils pu, à travers les voûtes, tomber sur la tête des rois ! Onction redoutable de la Révolution, de la colère de Dieu ! « *Je ne comprendrai pas les siècles monarchiques, si, d'abord, avant tout, je n'établis en moi l'âme et la foi du peuple.* » Je m'adressai cela et, après Louis XI, j'écrivis la Révolution (1845-1853) (1).

Le lecteur que cette explication satisfera peut lire l'œuvre historique de Michelet en toute sécurité. Car c'est ainsi qu'il écrit l'histoire.

Lorsqu'il aborda les trois derniers siècles de l'ancien régime, il venait donc de découvrir les abîmes horribles du Gesu et de passer dix ans dans le Saint des Saints. D'où changement de perspective sur toutes choses. Nous avons étudié sa manière fantastique. Suivons-le dans les créations de sa manière fanatique. Connaissions les prophètes et les Gentils, les bons et les méchants de ce messianisme.

E. — LE FANATIQUE

La femme la mieux pourvue des dons de son sexe trouve moins de bonnes raisons de détester ce qu'elle adorait la veille, qu'il ne s'en présente à l'esprit de Michelet pour flétrir les siècles d'histoire et les monuments humains auxquels il prodiguait naguère « un cœur immense, une tendresse infinie, des paroles

(1) *Histoire de France*, tome I Préface de 1869, p. XL.

filiales ». La cathédrale gothique a payé cher les crimes des jésuites.

Elle était une « œuvre d'Encelade... » créée par « le souffle de l'esprit... »

Ce souffle pénétrait d'une vie puissante et harmonieuse toutes les parties de ce grand corps, il suscitait d'un grain de sénévé la végétation du prodigieux arbre (1)... le miracle, c'est que cette végétation passionnée de l'esprit qui semblait devoir lancer au hasard le caprice de ses jets luxurieux, elle se développa dans une loi régulière. Elle dompta son exubérante fécondité au nombre, au rythme d'une géométrie savante; la géométrie de l'art, le vrai et le beau se rencontrèrent (2).

Hélas! cette « géométrie de beauté » n'est plus aujourd'hui qu'un « bâtiment ».

Tout ce bâtiment, vu de près communique au spectateur un sentiment de fatigue... Vous diriez d'un faible insecte, marchant, traînant après lui un cortège de membres grêles, qui blessés le feront choir... Naturellement malade (*la cathédrale*) elle exige qu'on entretienne autour d'elle un peuple de médecins, ces villages de maçons établis au pied de ses édifices, vivant, engraisant là-dessus, eux et leurs nombreux enfants (3).

« Génie profond..., larmes précieuses..., limpides légendes..., merveilleux poèmes..., merveilleux génie dramatique..., grand fleuve poétique », voilà ce qu'était hier le moyen âge. Et aujourd'hui :

Un état bizarre et monstrueux, prodigieusement artificiel qui n'a d'argument en sa faveur que son extrême durée (4).

(1) *Histoire de France*, t. III, p. 215.

(2) *Ibid.*, p. 217.

(3) *Ibid.*, t. IX, *Introd.*, p. 78.

(4) *Ibid.*, p. 77.

A vrai dire, malgré ses longs siècles, il s'est plutôt donné l'air de vivre qu'il n'a vécu : « Le néant fut fécond, créa ! »

Est-il noble de conspuer une ancienne piété, en somme d'anciennes parties de soi-même ? Dans un siècle aussi anarchique que le XIX^e, des consciences plus fermes que celle-ci ont eu à rompre avec de grands objets d'illusion. C'est une cruelle aventure, on en sort souvent brisé à jamais. Une âme digne se la pardonne à peine, le jour où, parvenue à attirer dans sa pensée nouvelle les éléments de vérité et de générosité contenus dans son erreur, elle s'est reprise elle-même, elle a refait sa vie. Le plus attristant des spectacles que Michelet offre à Michelet lui inspire au contraire fierté sans bornes, délirante allégresse.

Quand je rentrai (dans l'Histoire de France), que je me retournai, revis mon Moyen Age, cette mer superbe de sottises, une hilarité violente me prit, et au XVI^e, XVII^e siècle, je fis une terrible fête. Rabelais et Voltaire ont ri dans leurs tombeaux. Les dieux crevés, les rois pourris ont apparu sans voile... Prêtres et royalistes aboyèrent. Les doctrinaires s'efforçaient de sourire (1).

La seule excuse de ces transports, c'est qu'aucune partie profonde, calme, de la personne n'est engagée dans l'une ni dans l'autre des attitudes successives de l'esprit et du sentiment, de telles natures cessant, pour ainsi dire, d'exister à la limite exacte où cesse l'agitation des éléments psychiques. Ces psychologues phénoménistes qui définissent le moi un « polypier d'images » et laissent trop dans l'ombre

(1) T. I, Préface 1869, p. xli.

les forces mentales stables et continues d'où dépend l'unité, la cohésion et la puissance de la personnalité, semblent avoir eu pour modèle Michelet et ses pareils. Il faudrait ajouter pour lui : « un polypier d'émotions ». Nous avons dit la saveur de mort de ces évocations pseudo-historiques au temps même où Michelet n'était aux yeux de tous qu'un innocent rêveur du passé, « Monsieur Symbole ». Dans la seconde partie de *l'Histoire de France* les imaginations plastiques, sentimentales, psychologiques, les facultés d'invention du poète, tout en gardant ce caractère et cette couleur morbides du tempérament, ne vont plus flotter sur les courants de la fantaisie, du rêve et de la curiosité ; elles se systématisent étroitement autour d'une haine maniaque, elles fonctionnent à son service.

Il en résulte un véritable abaissement et pour le lecteur une impression qui serait tout le contraire de celle que produit la beauté morale, si d'ailleurs elle ne se tempérerait des égards dus à une débilité exaspérée. Michelet, jusque-là trop individuel, par le devoir qu'il s'impose à présent et qu'il pratique sans une défaillance, de donner aux faits et aux personnages historiques l'aspect le plus glorieux pour sa secte et le plus infamant pour la secte ennemie, cesse de l'être assez. On peut se faire protestant pour des raisons élevées. Celles de Michelet ne le sont pas. Il idolâtre la Réforme comme instrument pour souffleter pendant trois siècles le catholicisme, les mœurs et les pratiques du catholicisme, les croyants du catholicisme, tout ce qui, sans appartenir à la croyance même, en porte la marque ou l'effluve.

Telle est la servitude acquise qui s'est ajoutée aux servitudes naturelles de cet esprit.

Humainement, politiquement, philosophiquement, religieusement, toutes les religions ne se valent pas. Mais c'est un mâle plaisir que de reconnaître l'héroïsme, l'énergie de l'âme, l'esprit de sacrifice chez les adversaires de la cause que l'on croit la bonne. Pour moi, fussé-je par croyance et par profession un apologiste du catholicisme, je n'admettrais pas un Plutarque français qui exclût du trésor de la France les sombres joyaux de la bravoure et de la fermeté huguenotes au xvi^e siècle. Ni le courage n'est courage, ni la chevalerie chevalerie, ni la bonté bonté, ni le martyr martyr aux yeux de Michelet, quand il les rencontre sous la robe du Jésuite. On chercherait vainement, parmi le torrent d'insultes qu'il leur jette, non pas même une louange, mais un simple aveu de l'abnégation des individus, de leur foi, de leur dévouement jusqu'à la mort à ce qu'ils croient le service de Dieu. La biographie des fondateurs de la Compagnie, des Loyola, des François-Xavier, laisse à l'homme le plus libre de jugement à l'égard de leur œuvre, une impression d'héroïsme mystique et militaire, de pureté juvénile. Chez Michelet, tout y excite le prurit de mépriser, de rapetisser, de salir. Loyola est un « Don Quichotte », mais « un Don Quichotte rusé » !

Il avait le nez fort bossu d'en haut, large, aplati par en bas, des yeux battus, déprimés à force de pleurer. Personne n'eut plus le don des larmes ; à chaque instant il pleurait par averses et à torrents. Ajoutez à ce portrait des paupières contractées et basses, pleines de rides et de

plis, où logeaient, cachés à l'aise, la passion et le calcul, la force d'une idée fixe (1).

« M. Michelet s'amuse », dit quelque part Sainte-Beuve. S'amuse-t-il vraiment? Il y a bien de la crispation dans ces jeux.

Déshonorer une entreprise pseudo-religieuse, mais proprement satanique — c'est toujours des Jésuites que je parle — qui pour réussir eut toujours et partout à son service « la conjuration toute faite de la nature sensuelle, de l'intrigue passionnée, de la femme et du désir (2) », voilà qui ne demande pas un grand effort cérébral. C'est un dessein plus compliqué que d'appliquer un traitement pareil à une grande civilisation, à une grande politique, à une grande littérature, épanouies sous l'empire du catholicisme et, ce qui est plus impardonnable encore, après l'échec du protestantisme en France. Si Michelet pouvait être embarrassé, le xvii^e siècle l'embarrasserait. Mais les nécessités de son apologétique trouvent ici à utiliser merveilleusement sa prédilection native pour le « cabinet secret » de l'Histoire. Son procédé général à l'égard de cette illustre époque consiste à en scruter les anecdotes honteuses, à inventer de ces anecdotes, tant qu'il peut, à éplucher les annales du crime, de la bestialité et de la stupidité humaines, à prendre langue chez tous les valets chassés, à fabriquer des renseignements d'alcôve, à colliger en un mot les sanies et à dire : « Voilà ce temps si admiré ».

(1) T. X. p. 334.

(2) T. XI, p. 79.

Les grands faits moraux de l'époque, plus importants qu'aucun fait politique, ils sont tous en trois mots : *sorcellerie, couvents, casuistique*... Et ces trois mots n'en font qu'un ; ils signifient : *stérilité* (1).

Par une théorie à lui et qu'il n'éclaircit pas suffisamment, Michelet identifie la casuistique et la sorcellerie, les rapportant l'une et l'autre au parti de ne pas faire d'enfants. Quant aux couvents, pour savoir ce qu'ils étaient alors, rapportons-nous en aux « Capucins » qui « juraient qu'en la Picardie seule (pays où les filles sont faibles et le sang plus chaud qu'au Midi) la folie de l'amour mystique avait soixante mille professeurs... (2) ». Le concile de Trente les avait réformés, mais à sa manière ! Désormais :

Un seul homme y entrait chaque jour, et non seulement dans la maison, mais à volonté dans chaque cellule... Qu'en résulterait-il ? Les spéculatifs en feront un problème, non les hommes pratiques, non les médecins (3).

Pas un acte politique important du règne de Louis XIII et de Louis XIV, dont l'explication ne soit cherchée ou partiellement ou totalement, dans des coucheries, des adultères, des sodomies, tout cela princier et catholique, bien entendu. Sur ces sujets Michelet est intarissable, et il les touche avec une sorte de délectation comparable à celle qui nous frappe si étrangement chez Zola, avec le même pédantisme clinico-psychologique d'autodidacte (oui ! malgré ses immenses lectures), disons aussi avec d'instinctives finesses, des

(1) T. XIII, p. 217.

(2) T. XIV, p. 141.

(3) *Ibid.*, p. 143.

pénétrations d'odorat, qui n'appartiennent pas à l'auteur de la *Terre*. Cependant il est de plus de conséquence de peindre presque invariablement malades, ignominieux ou stupides, les représentants de l'autorité politique et spirituelle dans l'ancienne France que de problématiques Rougon-Macquart.

Outre cette pétition générale, qu'il ne peut s'être produit sous l'influence du catholicisme rien de grand, ni même d'honnête, Michelet s'ingénie pour adresser individuellement au juge criminel ou à l'aliéniste les hommes qui, même sans addition de rigueur personnelle, dans la manifestation de leur foi ou l'exercice de leur devoir, ont écrit, parlé ou agi contre la Réforme, en ont seulement déçu les espérances politiques. Que la majesté d'un nom populaire ou trop respecté lui conseille des précautions, son aventureuse psychologie lui fournit des moyens de rapetisser et de dégrader en douceur. Je recommande son portrait d'Henri IV.

Un Protée... un mâle, un satyre... indifférent à tout... qui pleurait d'amour, pleurait d'amitié, pleurait de pitié et n'en était pas plus sûr (1)... toujours capitaine, il avait chez lui son général et il prononçait au conseil les ordres de la chambre à coucher (2).

Avait-il au moins des talents militaires?

Il ne sut pas trop mener les armées, mais il les créait de son charme, de sa vivacité, de son regard.

Voilà les facultés d'un grand roi. — Bossuet gêne

(1) T. XII, p. 279.

(2) T. XIII, p. 4.

quelque peu Michelet. Dans une Histoire qui donne la première place aux affaires religieuses, il occupe deux petites pages, et ces deux petites pages ne parlent que de M^{lle} de Mauléon qui fut effectivement l'amie de Bossuet. Amitié irréprochable, dit l'historien. « Ce grand homme qui remplit le siècle de son labeur immense, a merveilleusement prouvé qu'il vécut dans une sphère haute (1). » N'importe! nous n'aurons vu de lui que l'image où il est représenté avec M^{lle} de Mauléon. Et comme il est question ailleurs « du mortel combat de Bossuet et de Fénelon pour Madame de Maisonfort » (2), « chercher la femme » devient la seule méthode critique applicable à ces illustres existences et à ces grandes controverses spirituelles.

Dans la première partie de son *Histoire de France* Michelet inventait prodigieusement, mais dans le domaine psychologique. Il prêtait aux acteurs de l'histoire des pensées, des calculs, des raisonnements, des frissons d'âme qui donnent sa mesure plutôt que la leur. Voici que sous l'aiguillon de sa Muse exaspérée il invente des faits, et non des petits faits.

La date la plus sinistre, la plus sombre de toute l'histoire est pour moi l'an 1200, le 93 de l'Eglise...

Que s'est-il donc passé? Les prêtres ont institué la confession, « terrorisme épouvantable ». Mais quelle trace, quel monument d'un tel événement?

Malicieuse interrogation! Vous ne savez que trop vous-mêmes comment vous avez fait en sorte qu'il n'y eût point

(1) T. XV, p. 245.

(2) *Ibid.* préface, p. XII.

de monument. Le monument c'est le désert, c'est la disparition subite du génie, de l'âme d'un peuple (1).

Ceci est écrit au début du tome IX. Au début du tome XI, le même fait établi par la même preuve est reporté près de quatre cents ans plus tard. C'est Loyola qui a créé la confession (2). Nous apprenons plus loin que dans je ne sais plus quel couvent « les dames supérieures confessaient ». On cite partout cet « abcès » de François I^{er} et cette « fistule » de Louis XIV qui changèrent le cours de l'histoire européenne. Ces calembredaines ne sont pas plus fortes que cent autres. Déjà en 1680 — « avant la fistule » —

le roi n'ayant plus d'amusement de femmes devint plus âpre. Il mangea, but beaucoup. Circonstance grave qui explique sa violence, sa politique à outrance, ses actes provocants contre toute l'Europe, sa guerre au pape, sa guerre aux protestants (3).

On pardonnerait à ces mille fables, d'être grotesques, si elles n'avaient un relent de vilénie.

Henri II, voyant passer le cercueil de son frère qui précédait celui de son père, fit cette bravade parricide : Voyez vous ce bélître ! il ouvre l'avant-garde de ma félicité (4).

Michelet ne donne pas de référence. Et moi, « j'affirme » qu'il n'a lu cela nulle part. Et ce ne sont là que menus exemples de ce qu'il sème à présent à pleines mains.

(1) T. IX, introd., p. 18.

(2) T. XI, p. 65.

(3) T. XV, p. 241.

(4) T. X, p. 428.

Mensonges, dira-t-on? MM. Pierre Janet et Georges Dumas repousseraient ce mot. Qu'un homme (et surtout une femme) débite ces torrents d'inventions avec violence, avec éclat, y mette une logique irritée, voilà un phénomène très familier à ces pathologistes de l'esprit. Ils savent qu'il y a là une manière de sincérité absolue. Ils ont éprouvé d'ailleurs combien la douche froide d'une négation où se sent une volonté a vite fait de précipiter de l'apogée de leur inspiration ces poètes de l'hystérie et les laisse incertains. La période d'invention effrénée de Michelet est précisément celle de sa plus longue solitude. Mais on peut dire que jamais cet esprit ne s'est exposé à la discussion. Pour discuter avec les autres, il faut être capable de discuter avec soi-même. Homme de lettres, professeur célèbre, il jouissait des plus savantes conversations de Paris. Homme de bibliothéque, il lisait tout. Ces contacts multipliés l'excitaient sans l'instruire. Jamais une idée, un argument n'ont porté dans son intelligence leur contenu. Ce qu'il en reçoit, c'est je ne sais quelles impressions obliques, quelles semences de hasard, qui fécondées par les ténèbres engendrent des fantômes.

F. — SA RELIGION

Jean-Jacques se croyait moraliste et législateur. Michelet se prend pour un bénédictin. Il trouve l'information du *Port-Royal* de Sainte-Beuve superficielle. Il a pour l'austérité de la science un culte jaloux. Il s'indigne qu'à Cologne, Koster (jésuite) enseignât

Copernic « d'une manière instructive *et agréable* ». Il souligne ces derniers mots. Copernic agréable ! Enseignement bien imprudent d'ailleurs de la part de l'obscurantisme, si les Jésuites « tellement ne sentaient en eux la puissance de mort et la faculté du faux que la vérité, s'ils l'enseignent, n'a plus ni force ni sens. »

Les renseignements qu'il fournit sur quelques-unes des grandes découvertes scientifiques modernes nous montrent ce que c'est qu'une science animée de la « puissance de vie » illuminée de la « faculté du vrai », telle qu'il l'entend. « Au moment où Copernic donne au monde la révélation de la Terre... » Paracelse apporte une autre « révélation » (1) :

le mariage de l'homme avec la Nature, leurs profondes amours et leur identité... Il hasarda, d'un instinct prophétique, le mot de la chimie moderne, le mot de Lavoisier : l'homme est une vapeur condensée qui retourne en vapeur. Ainsi monte sur ses trois assises la tour colossale de la Renaissance — astronomique, chimique, anatomique, — par Copernic, Paracelse et Servet... Le bon et grand Rabelais, à ces génies tragiques, aux foudroyants théologiens... aux chimistes fougueux, aux furieux anatomistes (*Fallope obtint des corps vivants*) (2) ces effrayants médecins de l'âme et du corps, Rabelais ne dit qu'un mot en souriant : « grâce pour l'homme ! »

A la façon dont Michelet célèbre ici des « héros » qui lui sont chers, on jugera que les transports de l'amour, de l'admiration et de l'enthousiasme l'éloignent plus

(1) Cf. tout le chapitre *Des Sciences avant la Saint-Barthélemy* (T. XII, ch. 11).

(2) *Loc cit.*, p. 49.

encore de la vérité et de la convenance que les frémissements de la haine. *Son* Luther, *son* Rabelais, les deux hommes qu'il a le plus célébrés, sont des grotesques. Par opposition au rétrécissement de l'âme catholique, il leur prête une exubérance de vie et de contentement si débordante que ses manifestations confinent à la folie ou à la stupidité. Ce n'est pas Luther, ni Rabelais, mais Frédérik Lemaître en jouant le rôle dans un drame romantique.

Luther, le premier des hommes depuis l'Antiquité, eut la joie et le rire héroïque (1) !... sublime et bouffon musicien d'un divin Noël, amusant, colère et terrible, un David aristophanesque, entre Moïse et Rabelais... Non, plus que tout cela : Le Peuple (2).

Luther est un prophète qui rit, Rabelais un rieur lourd de prophétisme. Il a « la joie immense »... Lui aussi est un « bouffon sublime ». Figurez-vous sous les mêmes traits Molière et Voltaire et vous les avez enfin compris :

La foule intelligente (*qui n'est pas, je pense, « le Peuple »*) n'avait vu en eux que l'esprit critique ; ils ont attendu jusqu'à nous leur révélation (3).

On saisit ici le pieux procédé apologétique de Michelet. Il s'agit de montrer d'un côté le catholicisme mort et agent de mort, synthèse de toutes les stérilités, de l'autre, unanimement ennemies du catholicisme et procédant du même principe, conspirant dans le même sens, la Réforme, la Renaissance

(1) T. X. p. 96.

(2) *Ibid.*, p. 109.

(3) *Ibid.*, p. 371.

des arts et des lettres, les sciences de la nature. Nous avons vu par quels moyens Michelet établit la première partie de sa thèse. Prouver l'identité d'objet et d'esprit de la Réforme et de la Renaissance, associer sous une même inspiration, dans un même dessein et une œuvre commune, le Vinci et Luther, Galilée et Calvin, Erasme et Melancton, c'est marier les contradictoires. La Renaissance est un réveil de l'esprit gréco-latin et du paganisme non seulement dans la pensée philosophique et les penchants esthétiques, mais aussi dans les mœurs. La Réforme considérée dans ses données et son programme religieux (car elle a surtout triomphé comme fait politique) est une réduction rigoureuse du Christianisme à ses éléments hébraïques, une élimination intransigeante de tout ce que l'Eglise avait introduit de plastique et de profane dans le culte, de rationnel dans la dogmatique, de naturel dans la morale. Peut-on dire que la Renaissance soit anti-chrétienne ? Oui, si le christianisme, c'est le protestantisme. En somme l'Eglise l'a accueillie sympathiquement, comme une parente. D'elle à la Réforme il ne pouvait y avoir et il n'y a eu en somme que détestation au début, et depuis séparation, sans que les deux mouvements parvinssent jamais à se mêler et à former par leur union la substance d'une culture harmonique ou d'une intelligence non divisée contre soi-même.

Ces évidences historiques et logiques ne sont pas pour gêner Michelet. Sa phraséologie endiablée et un peu d'hégélianisme le tirent d'affaire. Il fait « rire » Luther, fait rire Rabelais, il rit du « rire divin » de

Galilée. Quand Luther parut, il y eut « du ciel à la terre immense éclat de rire ». Déjà Ulrich de Hutten, « malgré le Pape et l'Empereur qui ordonnent le silence, a ébranlé la terre de ce terrible éclat de rire (1) ». — « Le signe décisif où le héros se reconnaît, c'est le rire. » Ne chicanons pas Michelet sur ce que le plus pur de ses héros, Coligny, est « morose » et cette tristesse précisément, le signe de son héroïsme. La Renaissance fut « joie », la Réforme aussi. Et c'est à l'enseigne du Rire et de la Joie qu'il fonde l'étrange raison sociale : protestantisme-renaissance, biblisme-paganisme, Genève-Athènes, Calvin-Pantagruel. Il ne manque pas d'y joindre, comme pressentiment des grands esprits, la Révolution et la Démocratie. Après avoir peint la « Joie » de Luther :

Voilà l'homme moderne et votre père à tous. Reconnaissez-le à ceci :

La joie est absurde au moyen âge, qui bâtit tant de choses vaines, qui, souvent architecte, édifia aux nues ces tours et ces châteaux qu'apporte et remporte le vent. La joie est raisonnable au temps moderne dont la main sûre construit de vérités l'immuable édifice dont le pied est assis en Dieu, dans le calcul et la nature... La raison seule et la révolution et la science ont seules droit à la *Joie* (2).

Comme il faut qu'elle ait été la Renaissance, il faut également que la Réforme ait été la Démocratie. Le caractère aristocratique d'un parti, qui, selon les excellentes expressions du duc de Broglie, « recruta des alliés dans les débris de la féodalité expirante et compta un instant dans son camp la plus haute no-

(1) T. X, p. 42.

(2) *Ibid.*, p. 98.

blesse de France » a causé un instant de trouble à Michelet. Il trouve vite le biais :

Nobles épées, s'écrie-t-il, vous méritez d'être du peuple. L'historien doit faire pour vous ce qu'on faisait à Gênes, quand la noblesse était exclue des charges et qu'un noble rendait des services. Il avait la faveur d'être dégradé de la noblesse et montait au rang des plébéiens.

Je n'aurai pas cet irrespect de prendre le protestantisme pour le « gaudeamus igitur » qu'en fait son apôtre effréné. Aussi bien cette « joie » est-elle le fait propre de Michelet et il la transporte à son idole. Or ce n'est pas une « grande » joie, encore moins une « forte » joie, mais une joie petite et concertée, cette joie que le « méchant » envie sur le visage du « bon ». — C'est cela, et c'est autre chose; la vieille chimère romantique du « bonheur », de la jouissance enivrée et sans mélange, le rêve d'une félicité qui serait comme un spasme prolongé de l'âme, le fol eudémonisme de Saint-Preux, d'Obermann, de Corinne. Cette chimère, ce rêve défaillant, Michelet les réalise en ses héros; il se sert du nom retentissant et de la copieuse personnalité de Luther pour donner à ces déliquescentes une marque d'énergie et de gros entrain. Par là, ce poète féminin, brisé, à la merci d'un vertige, ce suprême impulsif, se promet héros. Mais aussi comme ce « rire » sonne faux! Jamais on n'en entendit de plus alarmant. Je ne dis pas que Michelet ne se trompe pas lui-même. Dans ses derniers ouvrages, un ton de délire épanoui est perpétuellement le sien. Cet ancien amateur de la mort et des larmes m'inquiète par son extatique optimisme,

par l'illumination de son regard. Je signale à M. Alfred Binet, spécialiste, je crois, de cette sorte d'observations, que Michelet n'écrit presque jamais le mot « joie » sans une typographie spéciale. Il le met en italiques.

Une analyse de la « religion » de Michelet serait incomplète, si on n'en notait la réaction sur la conception de la patrie. Michelet est le prophète de ce qu'on a appelé depuis « patriotisme conditionnel » et de ce que je nommerai franchement patriotisme de guerre civile. Le patriotisme de cet « historien national » a ce caractère d'exclure, soit rétrospectivement, soit actuellement, de la communauté française des catégories de Français, quand ce n'est pas la majorité de la nation. Qu'il ne manifeste pas de sévérité contre l'appel des réformés aux armes anglaises, je l'admettrais par la considération des temps, à la condition tout au moins qu'il n'accablât pas les catholiques et la Ligue, alliés de l'Espagne, des reproches qu'il épargne à Coligny. Mais il y a plus : la Patrie pour lui, Michelet, c'est la Réforme : « Bien entendu, s'écrie-t-il à propos de ces déplorables guerres, que la France veut dire ici un ensemble de peuples, et la grande école Genève, et ses colonies aux Pays-Bas, en Ecosse, en Angleterre, l'infiltration puritaine qui par dessous fit une autre Angleterre (1). » Ce qui signifie, en bon français, que la France était constituée exclusivement par les protestants réfugiés au dehors, que les catholiques qui l'occupaient en majeure partie étaient donc l'étranger, et qu'enfin l'Angleterre puritaine était plus France que la France méritait de

(1) *Histoire de France*, t. XI, p. 57.

régner sur notre territoire. Dans le xvii^e siècle, il ne se contente pas d'admirer la Hollande; il est patriote hollandais contre Louis XIV. Il salue « d'un cœur religieux... le sacré drapeau tricolore de la république de Hollande qui défendit le monde contre Philippe II, contre Louis XIV (1). » « En février 1848, voyant se déployer au vent de la Révolution le saint drapeau de l'Allemagne, il n'eût pas su dire s'il était français ou allemand. » C'est une assertion d'autrement de portée et qui, si elle est juste, porte atteinte dans l'intelligence et dans la conscience, au plus profond et plus raisonnable motif d'attachement à la patrie, que de contester à la France le sérieux de la famille. « La famille dans ces pays (Italie, Espagne, France, Irlande, Pologne) est rarement sérieuse. La maison n'y est pas fermée; elle est ouverte aux quatre vents (2). » La famille protestante est « la famille vraie ». Seule elle a « la tradition forte », seul le protestant a appris au foyer la vénération. Nous ne manquerons en rien au respect dû aux familles protestantes respectables, non plus qu'au protestantisme lui-même, en observant que ces dithyrambes ne sont exactement que façons d'insultér. Cette insulte s'adresse à l'immense majorité des Français, il serait plus honnête, quand on la pense, de se faire Suisse. Mais il convient d'ajouter, pour l'équité, que Michelet ne « pense » jamais ce qu'il dit. Ne s'est-il pas imaginé, un jour, que l'âme de la France datait de lui, de Quinet, de Mickiewicz!

Quand trois amis, d'une parole émue et sincère, suscitè

(1) *Histoire de France*, p. 138.

(2) *Ibid.*, t. X, p. 103.

rent dans un temps d'abjection une étincelle morale, et dans un temps de discorde enseignèrent la grande amitié... mot sacré, antique par lequel *l'instinct prophétique* de nos pères avait désigné la patrie, était-ce en vain ? Etions-nous abusés ? Fut-ce une illusion, quand la flamme morale tombée sur cette foule ardente, nous revenait plus vive et plus profonde ? Quand les yeux répondaient des cœurs, quand l'éclair de tant de regards jurait que la Patrie était pour jamais fondée là (1).

Cette foule ardente des fondateurs de la France en 1843 c'était, parmi les jeunes manifestants du Collège de France, la fraction sympathique.

G. — CONCLUSION

Si ce monde de fantaisies et d'absurdités n'avait habité que le cerveau de Michelet, il serait superflu de le soumettre à la critique. Mais il s'est détaché de son père pour envahir le siècle. Il est bien peu d'esprits qui n'aient été infestés de quelques-uns de ses atomes, sans en savoir bien souvent l'origine. Beaucoup en ont fait leur pâture.

Il importe assez peu que l'Histoire de Michelet soit exclue, de consentement universel, de la science historique, si, sous divers prétextes, on compose une gloire, une popularité, une manière de sainteté, à un esprit qui a montré dans cette Histoire n'avoir aucune fibre saine, à un cœur que rien ne gouvernait et qui ne s'enivrait de l'illusion de sa liberté que parce que ses servitudes étaient des fureurs. Que Michelet soit toujours demeuré incapable de soupçonner le danger

(1) T. X, p. 341.

de l'improbité intellectuelle, je veux bien en rendre responsable une époque, un milieu, qui ne proposait aucune discipline à ce délire de spontanéité contre lequel les seuls génies philosophiques savent constituer eux-mêmes leur défense. Admettons qu'au xviii^e siècle il se fût appelé Fénelon. Supposition d'autant plus soutenable, que l'inspiration de son livre sur « le Prêtre », c'est une jalousie blessée des chuchotements réservés à l'oreille ecclésiastique. Il ne s'agit pas de l'incriminer, mais de le classer.

Pour bien écrire l'Histoire, il est indispensable de disposer de documents authentiques et complets. Mais c'est peu de chose, si l'on est dépourvu d'une philosophie raisonnable et si l'on a quelque chose de petit dans les passions et le caractère. On peut refaire l'Histoire de Michelet à froid, avec des « textes » irréfutables.

Impuissance à penser, égale à celle de Hugo, mais qui donne à mon goût, des effets infiniment plus intéressants, parce que nous avons affaire à une sensibilité d'un grain autrement délicat et secouée de bien autres frissons; raffinement de la sensation, mais asservissement à la sensation, voilà l'esprit de Michelet.

Horreur de la réalité, horreur des intelligences énergiques et des volontés créatrices, manœuvre perpétuelle et qui peut aller à une incroyable mesquinerie et vilenie de femme, pour leur ôter le mérite des desseins qu'elles ont réalisés; tendresse suspecte sans mesure et sans examen pour tout ce qui a fait figure

(1) T. X, p. 341.

de révolté, de dissident ou de vain rêveur ; transmutation des malades en grandes âmes prophétiques et des hommes supérieurs en fous et malades ; incapacité absolue, quand Michelet a des raisons de secte pour glorifier une figure véritablement grande, d'en faire seulement un être sain et normal, parce que la santé est chose complètement hors du cercle des représentations de cet apôtre moral ; exaltation et halètement continus de Sibylle dont la violence aurait encore plus de valeur, si Michelet ne se mimait lui-même et ne s'interdisait de rien dire avec calme, quand il n'est pas réellement en proie au démon ; inquiétude, brisures profondes, sous une affectation alarmante de « joie » et d'enthousiasme ; en un mot lyrisme auquel j'accorderai toutes les épithètes qu'on voudra pour exprimer l'intensité et la violence, à condition qu'il me soit permis d'ajouter : « et petitesse » ; voilà l'âme qui se respire dans l'Histoire de Michelet.

Quant aux « causes » auxquelles il s'attacha d'un si furieux élan dans la seconde moitié de sa carrière, si l'état où tout ce qui sent le catholicisme le met, est bien propre à faire concevoir à un incrédule honnête homme une infinie considération pour l'Eglise, il serait injuste que la réputation du protestantisme eût à souffrir de cette apologétique spéciale. En tout cas, les hommes de bonne foi, capables de s'examiner eux-mêmes, devraient se rendre compte que dans les polémiques et guerres religieuses contemporaines, des théoriciens graves n'emploient souvent d'autres arguments que les mythes historiques et psychologiques fabriqués par cette « sorcière » de Michelet.

CHAPITRE VI

LA RELIGION DU PROGRÈS

En même temps que le dénigrement du passé civilisé, le Messianisme révolutionnaire imposait à ses sectateurs l'idolâtrie de l'Avenir ou Religion du Progrès. Etudions-le sous ce nouvel aspect. Nous serons obligés d'étendre cette étude un peu au-delà des confins propres du romantisme, parce que la Religion du Progrès, quoique commandée toujours par des passions bien proches de celles qui constituent l'âme romantique, n'est pas un fait exclusivement romantique. Elle a eu, dès le XVIII^e siècle et hors de la sphère propre d'influence de Rousseau, un prophète retentissant. De plus, elle repose, dans l'esprit du moins de beaucoup de ses adeptes, sur une réalité : l'avancement prodigieux des sciences de la nature et généralement des connaissances positives dans les trois derniers siècles.

La Religion du Progrès, c'est la foi en la nécessité du Progrès, soit qu'avec Condorcet on le considère comme « indéfini », soit qu'avec les panthéistes allemands, Spencer, l'étrange Renan des *Dialogues philosophiques*, on lui assigne une apogée, un point de consommation qui se définit suivant les systèmes, « équilibre parfait de l'espèce avec son milieu, » « règne de la raison, » « conscience absolue de l'univers. » La nature de cette nécessité est conçue de deux

manières. Les uns l'attribuent à l'action immanente et mystérieuse d'une force universelle, sorte de Providence panthéistique, qui, par le développement même de sa nature, mène l'humanité, d'étape en étape, vers un suprême état d'épanouissement dans la perfection. Cette « nuée » nous vient de la Germanie. Les autres (et ceux-ci méritent certes qu'on leur prête l'oreille) jugent que le Progrès dans une seule direction, dès lors qu'il y a des raisons certaines de croire que, dans cette direction, il ne s'arrêtera plus, entraîne nécessairement le progrès dans toutes les directions ; en d'autres termes, que le progrès des sciences (dénommées significativement, mais sophistiquement « la Science ») premièrement, ne s'arrêtera qu'à l'omniscience, du moins au sens expérimental et positif, deuxièmement, porte avec lui le perfectionnement de l'homme et de la société dans tous les sens. « La Science, a-t-on dit de ce point de vue, est la source principale, sinon unique, du progrès moral et matériel des sociétés d'à présent », ou encore : « la Science a un domaine supérieur à celui du progrès matériel et plus vaste, le domaine du monde moral et social ».

Chez beaucoup de ses sectateurs la croyance au Progrès se nourrit à la fois de ces deux sortes d'inspiration : la panthéistique et la scientifique. Le « génie de l'Humanité », l'« Evolution éternelle », l'« effort du monde qui tend à se voir, à se connaître, à s'admirer » (je n'invente pas ces expressions, la dernière est de Renan) servent de caution aux résultats paradisiaques attendus de « la Science ». Réciproquement,

on montre l'action du Dieu prenant corps dans les dernières merveilles industrielles ou les dernières nouvelles des laboratoires.

Je me propose de relever les manifestations et attitudes les plus significatives de la Religion du Progrès à la fin du XVIII^e et dans le cours du XIX^e siècle. Cette religion est moins une doctrine qu'un vertige de l'esprit. Mais ce vertige s'est propagé avec une telle force au XIX^e siècle, qu'il est arrivé, même à un Renan, de penser sous son empire. La critique des idées a pour préface la critique des passions susceptibles d'affoler les idées.

D'autre part, nous ne pouvons nous contenter d'exprimer du dédain pour la croyance au Progrès nécessaire. Il importe d'autant plus de le justifier, que, si la Religion du Progrès, en tant que panthéistique, est vision pure, en tant que « scientifique », elle s'appuie sur l'événement le plus gros de conséquences de la civilisation moderne. Une utopie partie de la réalité peut s'égarer dans l'absurde ; elle n'est pas absurde complètement. Il faut tracer le plus exactement possible la frontière où l'absurdité commence. Il serait pitoyable de railler la confiance de certains hommes au Progrès total et universel par la seule vertu de la science, si l'on n'avait soi-même cherché une solution au problème suivant : quelle répercussion, ce bien, le progrès, soit accompli, soit escompté, des sciences et de leurs applications, peut-il avoir sur le développement de tous les autres biens auxquels par nécessité ou par nature l'humanité est attachée ?

CHAPITRE VII

SCIENCE ET PROGRÈS

Ce singulier : *le Progrès*, que notre époque est accoutumée à prononcer étourdiment, s'applique à l'ensemble de conditions le plus complexe.

Il y a progrès spirituels et progrès matériels. Et dans chacun de ces deux ordres de progrès, il faut distinguer hauteur et étendue, ou, si l'on veut, qualité et quantité. Entendons par qualité, le degré de perfection des aptitudes intellectuelles, esthétiques et morales réalisé, dans une civilisation donnée, par l'élite des individus ; le degré de sécurité, de liberté, de stabilité, de puissance, atteint par les familles ou les groupes sociaux prépondérants. Entendons par étendue ou quantité, le degré de diffusion dans la multitude, des biens, soit spirituels (connaissances, moralité), soit matériels. Il est clair qu'aucun de ces éléments n'est à négliger dans l'évaluation du Progrès comme ensemble : mais il faut en outre les considérer dans leurs dépendances réciproques, se demander si un progrès éblouissant dans tel genre n'est pas payé par un recul humiliant dans tel autre genre.

Le calcul de tous ces rapports, de toutes ces réactions, s'impose à celui qui, souhaitant d'ailleurs de pouvoir prendre part aux célébrations enthousiastes du progrès scientifique, tient à ne le faire que dignement.

Il y a sur ce sujet une première illusion si grossière qu'on hésite à la discuter : c'est d'admirer dans la multiplication des connaissances positives, un prétendu perfectionnement de l'esprit humain. L'avancement des sciences se fait par une continuelle alternance et réaction réciproque de conquêtes expérimentales et de combinaisons intellectuelles ou hypothèses ; bornées et inspirées à la fois par les données de l'expérience, ces dernières ne dépendent, ni pour la perfection ni pour la facilité, de la masse de la science acquise, elles demandent ce que seule la nature donne : la hardiesse intuitive, la force de raisonnement, le mystérieux enthousiasme d'un Galilée, d'un Newton, d'un Lavoisier. A supposer que les inventeurs de l'avenir subordonnent ces sciences à des conceptions, non pas annulant les leurs, qui ont fait leurs preuves, mais les enveloppant, en ce qu'elles s'appliqueront à une étendue beaucoup plus grande de faits, le mieux qu'on puisse augurer de ces conceptions futures, c'est qu'elles offrent par rapport à une matière scientifique élaborée par plusieurs siècles, la même adéquation de synthèse que nous admirons dans leurs aînées par rapport à des groupes de phénomènes encore soustraits à toute coordination scientifique. Comment cependant les Grecs, si leur intelligence égalait celle des modernes, se sont-ils mépris à fond sur le système du monde ? Faute de la lunette astronomique. Autant reprocher à Galilée d'avoir ignoré la machine à vapeur (1).

(1) N'oublions pas que dans l'école pythagoricienne on enseignait le vrai sur la position du soleil et le double mouvement de la Terre.

En faisant perdre de vue la distinction de ce qui est grandeur intellectuelle et de ce qui est grandeur matérielle dans les monuments des sciences, la Religion du Progrès favorise une tendance mortelle au progrès scientifique lui-même. C'est celle qui consiste, non pas à exagérer l'importance scientifique des faits, qui ne saurait être exagérée, mais à rabaisser celle des idées, sans lesquelles les faits ne seraient qu'une poussière stérile. A une époque où l'abondance et la facilité des moyens matériels d'investigation en tous genres incitent de simples manœuvres à donner à des amoncellements difformes et prétentieux de détails documentaires un faux air de construction théorique, on ne trouvera que trop de gens disposés à déprécier ces hautes vues, ces initiatives souveraines de la pensée, qui ont pourtant été jusqu'ici une cause de la promotion des sciences non moins efficace que les moyens techniques, et qui dérivent de l'esprit philosophique. Le progrès scientifique dépendrait dès lors uniquement de la quantité et du temps, et il appartiendrait au premier « chercheur » venu d'y être, non pas seulement gâcheur de mortier, mais architecte. Cette sorte de démocratisation scientifique, impliqué dans le préjugé du Progrès nécessaire, accuse déjà, en ce qui concerne les sciences, sa secrète âme régressive.

Quelles que soient les causes et quel que soit le rythme du progrès dans la connaissance de la nature physique, il est sans répercussion nécessaire et directe sur le perfectionnement des notions qui se rapportent

Que cette connaissance soit demeurée lettre morte pendant deux mille ans, voilà qui parle peu en faveur de la loi de Progrès.

au monde moral et à la création esthétique. Il n'y a aucune solidarité intrinsèque entre la justesse des principes physiques, chimiques ou biologiques passés dans le commun enseignement, et celle des idées politiques, historiques, morales ou esthétiques en cours. Une haute perfection en ceux-là peut coïncider avec la confusion et l'obscurcissement de celles-ci. C'est ce qui arrivera précisément, si, de ce que les résultats atteints par les sciences de l'ordre matériel sont merveilleux, on conclut — étrange sophisme ! — qu'ils sont applicables aux sciences de l'ordre humain. Qui ne voit avec quelle force le préjugé du Progrès nécessaire plaide en faveur de ce sophisme ! qui ne sait aussi quelles balourdises, quelles barbaries, quelles bévues engendrent l'application de la biologie à la politique, celle de la mécanique à la psychologie, ou celle de la zoologie à la critique littéraire ? Aucun des grands initiateurs scientifiques modernes n'a pourtant donné l'exemple de ces débauches. Le transformisme a été employé à toutes fins d'argumentation irréligieuse ou de démonstration sociologique. Mais Darwin n'en a rien conclu en dehors du problème de la transformation des espèces. Homme religieux avant d'avoir conçu l'attraction, Newton l'est demeuré après. Et si ces grands génies n'ont pas livré à la merci de théories magnifiques, mais spéciales, et qui sont à l'intelligence ce qu'un outil est à la main, l'axe de leurs convictions et sentiments sur toutes choses divines et humaines, n'admirons pas seulement qu'ils aient en bons logiciens et en sages observateurs respecté la différence de nature des objets et des ques-

tions ; appréciations aussi la haute retenue de leur cœur.

Non seulement les sciences de la nature n'enseignent rien par elles-mêmes quant aux objets des sciences morales ; il y a plus : le perfectionnement et l'extension les plus extraordinaires des moyens d'investigation positive dans le champ des faits ressortissant des sciences morales, Histoire, Politique, Sociologie, Psychologie, Economique, Ethique, Esthétique, loin d'impliquer nécessairement un progrès de ces sciences, peuvent également coïncider avec leur abaissement et leur stérilité. Les « sources » de l'histoire peuvent affluer avec une abondance, être recueillies avec une habileté technique sans pareille, précisément dans une époque où les explications et systèmes historiques les plus vains et les plus déraisonnables, la plus puérile philosophie des événements, séduisent la majorité des historiens et de leurs lecteurs les mieux informés. Mille, cent mille faits rigoureusement vrais n'enchaînent au vrai qu'un bon esprit. Et le même temps peut offrir d'infinies facilités pour les fouilles, les exhumations, les voyages, les explorations d'archives, et être très peu propice à la formation de bons esprits. Un bon esprit, c'est celui qui existe complètement sans son érudition ; celui qui, avant de composer des livres sur telle ou telle partie de la civilisation, a l'intelligence de la nature humaine et des réactions sociales élémentaires, je veux dire de celles que chacun, pour peu qu'il ait les yeux ouverts, a lieu d'observer par rapport à soi et autour de soi. Qu'entend-on à la vie du passé quand on n'entend pas les éléments de la vie ? Le xix^e siècle a littéralement

été envahi d'informations sur toutes les manifestations de la vie de l'humanité dans le temps et dans l'espace, cependant que le Romantisme et la Révolution y faisaient triompher sur les questions qui touchent à la nature de l'homme, à l'ordre de la société, à la morale, à l'art, à la religion, de ténébreuses billevesées à peine dignes du haut moyen âge. Leur analyse forme en partie l'objet de ce livre.

Il n'y a pas de fatalité dans le progrès des sciences. Si sûres que soient les méthodes définitivement adoptées par telles d'entre elles, ces méthodes ne sont pas actives par elles-mêmes. Leur progrès doit se ralentir si les fortes et libres intelligences se font plus rares et si les causes capables de favoriser l'éclosion et de protéger l'activité des fortes et libres intelligences cessent d'agir. Ces causes tiennent à l'éducation générale des esprits, dont l'efficacité ne dépend pas de la quantité des notions enseignées, mais de leur ordre, et implique en outre un facteur sentimental, l'amour désintéressé du vrai, lequel n'a été cultivé que dans l'élite d'un petit nombre de peuples et de races. Ces causes tiennent encore à l'état politique et à la bonne constitution de la société. De plus, s'il est peu concevable que, sous les influences qui favorisent d'une façon générale la rectitude de la pensée et l'essor de l'activité intellectuelle désintéressée, des genres très divers de savoir ne prospèrent pas, il n'y a pas cependant action nécessaire et directe de l'un sur l'autre. L'invention du microscope ne fait pas avancer d'un pas la science du beau. Enfin dans les sciences où l'érudition joue un très grand rôle, l'érudition, dont

le progrès continu peut, on en convient, s'assurer mécaniquement, n'est par elle-même rien du tout. Le progrès des sciences est un effet dont les causes ne connaissent d'autre progrès que celui qui va de la barbarie à la civilisation et ne sont soumises elles-mêmes à aucune fatalité de progrès ni même de conservation.

Puisque l'acquis scientifique, même chez un spécialiste parfaitement initié aux méthodes et aux démonstrations, ne fait pas une culture intellectuelle et n'exclut pas des parties barbares ou égarées de l'esprit, du sentiment et du goût, que penser de cette idée, que « la Science » doit désormais suffire à l'éducation des masses et y remplacer tous les « préjugés » ? C'est là la grande affirmation ou plutôt la grande passion des zélateurs du progrès nécessaire et universel de la Science et par la Science. Il s'agit, on l'entend, de substituer ses données aux croyances religieuses et aux principes directeurs de la vie qui régnaient sur la conscience des hommes avant son avènement. Tout d'abord l'enseignement des vérités scientifiques les mieux établies ne porte pas au peuple un perfectionnement intellectuel, puisque ces vérités, pour qui ne comprend pas les opérations et raisonnements dont elles sont le fruit et qui en mesurent la portée, comme ils en fixent la signification, demeurent articles de foi. Mais ne nous imaginons pas un instant que des fanatiques se préoccupent du tout de ce qui est pourtant l'essentiel, je veux dire du mode et du degré de compréhension que des hommes à qui les sciences demeurent forcément étrangères

(sous peine que nous n'ayons pas de pain à manger, ni de souliers à mettre demain) pourront bien appliquer aux propositions des sciences. Il faut et il suffit que celles-ci soient uniformément entendues comme la négation et la dérision brutale de la religion et des traditions morales, ce qui revient à se faire, sous le manteau de la science, le missionnaire de la façon de penser la plus antiscientifique qui soit au monde, à substituer, peut-être à ajouter aux superstitions des peuples une superstition de plus, et la plus avilissante. « Les lois de la nature, dit Renouvier à propos de Condorcet, quand elles sont enseignées au peuple inculte de façon à lui persuader que tout ce que les sciences physiques n'atteignent pas est matière d'erreur, de superstition ou d'imposture, ne servent qu'à l'abrutir. Elles font passer les ignorants simples à l'état d'ânes bâtés (1). » Renouvier ne nie pas d'autre part qu'elles ne puissent lui être enseignées dans l'esprit et le sens même de la science, puisqu'il y faut une initiation par laquelle précisément on cesse d'être du « peuple ». Tout ce qu'on enseigne donc de « scientifique » au peuple, hors du domaine de l'utilité pratique, lui est enseigné dans des fins, non seulement étrangères, mais contraires à la science véritable et presque toujours par des gens qui ne l'entendent pas.

Cet obscurantisme qui se prend pour les « lumières » n'abrutit pas seulement les intelligences, mais les âmes. Si vous enseignez au peuple, non pas Laplace, Arago, Cuvier ou Darwin, de quoi je vous défie bien, mais des

(1) *Philosophie analytique de l'Histoire*, t. III, p. 657.

vulgarisations de Spencer, ou de Lombroso, ces arbitraires et tendancieuses systématisations évolutionnistes ou matérialistes, bourrées d'erreurs, ne porteront pas seulement dans les cerveaux des idées difformes, scientifiquement parlant; la persuasion qui s'ajoute à ces idées, sans rapport aucun avec les fins de la religion et de la morale, qu'elles vont substituer aux directions pratiques, absurdes ou inférieures, fournies jusqu'ici par la morale et la religion, des directions pratiques enfin conformes à la raison, cette persuasion folle fait d'elles de hideuses nuées, qui obscurcissent la vue des choses les plus proches et les plus constantes, font nier l'expérience éternelle et familière, tuent le bon sens, corrompent la conscience et le cœur par la stupidité ambitieuse de l'esprit. Non certes que les sentiments, préceptes et habitudes qui font l'homme juste, l'honnête homme, le bon père, le bon citoyen, l'ami sûr, soit au degré moyen, soit au degré héroïque, soient choses supérieures à l'examen de la raison. Mais les données expérimentales de cet examen sont vieilles comme le cœur de l'homme, comme ses vœux, ses besoins et ses penchants, comme la famille et la cité, comme la vie; il n'y a pas de découverte ou de synthèse scientifique, ni de nouvelle philosophie, capable de les renouveler. « Science et sagesse, demande Renouvier, sont-elles des catégories gouvernées par les mêmes lois (1) ? » En dehors des sectaires et des révoltés supérieurs qui ne voient dans l'« émancipation » de la conscience populaire par la science positive, qu'un moyen de l'ameuter contre quelqu'un

(1) *Philosophie analytique de l'Histoire*, p. 653.

ou contre quelque chose et de l'enflammer de haine, des métaphysiciens solitaires, inconscients de la sûreté de leurs mœurs privées, se trouvent sans résistance contre ces expériences meurtrières, parce qu'ils croient que les difficultés de la morale sont des difficultés théoriques et que les problèmes touchant à ses principes demeurent toujours ouverts, comme ceux de la philologie comparée. De toutes façons, persuader au « peuple » que les fondements vrais de la morale dépendent des conquêtes de la science, c'est nécessairement, dans la mesure où son bon instinct ne se refusera pas à suivre cette sottise, dégrader, affoler, détruire son âme.

On aborde un ordre d'idées plus sérieuses quand, de l'examen du prétendu progrès en rectitude d'esprit et en moralité, qui serait lié soit chez les individus, soit dans les masses, aux progrès spéciaux des diverses connaissances positives, on passe aux espérances de progrès social fondées sur le progrès matériel résultant des applications des sciences physiques.

Entendons par progrès social la participation d'un nombre de plus en plus grand d'individus à une certaine moyenne d'aisance, de sécurité et de liberté matérielles, l'élévation du prolétariat à une condition meilleure. Qu'en présence, par exemple, du perfectionnement contemporain des moyens d'hygiène, les pouvoirs publics ne puissent faire autrement que d'en organiser l'usage au profit des parties les plus pauvres de la population, c'est certain. Mais cette nécessité morale et politique, si fortement qu'elle doive incliner à bien faire, l'esprit des hommes res-

posables, n'est pas une fatalité. Autre chose est la science d'inventer ces moyens ; autre chose, la science et la volonté de les utiliser socialement et de trouver pour cela les ressources financières que ces moyens ne portent pas en eux-mêmes. Mais où l'on se rend compte surtout de l'absence de lien fatal entre les différentes parties du progrès, c'est quand on considère les rapports de l'augmentation de la masse générale des richesses avec l'amélioration de la condition économique des individus et des familles pris en masse. L'esprit de justice, l'esprit de fraternité, l'esprit d'utilité, l'esprit politique et l'esprit patriotique, s'accordent à nous avertir que l'une doit avoir l'autre pour conséquence. Mais elle ne l'a pas fatalement. Il peut subsister un paupérisme troublant dans une société où la masse des richesses sera énorme. Faire aboutir l'accroissement de la masse globale des richesses à un accroissement de bien-être, de sûreté et de liberté pour tous les éléments sociaux de quelque valeur, c'est un immense problème proposé à l'art social et à l'art politique, et il n'y a aucune fatalité qu'il soit bien résolu. L'opposition irréductible des solutions offertes par les doctrines politiques, sociales et économiques aujourd'hui en lutte, en est la meilleure preuve. Car, que l'une ou l'autre de ces doctrines prévale, ce ne sera pas nécessairement la bonne ; ou bien ce sera un mélange des unes et des autres, et qui assure qu'elles ne réunissent pas leurs erreurs ? Le lecteur sait déjà par notre critique des idées de 1789-1793 que le libéralisme et le collectivisme, conséquences ennemies entre elles, mais également rigoureuses, de ces idées, nous parais-

sent si peu en mesure de procurer le progrès social, que nous verrions dans le triomphe soit de celui-ci, soit de celui-là, en toute hypothèse, une promesse de décomposition pour la société, et de ruine pour la nation où il se serait produit. Or, quelque résistance que les nécessités les plus immédiates des faits opposent très heureusement à leur application, c'est cependant entre ces deux tendances que se partage la majorité de l'« Opinion » contemporaine. On ne peut, quand on estime que les principes constants de la prospérité sociale ont contre eux les courants de sensibilité et de pensée d'une société où s'accumulent magnifiquement les moyens, tout au moins inertes par eux-mêmes, de promouvoir cette prospérité, s'empêcher de rire de la croyance au progrès nécessaire. Le collectivisme, rejeton authentique, à mon avis, des principes de 1789, affecte, par la voix de certains de ses théoriciens, une descendance philosophiquement plus honorable et ne veut tirer ses prémisses que du fait positif de la transformation économique moderne. « Nous ne sommes pas les fils des Droits de l'Homme, mais du cheval-vapeur. » Si vraiment il en est ainsi, et que le collectivisme parvienne à réaliser la semaine révolutionnaire qui épuisera son ruineux succès, suivi d'une réaction non moins ruineuse, il faut dire que les plus beaux instruments de progrès, non seulement ne font pas à eux seuls le progrès, mais deviennent, mal maniés, les agents d'un profond désordre.

Telle est la réponse invariable à laquelle nous amènerait l'examen de toute question précise concernant le progrès. Il suffit que la question soit précise pour

que cette réponse s'impose. Mais une analyse de la question est justement ce qui rend aphones les bardes du Progrès-Dieu.

Le rapide examen des formes les plus caractéristiques de l'Idolâtrie du Progrès, depuis Condorcet jusqu'à l'évolutionnisme contemporain, outre l'utilité psychologique qui lui a été attribuée tout à l'heure, nous permettra de préciser cette conclusion théorique et pratique, en en variant et en étendant l'application.

CHAPITRE VII

DES FORMES LES PLUS CARACTÉRISTIQUES DE L'IDOLATRIE DU PROGRÈS AU XIX^e SIÈCLE

A. CONDORCET. — B. M^{me} DE STAEL. — C. VICTOR COUSIN. —
D. HUGO. — E. RENAN. — F. L'ÉVOLUTION. — G. CONCLU-
SION.

A. — CONDORCET

Si Turgot a été le premier observateur systématique des progrès propres à la civilisation moderne et le théoricien vigoureux de quelques-unes de leurs conditions, il n'a pas affirmé le progrès comme naturel et nécessaire. C'est la thèse considérée ici. Condorcet la suit jusqu'en ses plus téméraires conséquences. Si grand géomètre qu'il fût, elle ne se présente pas chez lui sous un aspect beaucoup moins répugnant à l'intelligence que chez les romantiques. Il semble que, sitôt sortie du domaine des mathématiques, sa

pensée soit en proie à une sorte d'éblouissement favorisé par le peu de nourriture de ses notions sur le contenu de la nature humaine, sur la qualité et les fruits de ses plus belles cultures, sur le passé historique, sur les rapports politiques et sociaux. Toutes les fausses conclusions que nous avons essayé d'infirmes, il les fait siennes : que le progrès continu, indéfini et de plus en plus rapide des sciences positives est désormais fatal ou du moins (certains passages de *l'Esquisse* autorisent aussi cette interprétation) garanti par de telles probabilités, qu'il s'en faut de peu ; que l'accroissement des connaissances de l'humanité ne peut que rendre tous les hommes toujours plus sages et meilleurs, sans qu'il y ait plus lieu d'assigner des bornes à ce perfectionnement qu'à l'investigation de la nature à laquelle il est corrélatif.

Pour accréditer les miracles qu'il annonce au genre humain, Condorcet ne recourt point à l'autorité prophétique du moi. Il prétend en définir la genèse et montrer qu'ils vont de soi-même, étant donné....., la condition paraît chétive : il s'agit de la philosophie de Locke, avec l'apparition de laquelle commence la nécessité du progrès indéfini, « toute rétrogradation étant désormais impossible ». Ne reprochons pas à Condorcet de faire à une doctrine assez bornée d'objet et timide d'esprit un aussi grand sort, si les idées nouvelles qu'il lui plaît de lire dans Locke sont vraiment de nature à engager la pensée humaine et la destinée de l'espèce dans leur vraie voie. Mais de trouver ces idées excellentes, puis de les trouver aussi nouvelles qu'il est dit, puis enfin de conclure, de ce

qu'elles sont l'un et l'autre, qu'elles ne peuvent manquer, en fait, de s'emparer des intelligences et de transfigurer toutes les parties de la civilisation, ce sont trois choses.

La dernière mérite à peine l'examen. Que dans les sciences physiques, la facilité de fournir un contrôle expérimental irrécusable de la valeur des idées, assure, non pas la production d'idées vraies, mais l'élimination assez rapide des idées fausses, il n'en va pas de même en politique, en morale, où l'expérience châtie certes les conceptions erronées, mais demande, pour être interprétée et avouée, une pénétration d'intelligence et une intégrité de bonne foi, aussi rares chez les collectivités que chez les individus qui se sont trompés.

Quant à savoir si les idées dont Condorcet fait, exactement ou non, honneur à Locke, sont si nouvelles, qui n'en doutera, en ce qui concerne tout d'abord la morale, en lisant que Locke la fonde sur « l'analyse de nos sentiments » et que « l'analyse de nos sentiments nous fait découvrir dans le développement de notre faculté d'éprouver du plaisir et de la douleur, l'origine de nos idées morales, le fondement des vérités générales qui, résultant de ces idées, déterminent les lois immuables, nécessaires, du juste et de l'injuste; enfin les motifs d'y conformer notre conduite, puisés dans la nature même de notre sensibilité, dans ce qu'on pourrait appeler en quelque sorte notre constitution morale » (1). Cela est vieux

(1) Condorcet. *Esquisse d'un Tableau historique des Progrès de l'esprit humain* (Paris, 1829), p. 191.

comme Epicure. Cela est plus vieux encore, étant parfaitement imprécis. Le point de savoir jusqu'où va le développement de notre faculté d'éprouver « du plaisir et de la peine » et s'il suffit à fonder la morale, est débattu et résolu en sens divers, depuis qu'il y a des moralistes philosophes. Qui n'avoue que la véritable morale dépend de notre « constitution morale » ? Mais il s'agit d'analyser cette constitution, et Condorcet tranche assez rapidement, mais sans nouveauté, des questions séculaires, en n'y faisant entrer que notre « sensibilité ». Que tirerait ce géomètre d'une équation dont les termes seraient de sens aussi ambigu et en nombre aussi incomplet que ceux dans lesquels il se flatte de voir enfin posé, d'une manière tout à fait désillusionnée et libératrice, le problème éthique ?

Avec plus de fondement, il salue dans Locke le premier des philosophes modernes qui ait subordonné toute la philosophie à la question de l'origine des idées, nécessairement liée à celle de la portée de notre intelligence ; et il le loue d'y avoir fait la réponse du sensualisme. L'importance attachée à l'investigation de l'esprit humain par Locke, Condillac et Hume, et la méthode qu'ils y ont appliquée, constituent assurément une nouveauté philosophique considérable. Mais laissant de côté la critique de sa valeur et la tenant *à priori* pour un grand avancement de la philosophie, on ne voit pas que les résultats en puissent être plus que spéculatifs, et qu'ils portent en eux les progrès pratiques que Condorcet en augure dans l'ordre, soit des sciences positives, soit de la politique. La théorie de l'origine des idées n'a historiquement eu, ni

logiquement pu avoir sur la construction progressive des modernes méthodes scientifiques (mathématiques ou expérimentales) plus d'influence, qu'une hypothèse sur la formation géologique des minéraux employés à bâtir n'en saurait exercer sur l'art de bâtir.— Quant à sa réaction sur la politique, Condorcet voit dans le triomphe de l'empirisme sensualiste (de moins avertis diront plus tard, mais tout à fait dans le même esprit : « matérialisme » la mort des préjugés religieux et métaphysiques qui auraient, d'après lui, accablé les sociétés du passé sous leur barbare et ténébreuse tyrannie et servi d'instruments aux puissances de violence et d'astuce (l'Eglise, la Monarchie), pour tenir les peuples sous le joug. On n'insistera pas sur la discussion de cette opinion inhumaine, devenue depuis si vulgaire. C'est précisément aux esprits « positifs » et « scientifiques » qu'il doit le plus répugner d'admettre que des rois et des prêtres aient réussi pendant longtemps à couvrir d'une imposture transcendante une oppression mal-faisante et égoïste ; que des principes d'autorité spirituelle ou temporelle qui ont été acceptés pendant plusieurs siècles par des peuples civilisés, ne se justifient point, en dehors de la croyance mystique que ces peuples y attachaient, et du point de vue même de la raison informée, par certains longs et profonds services rendus à l'ordre de la société, au développement de la civilisation, à la croissance des nations. D'autre part, il est impossible, à moins de changer la nature humaine, que des institutions durent des siècles sans revêtir dans le sentiment des hommes

quelque titre mystique. Bien plus, si l'intérêt et le « bonheur » des sociétés sont pour le philosophe le seul fondement légitime de leurs institutions (postulat qu'on n'a garde de contester à Condorcet), il s'en faut de beaucoup que les conditions immensément complexes de cet intérêt et de ce bonheur social, puissent être calculées complètement par un seul esprit ou par les esprits d'une seule génération. Il en résulte que les traditions, les grands arrangements légués par le passé ne peuvent faire l'objet que d'une retouche partielle et progressive, et que, en fait d'institutions politiques et sociales et de mœurs, la raison nous interdit aussi rigoureusement toute entreprise de remaniement intégral, que l'immobilité. Nous sommes assurés d'avance qu'avec sa prétention d'édifier la construction politique sur la *tabula rasa* de Locke, Condorcet ne peut aboutir, si « scientifiquement » s'y prenne-t-il, qu'à l'utopie.

Du moins cette utopie pourrait-elle être imposante et sentir le grand mathématicien. C'est ici qu'il y a lieu de signaler chez Condorcet cette naïveté, cette étourderie enchantée qui, d'un homme si supérieur dans sa haute spécialité, inquiète vraiment quant à la destinée de l'intelligence moderne. Ni plus ni moins que Rousseau, il croit que l'homme est bon de nature et corrompu par les lois et les « préjugés ».

Quelle est l'habitude vicieuse, l'usage contraire à la bonne foi, quel est même le crime, dont on ne puisse montrer l'origine, la cause première, dans la législation, dans les institutions, dans les préjugés du pays où l'on observe cet usage, cette habitude, où ce crime s'est commis... la bonté

morale de l'homme, résultat nécessaire de son organisation, est comme toutes les autres facultés, susceptible d'un perfectionnement indéfini, et la nature lie, par une chaîne indissoluble la vérité, le bonheur et la vertu (1).

Enthousiaste des « Droits de l'Homme », il en cherche le principe philosophique, et l'on est étonné de la faiblesse et de l'insignifiance d'une formule qu'il souligne solennellement comme la grande découverte des « publicistes » modernes et sans doute le résidu positif de l'analyse de Locke :

Après de longues erreurs, après s'être égarés dans des théories incomplètes ou vagues, les publicistes sont parvenus à connaître enfin les véritables droits de l'homme, à les déduire de cette seule vérité, qu'il est un être sensible, capable de former des raisonnements et d'acquérir des idées morales (2).

Il semble qu'on ait su cela du temps d'Hésiode et on en peut déduire tellement de choses qu'on n'en peut, à vrai dire, déduire rien.

J'essaie d'indiquer ici la part de chimère romantique de ce prophète « scientifique » du Progrès. Elle se montre bien plus encore dans ce qu'il conjecture et presque assure du progrès sans bornes, non plus des industries et connaissances humaines, mais de la nature humaine elle-même. Il croit, il imagine, ou il rêve que la science fournira un jour les moyens à l'homme de produire par le perfectionnement croissant de son organisation corporelle, un perfectionnement proportionnel de ses facultés intellectuelles et

(1) Condorcet, *loc. cit.*, p. 276.

(2) *Ibid.*, p. 183.

de sa moralité spontanée, ce second genre de perfectionnement réagissant à son tour sur le premier. On pourra voir alors un homme tel, que « placé dans le siècle d'Archimède, après avoir atteint le terme où le géomètre de Syracuse a porté les sciences mathématiques, il pût arriver ensuite, dans le court espace d'une vie humaine jusqu'au point où Euler et Lagrange les ont laissées (1). »

De même, dans l'ordre de la moralité :

Ce degré de vertu auquel un homme peut atteindre un jour, est aussi inconcevable pour nous que celui auquel la force du génie peut être portée. Qui sait, par exemple, s'il n'arrivera pas un temps où nos intérêts et nos passions n'auront sur les jugements qui dirigent la volonté pas plus d'influence que nous les voyons en avoir aujourd'hui sur nos opinions scientifiques ; où toute action contraire au droit d'un autre sera aussi physiquement impossible qu'une barbarie commise de sang-froid l'est aujourd'hui à la plupart des hommes (2) ?

Qui sait si nous n'aurons pas aussi des ailes pour voler ? La dénégation serait exactement aussi vaine que l'hypothèse. Puisque la nature a eu la fantaisie de faire de l'« anthropopithèque », l'Homme, elle peut bien faire de l'Homme, le Surhomme. Condorcet demeure extrêmement réservé sur les procédés par lesquels l'espèce humaine pourrait opérer sa propre transformation en espèce supérieure. Toujours affirme-t-il « que la nature n'a mis aucun terme à nos espérances » (3) même en fait de longévité ! et que la « perfectibilité » en tous sens

(1) *Fragment sur l'Atlantide*, p. 406.

(2) *Ibid.*, p. 407.

(3) *Esquisse*, p. 250.

est réellement « indéfinie ». Le grand inconvénient de ces fantaisies, quand elles ne sont pas développées pour l'amusement par Jules Verne, mais méthodiquement et avec cette espèce de passion, par un philosophe, c'est d'accoutumer les sensibilités à des théories politiques qui volatilisent tel ou tel élément pourtant certain de la nature humaine, et de leur inspirer le dégoût de celles où l'on a honnêtement essayé d'incorporer tous ces éléments avec tout leur poids.

La croyance de Condorcet au progrès nécessaire et indéfini (à partir du XVIII^e siècle) procédait des lacunes et des parties mal nourries de sa pensée. Nous allons voir l'affirmation de cette croyance se faire d'autant plus jactancieuse et impétueuse, qu'elle ira s'embrouillant davantage et bénéficiant de la destruction par le romantisme des facultés d'analyser et de distinguer.

B.—MADAME DE STAEL

Le cœur expansif de M^{me} de Staël eût étouffé dans une affirmation du Progrès nécessaire, bornée en arrière par la petite philosophie de Locke. Elle avait besoin d'infini dans tous les sens. Pour elle, la suite des temps est une ascension continue de l'humanité et cette ascension n'aura pas de bornes.

En parcourant les révolutions du monde et la succession des siècles, il est une idée première dont je ne détourne jamais mon attention, c'est la perfectibilité de l'espèce humaine. Je ne pense pas que ce grand œuvre de la morale ait jamais été abandonné ; dans les périodes lumineuses,

comme dans les siècles de ténèbres, la marche graduelle de l'esprit humain n'a point été interrompue (1).

Le système de la perfectibilité de l'espèce humaine promet aux hommes sur cette terre quelques-uns des bienfaits d'une vie immortelle, un avenir sans bornes, une continuité sans interruption (2).

En étudiant l'histoire, il me semble qu'on acquiert la conviction que tous les événements principaux tendent au même but, la civilisation universelle (3)..... l'une des principales causes finales des grands événements qui nous sont connus, c'est la civilisation du monde.

Donc optimisme et finalisme historique absolu

Que beaucoup de ces événements apparaissent aussi ruineux que les invasions de Huns pour la civilisation, M^{me} de Staël ne se borne pas à nous répondre qu'il est difficile d'apprécier ce qui se serait passé si..., réponse aussi sensée que vaine. Elle nous dit : « C'est tellement la civilisation y a gagné ! » « Ainsi le temps nous découvre un dessein dans la suite d'événements qui semblaient n'être que le pur effet du hasard ; et l'on voit surgir une pensée, toujours la même, de l'abîme des faits et des siècles (4) ». Ce n'est point « une vaine théorie, affirme-t-elle, c'est l'observation des faits qui conduit à ce résultat (5) ». La prophétesse rétrospective oublie seulement de nous dire quel est le démiurge ou l'agent métaphysique qui veut l'accomplissement de cette pensée et y mène le monde.

(1) *De la Littérature* (éd. Charpentier), p. 34.

(2) *Ibid.*, p. 118.

(3) *Ibid.*, p. 116.

(4) *Ibid.*, p. 117.

(5) *Ibid.*, p. 36.

Cette haute blagologie est une apologétique toute trouvée, en toute hypothèse, pour l'esprit et les agissements révolutionnaires. M^{me} de Staël s'en loue elle-même comme d'une attitude supérieure de la conscience individuelle. Je cite le passage, comme échantillon de cette « morale » tout à la fois sublime et à bon compte, dont « s'enivre » le romantisme. Après avoir déclaré qu'elle adopte de toutes ses facultés cette croyance philosophique :

Un de ses principaux avantages, continue-t-elle, c'est d'inspirer un grand sentiment d'élévation ; et je le demande à tous les esprits d'un certain ordre, y a-t-il au monde une plus pure jouissance que l'élévation de l'âme ? C'est par elle qu'il existe encore des instants où tous ces hommes si bas, tous ces calculs si vils disparaissent à nos regards. L'espoir d'atteindre à des idées utiles, l'amour de la morale, l'ambition de la gloire, inspirent une force nouvelle ; des impressions vagues, des sentiments qu'on ne peut entièrement se définir charment un moment la vie et tout notre être moral s'enivre du bonheur et de l'orgueil de la vertu (1).

Combien, combien de pages de la grande Corinne ne sont tissées que de cet horrible pathos, plein d'aveux naïfs !

M^{me} de Staël est préservée par son tact de femme d'une barbarie de géomètre où Condorcet tombait au sujet de la poésie et des arts. Distinguant « dans les productions des beaux arts... ce qui appartenait au progrès de l'art et ce qui n'était dû qu'au talent de l'artiste » (distinction insoutenable), Condorcet se réservait d' « indiquer les progrès que les arts doi-

(1) *De la Littérature*, p. 35.

vent attendre... de la destruction des préjugés qui en ont resserré la sphère, et qui les retiennent encore sous le joug de l'autorité que les sciences et la philosophie ont brisé (1) ». M^{me} de Staël ne pense pas que Raphaël eût mieux peint, ni Racine écrit de plus beaux vers, s'ils avaient été « exempts de préjugés ». Nullement artiste elle-même, elle ne va pas jusqu'à voir que rien n'est plus ennemi de la conception et du sentiment de la beauté que les « lumières » comprises d'une certaine façon. Mais elle dit fort exactement que le « principe des beaux arts, l'imitation, ne permet pas la perfectibilité indéfinie... » Toutefois, ajoute-t-elle, « le développement nouveau de la sensibilité et la connaissance plus approfondie des caractères ajoutent à l'éloquence des passions (2). » Si cette formule s'applique à la littérature issue de Rousseau, rien de moins juste. J'y vois l'« éloquence », mais une éloquence aux dépens de la « connaissance. » Le lyrisme subjectif introduit en France par la *Nouvelle Héloïse* est la mort de toute psychologie. Chateaubriand, aussi favorablement placé pour observer les passions qu'aucun poète d'aucun temps, n'a pas réussi à dessiner un caractère, sinon (et très puissamment) le sien. Si M^{me} de Staël entend opposer la littérature moderne à l'antique, il est vrai que le christianisme, la chevalerie et les formes de la sociabilité moderne ont créé des nuances de l'amour, de l'honneur et du sentiment moral ignorées des Grecs, et, en un mot, enrichi de bien des complications l'âme occidentale. Mais c'est justement

) ex.

(1) Condorcet, *Esquisse*, p. 278.(2) M^{me} de Staël, *loc. cit.*, p. 135.

cette complexité qui, loin de vieillir Homère, le rajeunit tous les jours. Notre sensibilité aux raffinements du cœur et de la conscience, la part que nous y prenons nous rend plus rafraîchissante la peinture des passions dans leur force et leur candeur éternelle. Nous aimons nous retremper à la source.

Qu'est-ce donc exactement ce qui, selon M^{me} de Staël, est soumis à cette nécessité d'un progrès constant, cause finale de toutes les combinaisons de l'histoire et est en même temps de nature à entraîner avec soi comme une ascension universelle et ininterrompue de l'humanité ? « Les lumières », « la raison ».

Il n'y a qu'un fait pour l'homme éclairé depuis le commencement du monde, ce sont les progrès des lumières et de la raison... lesquelles ont toujours acquis de nouvelles forces à travers les malheurs sans nombre de l'espèce humaine.

Elle dit aussi « la philosophie » et « la morale ». Malheureusement la signification qu'elle donne à ces termes procède d'une vue plutôt confuse, et d'une intention déclamatoire. Ainsi elle accorde aux anciens l'éloquence « qui entraîne » ; mais elle leur dénie, sauf au seul Tacite, « l'éloquence de la pensée ». Sans doute parce que Tacite « combattait les tyrans ». Elle dit que « les Romains sont supérieurs aux Grecs dans la carrière de la pensée ». Assertion plus que déconcertante : mais « il le fallait ! » Et puis n'est-elle pas « Romaine », cette genevoise ? La notion qu'elle se fait de la philosophie achève de nous paraître chose fort trouble, quand nous apprenons que le signe le plus profond de cette supériorité philosophi-

que des modernes, c'est la « mélancolie », l'« imagination mélancolique ». Elle mêle ensemble, elle associe dans une même glorification, comme procédant d'un même et unique développement, les progrès des sciences mathématiques et physiques, le moralisme protestant, la religiosité allemande, les idées américaines et suisses, « le stoïcisme » et la « vertu » à la Rousseau, les lésions et défaillances de la sensibilité poétique moderne. Les « lumières » c'est tout cela, c'est tout ce qui lui fournit (qu'on pèse cette expression, très fréquente chez elle) des « idées éloquentes », c'est tout ce à quoi se rattachent vaguement les mouvements les plus « enivrés » de son âme généreuse, le flux le plus passionné de son haut bavardage. Le demiurge, c'est elle-même.

G. — VICTOR COUSIN

Il y a déjà bien de la Germanie dans les idées de M^{me} de Staël. Après elle, le panthéisme allemand allait se combiner bien plus intimement encore avec le messianisme révolutionnaire. Dans un prochain chapitre, j'étudierai le sort des esprits dont ce ténébreux mélange a formé la substance. Je me bornerai à relever les arguments étranges que le panthéisme germanique fournissait en faveur de la Croissance au progrès naturel, universel et fatal, la couleur et la signification nouvelles que cette croyance recevait de cette philosophie. Je crois avoir montré, par l'exemple de Condorcet et de M^{me} de Staël, qu'une telle croyance

ne peut se soutenir dans un esprit que par le défaut d'analyse de son objet et des termes mêmes qui l'expriment. Cependant les théories de Condorcet et de M^{me} de Staël sont des monuments de lucidité en comparaison de celle qu'exposait très éloquemment Victor Cousin dans son célèbre Cours de 1828. Que ces illustres billevesées, d'autant plus nocives que des éléments de vérité, des lueurs d'idées fécondes, y traînent partout, aient obtenu, au moment où elles se débitaient, l'enthousiasme non seulement des adolescents, mais de plusieurs barbes grises, non ! je ne sais pas preuve plus évidente, plus palpable, je dirai même plus tragique, du terrible choc que la Révolution et le Romantisme avaient porté à l'intelligence française.

Sans rechercher les origines exactes de la doctrine que l'incomparable jongleur s'est improvisée pour cette année-là, et où il entre, en tout cas, à proportions qui me semblent égales, du Hegel et du Herder, avec un peu de Platon, un peu de Descartes et un peu de tout, disons que Cousin se propose de formuler la loi suprême du développement de l'histoire universelle. Toute l'histoire dérive en effet d'une seule loi et cette loi fonctionne en vue, non d'un perfectionnement indéfini, comme le disait Condorcet, avec qui Cousin ne veut pas être confondu, mais de l'épanouissement de l'humanité dans la perfection propre de sa nature.

Je regarde l'idée d'un plan général de l'histoire, comme la plus haute idée à laquelle la philosophie soit encore parvenue (1).

(1) V. Cousin. *Cours de Philosophie*, 1828, VII^e leçon, p. 39.

Voici ce plan :

Il y a dans la raison humaine deux éléments et leur rapport, c'est-à-dire trois éléments, trois idées (1).

Ces éléments ou idées sont le fini, l'infini et le rapport du fini et de l'infini.

La raison, dans quelque sens qu'elle se développe, à quoi que ce soit qu'elle s'applique, quoi que ce soit qu'elle considère, ne peut rien concevoir que sous la condition de ces deux idées (2) (qui ne se conçoivent que l'une par l'autre).

La réflexion appliquée à la conscience pourrait s'y attacher pendant des milliers de siècles, je lui porte le défi d'y voir jamais autre chose que ce qui y est, c'est-à-dire ces trois éléments diversement combinés (3). »

« Le fait psychologique fondamental » comprenant les trois termes nommés, « tous les hommes possèdent ce fait :

La seule différence possible est le plus ou moins de clarté qu'il prend avec le temps, et la prédominance de tel ou tel élément suivant l'attention plus ou moins grande qu'on lui accorde... Il en est de même du genre humain. Son identité est l'identité des trois éléments dans la conscience du genre humain. Les différences viennent de la prédominance de l'un d'eux sur les autres. Ces différences constituent les différentes époques de l'histoire (4).

Il y a donc « trois époques de l'histoire, ni plus ni moins (5) » : l'époque de l'infini, celle du fini et celle de leur rapport.

(1) *Cours de Philosophie*, V^e leçon, p. 15.

(2) *Ibid.*, p. 2.

(3) *Ibid.*, VI^e leçon, p. 37.

(4) V^e leçon, sommaire.

(5) VII^e leçon, sommaire.

Si une époque n'est pas autre chose que la prédominance d'un des éléments de l'humanité pendant le temps nécessaire pour que cet élément parcoure tout son développement, il y a nécessairement plusieurs époques, puisqu'il y a plusieurs éléments. Reste à savoir combien il y a d'époques. Il est clair qu'il doit y avoir autant d'époques qu'il y a d'éléments : et s'il n'y a que trois éléments, il suit qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir que trois grandes époques. Pensez-y : que peut développer l'histoire sinon l'humanité ? et que peut-elle développer dans l'humanité, sinon les éléments qui la constituent ?

Dans l'époque du fini, l'idée du fini pénètre les différentes sphères qui remplissent la vie de toute époque, de tout peuple, de tout individu ; savoir : l'industrie, l'état, l'art, la religion et la philosophie. Une époque est complète lorsqu'elle a fait passer l'idée qui lui est donnée à développer à travers toutes ces sphères... Assurez-vous donc que quand dans l'humanité le moment de l'idée du fini sera arrivé, elle s'y déploiera avec tout le cortège des idées qui l'accompagnent et qui ne sont qu'elle-même diversement considérée... l'industrie n'y sera pas immobile et stationnaire, mais progressive... le commerce s'y développera sur une grande échelle... Et comme le plus grand lien du commerce est la mer, la mer, empire du fini, de la variété et du mouvement, ce sera l'époque des grandes entreprises maritimes... Quand cette idée a fait le tour de ces différentes sphères, cette époque est complète et achevée, elle n'a plus rien à faire, elle passe et fait place à une autre. L'époque qui doit représenter dans l'histoire l'idée de l'infini est-elle venue ? Vous aurez un spectacle absolument contraire... industrie faible... pas de commerce... matières attachées à leur territoire... art gigantesque ! (1)

Ayant caractérisé les diverses époques, Cousin prouve que celle de l'infini devait venir la première, celle du

(1) VII^e leçon, *passim*.

fini, la seconde, et celle de leur rapport, la troisième, et à l'aide des « il fallait » de M^{me} de Staël, montre qu'elles ne pouvaient se développer que sous le climat où elles se sont développées, la première au milieu de l'Asie ou à peu près, la seconde en Grèce, la troisième dans l'Europe occidentale.

L'histoire s'ouvre par l'époque de l'infini et de l'unité, donc la civilisation a dû commencer sur un continent haut et immense pour se répandre à travers les plaines et arriver au centre du monde et de la fermentation du monde, puis sortir de ce tourbillon de l'histoire et du globe, si je puis m'exprimer ainsi, non pour retourner sur les montagnes d'où elle est descendue, car l'humanité ne retourne jamais en arrière, mais pour... (1).

Et la suite. Reste à savoir sous quelle forme Cousin concevait le terme idéal de cette route à trois étapes. C'est ici que le prudent universitaire, le futur « grand maître », s'avisait de proposer aux espérances du genre humain un objet plus sublime que tangible. « Pensez-y, messieurs, rien ne recule, tout avance ». « Tout », c'est uniquement « la philosophie, » puisque la civilisation jusque dans ses éléments les plus matériels n'est que la manifestation de l' « idée ».

Le nombre des penseurs, des esprits libres, des philosophes s'accroîtra, s'étendra sans cesse, jusqu'à ce qu'il prédomine et devienne la majorité de l'espèce humaine. Mais ce jour-là, messieurs, ce n'est pas demain qu'il luira sur le monde (2).

Je ne propose pas ces textes à la moquerie du lec-

(1) VII^e leçon, p. 12.

(2) I^{re} leçon, p. 37.

teur, mais à sa tristesse. Hé quoi! au XIX^e siècle, l'éloquence, l'influence, la gloire ont appartenu à de telles choses! Les idées du Cousin de 1828 (et si par la suite il se montre infiniment plus avisé, il ne sera jamais plus sérieux) ont un tort bien plus grave que d'être fausses : comment arguer d'erreur des conceptions qui ne se soutiennent et ne réalisent un semblant de consistance qu'au prix de fuir perpétuellement toute application déterminée et saisissable aux faits mêmes dont elles prétendent contenir la loi? Cousin fait ici pour la philosophie ce que Hugo a fait pour la poésie. Il asservit et assouplit les grands moyens dialectiques (comme Hugo, les grands moyens poétiques) à un certain art pompeux de ne rien dire. Les auditeurs qui acceptèrent cela étaient évidemment déshabitués de chercher des idées sous les mots, et des réalités sous les idées, ou plutôt la cantilène du maître en endormait en eux l'habitude. Il a été ainsi administré à l'intelligence française au XIX^e siècle un certain nombre de stupéfiants, variétés du stupéfiant révolutionnaire. Si pourtant un de ses auditeurs avait posé à Cousin cette simple question : « Comment l'époque de l'infini a-t-elle fini? », la prestigieuse bulle de savon crevait du coup. Rassurons-nous : le sophiste fût reparti de plus belle. En outre, il avait l'avantage de monologuer.

Il y a cependant dans ce *flatus vocis* en douze leçons une idée, du moins une tendance réelle, dont Cousin n'est qu'à demi conscient, n'aperçoit pas la portée, que le point de vue germanique lui impose, et qui est une très dangereuse barbarie. Que « l'idée de

l'infini » se soit incarnée dans le plateau central de l'Asie et les peuples qui l'habitaient, et « l'idée du fini », « son heure venue, » dans les roches de l'Attique et la race des Pélasges, cela n'offre aucun sens. Mais il est certain que la pensée grecque place, conformément au sens des mots, la perfection dans le fini, et identifie l'infini, l'illimité, au chaos, au néant ; d'autre part, on peut dire que les vieilles religions de l'Orient font de l'infini un objet d'adoration. La théorie de Cousin attribue une égale valeur et donne une commune origine à ces deux directions de la pensée et de la sensibilité, dont l'une exclut l'autre, dont l'une correspond au plein éveil de l'esprit et de la conscience, à la pleine ouverture de l'œil humain sur le monde, à la différenciation des facultés et aptitudes intellectuelles, dont l'autre semble ne pouvoir s'accompagner que d'une demi-torpeur de l'intelligence, du sentiment et de l'activité. C'est parce qu'ils étaient capables de science et d'art que les Grecs concevaient le divin comme « fini », l'essence de la science étant justement de définir, et celui de l'art, de créer des formes. L'adoration de l'infini a une corrélation non moins évidente avec la stérilité de l'Orient. Le rapport de ces deux « idées », pour employer le langage de Cousin, est donc le rapport de l'inférieur au supérieur. Mais qui ne voit l'intérêt vital que la Germanie de Fichte et de Schelling avait à les niveler ? C'était élever ses informes et vains systèmes philosophiques, où une profonde impuissance à former des concepts clairs, distincts et scientifiquement féconds s'enorgueillit d'être le sens de l'infini et de n'avoir pas perdu le contact

de la « synthèse primitive, » à la même dignité que les constructions logiques, mathématiques et expérimentales de la science européenne. Je reviendrai sur ce point.

Je laisse de côté, bien qu'appartenant au sujet, mais comme suffisamment élucidée par le précédent livre, l'illusion viscérale qui au messianisme des poètes romantiques de 1830, ajoutait cette conviction de porter en eux-mêmes le germe du Messie futur et d'éprouver dans leurs désagréments individuels la douleur d'enfantement d'un sublime avenir. Aussi bien j'en fais pas ici un historique, tant s'en faut, de l'utopie du progrès nécessaire et de l'optimisme historique au XIX^e siècle. Cet historique serait aussi monotone que cette utopie est confuse. J'en relève seulement, dans une revue très rapide, les manifestations les plus caractéristiques, celles notamment qui montrent le mieux avec quelle violence de contagion un pur nuage mental et toutes les tempêtes dont il est gros pénètrent dans les esprits les plus distingués, à une époque privée du bienfait suprême de l'ordre politique, ce régulateur irremplaçable des esprits.

D. — VICTOR HUGO

« Le dogmatisme optimiste de la philosophie de l'histoire, dit Renouvier, qui a détourné des voies de l'expérience et du bon sens tous les penseurs influents du XIX^e siècle, et forcé l'inaliénable sentiment de l'existence du mal à se porter tout entier sur le passé — dont

même on embellissait le sombre tableau en le relevant par les perspectives d'avenir qu'on y cherchait — ce dogmatisme imbécile, entré peu à peu dans toutes les têtes, a exercé sur les idées et les œuvres de Victor Hugo une influence déplorable (1) ». Nous pouvions nous y attendre. Ce qui surprendrait, ce serait de trouver dans les courants d'opinion du XIX^e siècle quelque folie à laquelle Hugo n'ait pas donné du fracas. Voici d'abord le Progrès conçu comme tellement fatal, qu'il se poursuit dans une indépendance absolue non seulement des initiatives individuelles, mais même des circonstances de lieu et de temps. L'humanité progresse comme la brute souffle.

Le Progrès est le mode de l'homme. La vie générale du genre humain s'appelle le Progrès ; le pas collectif du genre humain s'appelle le Progrès. Le Progrès marche ; il fait le grand voyage humain et terrestre vers le céleste et le divin ; il a ses haltes où il rallie le troupeau attardé ; il a ses stations où il médite, en présence de quelque Chanaan splendide dévoilant tout à coup son horizon ; il a ses nuits où il dort ; et c'est une des poignantes anxiétés du penseur, de voir l'ombre sur l'âme humaine, et de tâter dans les ténèbres, sans pouvoir le réveiller, le progrès endormi. — Dieu est peut-être mort, disait un jour à celui qui écrit ces lignes Gérard de Nerval, confondant le progrès avec Dieu et prenant l'interruption du mouvement pour la mort de l'Être (2).

Comme tous les dogmes irréalistes (comme celui des Droits de l'Homme, d'où se déduisent avec pareille rigueur l'individualisme anarchiste et le despotisme

(1) Renouvier, *Victor Hugo le philosophe*, p. 139.

(2) *Les Misérables*, 5^e partie, I, 20.

collectiviste) le dogme du Progrès fatal comporte deux applications parfaitement contradictoires entre elles et également monstrueuses. Si le Progrès est fatal, on peut fermer éternellement la bouche à toutes les revendications sociales un peu menaçantes, avec un : « Tranquillisez-vous : le progrès marche ». Et si le Progrès est fatal, la révolution et l'émeute la plus meurtrières sont, en toute hypothèse, divinement justifiées. Hugo se range à cette seconde conséquence :

Qui désespère à tort. Le progrès se réveille infailliblement, et, en somme, on pourrait dire qu'il marche, même endormi, ou qu'il a grandi. Quand on le revoit debout, on le retrouve plus haut. Etre toujours paisible, cela ne dépend pas plus du progrès que du fleuve ; n'y élevez point de barrage, n'y jetez pas de rocher ; l'obstacle fait écumer l'eau et bouillonner l'humanité. De là des troubles ; mais après ces troubles, on reconnaît qu'il y a du chemin de fait. Jusqu'à ce que l'ordre, qui n'est autre chose que la paix universelle, soit établi, jusqu'à ce que l'harmonie et l'unité règnent, le Progrès aura pour étapes les révolutions (1).

Toutes les révolutions sont donc saintes. Hugo les appelle ailleurs des « archanges de clarté ». Parfaitement d'accord avec lui, Quinet les dénomme « des explosions de la sagesse divine, des Minerves tout armées qui réveillent, épouvantent, illuminent le monde (2). » Il y a des insurrections qui échouent. Elles sont saintes aussi : car elles ébranlent l'édifice qu'une autre insurrection emportera. Leurs auteurs, ne sont pas moins vénérables pour n'avoir pas réussi. « Il nous est impossible de ne pas admirer, qu'ils

(1) *Les Misérables*, 5^e partie, I, 20.

(2) E. Quinet, *L'Enseignement au peuple* (Œuvres complètes), p. 29.

réussissent ou non, les glorieux combattants de l'avenir, les confesseurs de l'utopie... » Remarquons l'identification *a priori* de l'« utopie » avec l'« avenir », et de l'avenir avec la perfection, cette logique nouvelle permettant à une absurdité, qui a contre elle tous les faits passés, de se démontrer triomphalement par le fait futur. Quand la malice persistante de la nature humaine fait concevoir à Hugo un doute passager sur le progrès, il l'exprime sous cette forme : « L'avenir arrivera-t-il (1) ? »

Après avoir prêté au Progrès ces innombrables attributs, les uns d'un dieu, les autres d'un animal, d'autres d'un élément physique, Hugo s'essaie à en donner une notion et une garantie plus précise. Naturellement, il le rattache à la science et le rapport lui paraît fort simple.

L'idéal moderne a son type dans l'art et son moyen dans la science. C'est par la science qu'on réalisera cette vision auguste des poètes : le beau social. On refera l'Eden par $A + B$ (2).

Abaisant ses regards au dessous du « céleste et du divin » vers lesquels il lançait un peu indistinctement la fusée du Progrès, il voit la même fatalité s'épanouir simultanément sous ces deux formes corrélatives l'une à l'autre : l'énigme de l'univers résolue et le bien-être assuré à tous :

Oui, l'énigme dira son mot, le sphinx parlera, le problème sera résolu. Oui, le peuple, ébauché par le dix-huitième siècle, sera achevé (?) par le dix-neuvième. Idiot qui

(1) *Les Misérables*, 4^e partie, VII, 4.

(2) *Ibid.*, p. 1.20.

en douterait ! L'éclosion future, l'éclosion prochaine du bien-être universel est un phénomène divinement fatal. (1).

E. — RENAN

C'est du Victor Hugo. En parlant de la puissance de contagion de l'utopie, à certaines époques, sur les intelligences supérieures, je pensais notamment à Renan. Il aimait, a-t-il dit quelque part, faire converser entre eux les divers lobes de son cerveau. Il faut convenir que l'un de ces lobes a toujours été hanté confusément par l'idolâtrie du Progrès et que sous cette inspiration, Renan a écrit des choses bien étranges. Si elles étaient échappées au Renan de *l'Avenir de la Science* (1848), l'âge, joint au millésime désarmerait la critique. Mais on en trouve un échantillon dans les *Dialogues philosophiques* composés en 1871, au moment même où Renan mûrissait, pour oser les publier peu après, les plus substantiels et les plus vigoureux jugements sur la Révolution.

Certes Renan fait bon marché de la fable du progrès politique et moral obtenu par la diffusion des connaissances scientifiques dans les masses populaires. Le peuple, pense-t-il, « perd par ces demi-connaissances le charme de la naïveté et n'acquiert pas le charme de la haute éducation (2). » Précieuses paroles, d'un véritable ami de l'humanité et d'un poète ! Mais quand il considère le développement futur de la science positive dans le petit nombre de têtes capables de la re-

(1) *Les Misérables*, 4^e partie, VII, 4.

(2) Renan, *Dialogues philosophiques*, p. 97.

cueillir et de l'accroître, Renan se laisse emporter à des visions et à des rêves tout à fait inacceptables.

Tout d'abord, il semble croire, il croit (c'est même sa plus certaine croyance) que la science est susceptible d'être « achevée », donc qu'elle le sera, c'est-à-dire que le système tout entier des relations phénoménales sera un jour aussi complètement connu que le réseau des chemins de fer. Si Renan, qui n'avait ni l'intérêt ni les intérêts de certains professionnels à rabaisser le plus grand philosophe du XIX^e siècle, avait lu Auguste Comte au lieu de le dédaigner *a priori*, il aurait trouvé dans les premières leçons du *Cours de philosophie positive*, les arguments les plus puissants contre la probabilité de réalisation de ce rêve, à supposer que ce rêve ait un sens, ce dont Comte nous suggère en outre très fortement de douter : car il faudrait pour qu'il l'eût, être certain que le plus rigoureux déterminisme mathématique règne sur tous les phénomènes, sur les plus infimes parties de la nature, hypothèse que certains rejettent comme ultra-métaphysique, d'autres comme exclue par telles données positives de l'expérience, d'autres enfin au nom d'une haute tradition métaphysique qui a pour elle Aristote et Leibnitz, sans parler d'illustres contemporains, et qui fait dans l'explication des phénomènes de la nature une part à la spontanéité, à la contingence et à la finalité. La manie d'attendre de l'avenir en tant qu'avenir des achèvements, des consommations absolues, s'est certainement jointe au défaut d'une certaine information philosophique, pour inspirer à Renan une affirmation que, pour mon compte, je trouve creuse,

et si téméraire, en tout cas, qu'elle est comme un enfant perdu de la pensée.

Sur les ailes de cette chimère, Renan s'élançe encore plus loin. Il accorde à toutes les facultés supérieures de l'âme humaine, raison, sentiment religieux, esthétique et moral, une possibilité d'accroissement indéfini, qui se conçoit bien par rapport à la quantité des choses vues, aimées, contemplées, goûtées ou entreprises, mais non point par rapport à la qualité des facultés qui connaissent, qui aiment ou qui veulent. La réalisation de cette possibilité lui apparaît certaine, parce qu'elle ne dépend pas de l'application de l'homme, mais est « le but que la nature poursuit ».

Le mot qui résume le mieux ce but, à mon avis, est le mot de « conscience ». Le monde aspire à être de plus en plus ; or, l'être dans sa plénitude, c'est l'être conscient. Tout l'effort du monde tend à se connaître, à s'aimer, à se voir, à s'admirer. Le but du monde est de produire la raison. Tout lui est bon pour cela. Chaque planète fabrique de la pensée, du sentiment esthétique ou moral ; la petite récolte de vertu que produit chaque monde est la fin de ce monde, comme la sécrétion de la gomme est le dernier but du gommier (1).

« L'effort du monde pour se connaître », ce n'est pas autre chose que ce que nous appellerions en langage vulgaire les efforts successifs des savants pour découvrir les lois des phénomènes. Mais précisément la pensée de Renan forme ici une espèce de mirage obtenu par une altération subtile du rapport naturel

(1) *Dialogues philosophiques*, p. 59.

et logique des idées et même du sens des mots. Que les lois de la pesanteur, l'analyse géométrique, la gravitation universelle, soient des découvertes sublimes, on ne peut cependant trouver aucun sens à cette formule, que « Galilée, Descartes, Newton furent à leur heure, le but, ou, pour mieux dire, le dernier aboutissement du monde, puisque la plus haute vue du monde fut en eux..... (1) ». L'effet d'une telle phraséologie, c'est de faire apparaître la science et la philosophie, non plus comme une création de l'initiative intellectuelle, mais comme une végétation fatale de la nature elle-même dans l'esprit humain. Or la nature étant infinie, des forces infinies concourent à étendre infiniment la pensée. En d'autres termes, l'humanité supérieure progresse vers des états de plus en plus surhumains dont la limite est Dieu.

L'idéal existe ; il est éternel ; mais il n'est pas encore matériellement réalisé ; il le sera un jour. Il sera réalisé par une conscience analogue à celle de l'humanité, mais infiniment supérieure, laquelle, comparée à notre état présent si horrible, si chétif, semblera une parfaite machine à vapeur auprès de la vieille machine de Marly. L'œuvre universelle de tout ce qui vit est de faire Dieu parfait, de contribuer à la grande résultante définitive qui clora le cercle des choses par l'unité. La raison..... après avoir organisé l'humanité, organisera Dieu (2).

Et Renan essaie de pénétrer par l'imagination dans l'être de ce Dieu futur dont le rudiment existe en nous.

(1) *Dialogues philosophiques.*

(2) *Ibid.*, p. 78.

Déjà nous participons à la vie de l'univers (vie bien imparfaite encore) par la morale, la science et l'art. Les religions sont les formes abrégées et populaires de cette participation ; là est leur sainteté. Mais la nature aspire à une communion bien plus intense, communion qui n'atteindra son dernier terme que quand il y aura un être actuellement parfait..... Peu de matière est organisée et ce qui est organisé est faiblement organisé ; mais on peut admettre un âge où toute la matière soit organisée, où des milliers de soleils agglutinés ensemble serviraient à former un seul être sentant, jouissant, absorbant par son gosier brûlant un fleuve de volupté qui s'épancherait hors de lui en un torrent de vie. Cet univers vivant présenterait les deux pôles que présente toute masse nerveuse, le pôle qui pense, le pôle qui jouit. Maintenant, l'univers pense et jouit par des millions d'individus. Un jour, une bouche colossale savourerait l'infini ; un océan d'ivresse y coulerait ; une intarissable émission de vie, ne connaissant ni repos ni fatigue, jaillirait dans l'éternité (1).

Assurément cette sorte si particulière de métaphysique ne comporte aucun commentaire intrinsèque. Elle ne se peut entendre que comme une combinaison purement aventureuse de chimie mentale où se réunissent en proportions diverses les éléments suivants : hallucination du Progrès fatal et sans termes, tout d'abord ; puis prophétisme juif, sensualité d'imagination romantique, volupté qu'une pensée raffinée éprouve à se dissoudre elle-même dans l'océan de l'impensable.

(1) *Dialogues philosophiques*, p. 127.

F. — L'ÉVOLUTION

Ces formes germaniques et lyriques de l'utopie du Progrès fatal sont certes bien démodées. Mais l'utopie ou plutôt la manie qui les anime n'est pas morte avec elles; elle a seulement jugé opportun de se rendre acceptable au goût du XIX^e siècle finissant, en revêtant l'habit « scientifique ». Elle est devenue le sophisme de l'Évolution. Il est impossible, conformément à la méthode suivie jusqu'ici, de chercher chez un penseur particulier l'expression la plus caractéristique de ce sophisme qui a, pour ainsi dire, été depuis quarante ans appliqué par tout le monde à toutes les questions. Dans son langage raboteux, mais clair, et même malicieux, Renouvier, que je ne me lasse pas de citer, parce que la puissance de critique qu'il a exercée contre le dogme du Progrès s'égalé à la popularité de ce dogme, après avoir résumé la thèse générale de l'Évolutionnisme, apprécie très exactement les avantages que le public, depuis les esprits les plus distingués jusqu'aux plus bas hâbleurs de réunions électorales, ont trouvés à son adoption.

C'est, dit-il, une vue allant à l'absolu qui, sortie d'un principe prétendu de transformation des forces physiques, et de la supposition du progrès continu des êtres naturels issus les uns des autres, à partir des moindres, s'est développée en Angleterre et bientôt après sur le continent, comme un vaste système cosmogonique embrassant l'entière déduction des phénomènes de tout ordre... Chacun y a facilement apporté les simplifications ou amendements

qu'il a voulu, mais jamais conversion ne fut plus rapide et plus générale : il n'a bientôt plus été question de tous côtés que de l'évolution en général et des évolutions particulières auxquelles on peut imaginer de soumettre des choses quelconques. On n'a plus rien voulu comprendre au monde, ni une institution, ni une vérité, que l'on ne dût considérer à l'état de devenir, comme une chose qui vient ou qui s'en va. La doctrine de Hegel avait déjà préparé cette évolution — permettons-nous le mot favori — de la méthode philosophique, et la grande extension donnée aux travaux historiques en ce siècle agissait dans le même sens (1).

Le sophisme évolutionniste consiste à invoquer en faveur d'une opinion politique, sociologique, économique, religieuse, esthétique ou morale, le fait ou la force ou le cours (car je ne sais comment déterminer cette idée obscure) de l'Evolution. Il suffirait pour contester à cet argument toute valeur pratique, d'observer la situation suspecte ou ridicule de celui qui s'en sert dans une discussion sur un objet précis.

Que voulez-vous dire quand vous m'opposez l'Evolution ? Que le triomphe d'un ordre de faits que mon opinion réproouve est d'ores et déjà servi par des forces tellement supérieures à celles qui tendraient à y faire obstacle, qu'on le peut considérer comme fatal. La démonstration évolutionniste équivaut alors à un charitable : « Vous allez vous faire écraser ». C'est plutôt un moyen de faire des recrues que de convaincre des esprits. Mais il y a quelques hommes que cet avertissement n'émeut pas. N'y a-t-il pas dans leur obstination même un commencement de démenti à la fatalité, d'échec à l'évolution ? Ces mauvaises têtes

(1) Renouvier, *Philosophie analytique de l'Histoire*, t. IV, p. 681.

ne manqueront pas de remarquer qu'on a vu bien souvent dans l'histoire des opinions décriées la veille faire loi le lendemain, des causes jugées perdues ressaisir la victoire, et que ce n'est pas vraisemblablement en faveur des opinions et des causes perdues, que les évolutionnistes du temps, s'il y en avait eu, auraient fait parler l'Évolution.

Le plus souvent, l'Évolution n'est pas tant invoquée comme fatale que comme providentielle. On semble dire qu'il existe à chaque instant dans une société un courant prédominant de forces tendant à produire de lui-même le meilleur état possible de cette société sous tous les rapports, pourvu qu'on ne l'empêche pas de s'exercer. On demande de ne pas « contrarier », de ne pas « violenter » l'évolution, rien ne pouvant d'ailleurs réussir, qui aille à contre-sens d'elle. Encore faut-il qu'on dise en quel sens cette évolution se fait et, entre deux opinions antagonistes, laquelle y est conforme, laquelle contraire. Cette conformité appréciée et reconnue par les augures (avec un parfait désintéressement sans doute) il n'y aura plus qu'une attitude possible pour les hommes éclairés : déblayer le terrain devant elle. L'évolution de la famille se fait-elle dans le sens de l'union libre : on n'abolira pas le mariage par décret, mais on laissera tomber petit à petit les défenses légales et morales de cette institution. L'évolution se fait-elle dans le sens de l'internationalisme : on ne désarmera pas du jour au lendemain la patrie, mais on laissera toute carrière aux influences spontanées susceptibles d'éteindre en douceur l'énergie active du sentiment national. Car la dé-

monstration évolutionniste ne peut logiquement s'appliquer qu'aux solutions pratiques qui représentent le moindre effort, la moindre action. Il est contradictoire d'invoquer la marche de l'évolution en faveur d'une conception qui en fait ne rallie des esprits que grâce à l'initiative et à la propagande soutenues de ses premiers partisans, comme elle ne passe dans les faits que grâce à des efforts systématiques, concertés et assidus. Il est vrai, rien n'est si avantageux aux intérêts spéciaux d'un groupe énergique, que de trouver les autres hommes persuadés que la prospérité de ces intérêts est voulue par l'Évolution.

Veut-on dire, quand on allègue l'Évolution, qu'il existe en ce moment tel état de fait qui rend chimérique la prétention de soumettre l'état politique et l'état social à telle ou telle conception? On ne dit alors rien que de parfaitement raisonnable dans la forme. Mais pourquoi parler d'évolution? C'est déclarer cet état de fait sacro-saint, livrer l'univers à la totalité de ses conséquences, interdire, avec l'investigation des causes d'où il résulte, la mise en mouvement des causes capables de modifier ou de détruire ces causes. Ce qu'on appelle « courants d'opinion » par exemple, semble parfois plus irrésistible qu'un cyclone. Assurément, il ne faut pas se jeter à la nage contre le cyclone; mais n'y a-t-il pas des leviers ou des ficelles (si incongrue que semble la comparaison) pour manier ce cyclone-là? Les maîtres de ces engins sont de puissants facteurs de l'« évolution des esprits ».

L'argument de l'évolution devrait, ai-je dit, souffrir un discrédit suffisant, de l'impossibilité flagrante

l'employer dans une controverse d'où doit sortir une solution pratique. Il en impose néanmoins, il paralyse souvent chez les meilleurs esprits, chez les meilleures volontés, l'énergie de résistance au faux, d'adhésion au vrai; cela, en vertu d'une certaine illusion théorique d'autant plus tenace, qu'elle est moins clairement formulée et qu'il n'est pas impossible de tirer au clair.

Sans immiscer notre incompétence dans l'usage que les sciences naturelles font du concept de l'évolution, mais sans nous abstenir non plus de remarquer que les naturalistes disputent encore sur le contenu exact de ce concept et le champ d'application que lui offrent les phénomènes biologiques, nous pouvons proposer la suite des phases normales traversées par un organisme vivant, à partir de l'état embryonnaire jusqu'à la mort par vieillesse, comme un exemple de ce que tout le monde entend par évolution. Un groupe de phénomènes renfermant en son sein les causes propres à le faire passer comme tel, c'est-à-dire, en s'opposant à sa dissolution et en maintenant la solidarité de ses parties, par une série limitée d'états successifs, peut être dit soumis à une évolution, à une loi d'évolution. C'est cette idée que l'on se fait d'une société humaine, d'un groupe social, d'une famille, d'une race, d'une nation, d'une institution, d'une littérature, d'une civilisation, d'une doctrine, quand on parle d'une évolution les concernant. On identifie leur destinée à celle d'un organisme vivant. On représente ces diverses réalités comme ayant leur époque de jeunesse, de maturité, de décadence, et on explique par leur « âge »

tout ce qui se manifeste soit d'heureux, soit de malheureux pour elles dans leur état général. Le fait des décadences constituerait une insurmontable difficulté pour l'optimisme évolutionniste, si les organismes particuliers n'étaient enveloppés dans le grand organisme progressif de l'humanité ; mais les évolutions particulières ne s'achèvent, assure-t-on, que pour verser leurs éléments dans une évolution plus puissante et plus riche. C'est ainsi que l'argument évolutionniste, en conseillant à une société de ne pas se défendre contre ce qui le fera mourir, lui prêche, paraît-il, le plus grand bien.

Cette mythologie est plus que la profession de foi de tel ou tel. Elle est le « lieu géométrique » d'une foule de sophismes contemporains et la justification théorique implicite de mille attitudes peu honorables de la volonté. Mais en outre, elle stupéfie, elle déconcerte, elle prive du sens de la direction beaucoup de volontés saines. Est-il besoin de dire que l'« âge » des sociétés, des nations, des institutions, est une formule qui n'a pas de sens, non plus que l'âge des races, et qu'elles prospèrent ou déclinent, non par le mystérieux effet d'un processus interne, mais par l'action de causes données, lesquelles demandent au demeurant un temps plus ou moins long pour faire sentir irrécusablement leur bienfait ou leur menace, ce qui explique en partie l'illusion. Qu'il vienne un moment où une cause depuis longtemps opérante de dissolution ne puisse plus être enrayée par aucune mesure habile et énergique de salut, qui oserait l'assurer, tant que l'application d'une telle mesure n'a pas été essayée?

En tout cas ce serait là une fatalité conditionnelle fort différente de celle qu'on prête à l'évolution. Mais il faut vraiment que les hommes aient un prodigieux pouvoir de penser, au mépris des réalités grossièrement évidentes, pour parler d'un âge des nations (et généralement de toutes réalités sociales) en tant que lié à un certain état de la vitalité de ces nations, lorsqu'on voit des Etats ayant eu à peu près la même durée historique et connu dans le passé des degrés tout à fait comparables de puissance, se montrer dans un même siècle, l'un très fort, et l'autre au comble de la faiblesse.

Enfin, si l'évolutionniste est dans une posture assez ridicule vis-à-vis de l'esprit réfractaire qu'il veut entraîner dans le sens de l'évolution (ce qui n'a rien de commun avec le conseil d'une direction d'activité appropriée aux circonstances), il ne l'est pas moins vis-à-vis de lui-même, puisqu'il doit se préparer à prendre le deuil de convictions qui seront bientôt « surannées » ou « dépassées ».

G. — CONCLUSION

En résumé, la croyance au Progrès nécessaire est une pétition de l'imagination et de la passion.

De même, la croyance à une marche fatale de l'Humanité en général ou d'une portion de l'humanité dans telle ou telle direction. Tout ce que peut l'esprit humain, c'est de reconnaître, d'après les leçons de l'Histoire, que, telle condition étant donnée, tels effets en résulteront, si une autre condition ne se

produit pas, assez puissante pour enrayer les effets de la première. Ainsi les précédents historiques nous enseignent que l'institution du régime appelé « Démocratie » a nécessairement pour conséquence la guerre civile, la diminution nationale pouvant aller jusqu'à la perte de l'indépendance, ou bien une réaction du despotisme.

L'affirmation du Progrès nécessaire ne se peut soutenir et développer, ne peut produire à son appui des semblants de théorie, que grâce à la confusion et à l'embrouillement des concepts.

Le crédit que cette affirmation et toutes thèses connexes ont trouvé au XIX^e siècle, l'influence inouïe, souvent inconsciente, qu'elles ont exercée sur des penseurs d'élite est une des preuves les plus désolantes de l'aptitude de l'esprit humain à se payer de croyances démenties par les réalités les plus évidentes et les plus proches, et par conséquent à ne pas voir ces réalités.

La méconnaissance des réalités et, par suite, des sommations parfois rudes qu'elles adressent à la volonté, a son principe dans une défaillance de l'énergie. De fait, la Religion du Progrès ressemble beaucoup à la Religion du Laisser-Faire.

L'antipathie intellectuelle et morale que cette Religion mérite d'inspirer n'implique pas (et bien au contraire !) scepticisme sur la puissance qu'a le genre humain d'améliorer sous tous les rapports, sa condition. Mais le Progrès n'est pas, comme dit la scolastique, « univoque ». Il y a de très divers objets et de très diverses directions de progrès. Il n'y a ni déter-

mination fatale, ni exclusion fatale d'un genre de progrès par un autre, parce que les divers genres de progrès dépendent de conditions et d'industries différentes. Il appartient toujours à la volonté et à l'art humain de faire servir une sorte d'amélioration à une autre sorte d'amélioration, par exemple l'amélioration de l'état matériel à celle des mœurs. Enfin, à supposer (et cette hypothèse est extrême) que tout gain dût se payer par une déperdition, il ne s'en suivrait nullement que les déperditions et les reculs ne fussent pas plus graves encore, si l'élite des sociétés s'arrêtait à un idéal d'immobilité prudente et de pure conservation. « Les peuples les plus civilisés, dit Bivarol, sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille ». Il y a donc toujours lieu de frotter activement le fer, dût-il ne jamais se changer en or.

LIVRE III

L'INFLUENCE GERMANIQUE

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE DE L'INFLUENCE ALLEMANDE

Je me propose d'étudier l'influence de l'Allemagne sur l'esprit français au XIX^e siècle, pour autant que cette influence s'est exercée dans le sens du romantisme. Celui qui me ferait immédiatement observer qu'elle ne s'est exercée dans aucun autre sens, n'aurait pas tort, s'il voulait seulement parler de cette influence générale qui ne se limite à aucun domaine particulier du savoir, mais détermine ce qu'on peut appeler des courants d'idées, émeut par une électricité communicative toutes ces parties plus ou moins flottantes des esprits qui ne sont pas gouvernées par une discipline, et peut enfin, par cette vive prise sur les tendances et les sentiments, se propager jusque dans les disciplines elles-mêmes. Considérée sous cet aspect, l'influence germanique sur le XIX^e siècle français semble avoir été plus profonde et étendue qu'originale. Du moins essaierai-je de montrer qu'elle a poussé l'esprit romantique dans sa propre direction.

Mais il importe d'écarter formellement du sujet

toutes les parties de l'influence allemande auxquelles cette caractéristique ne saurait s'appliquer ou qui même en comportent une toute contraire.

Tout d'abord il ne saurait être question ici de l'immense accroissement que les matériaux des sciences historiques et littéraires doivent à l'érudition germanique.

On ne vise pas davantage l'action des systèmes de philosophie dans le domaine propre de la spéculation philosophique. A vrai dire, le seul Kantisme a trouvé chez nous des disciples ; du moins la *Critique de la Raison pure* a fourni à plusieurs de nos philosophes, dont le plus considérable est Renouvier, le point de départ de leurs recherches critiques ou métaphysiques. Au delà du cercle des philosophes professionnels, la morale kantienne a joui d'une grande autorité dans certaines régions prépondérantes de l'esprit public, et elle fournit un élément important de la direction spirituelle que, depuis près de trente ans, l'État s'efforce d'organiser. Nous pourrions, appliquant à la morale kantienne le même genre de critique dont nous avons usé à l'égard du romantisme, nous demander si elle correspond au plus généreux développement de la nature humaine dans l'ordre, ou si, au contraire, elle ne fait pas payer l'ordre qu'elle établit, par quelque appauvrissement essentiel. Mais cet examen, analogue à celui poursuivi ici, n'en fait pas partie nécessaire. Il demanderait à lui seul presque un livre. L'influence kantienne est donc nettement exclue des analyses et appréciations qui suivent.

Quant aux successeurs de Kant : Fichte, Schelling et

Hegel, on ne peut vraiment dire que leurs métaphysiques elles-mêmes aient fait école en France. Il en va bien autrement, si des arcanes transcendants de leurs philosophies, on passe aux perspectives générales qu'elles recommandent plus encore à l'imagination qu'à la pensée, sur l'humanité, sur sa place dans la nature, sur le cours de l'histoire universelle, sur la religion et sur l'art. Ces vues, ces rêves, sont les principaux éléments de cette grande fermentation endémique de l'esprit germanique dans la pensée française, qui est l'objet propre de la présente étude. Il est d'ailleurs à croire que ces tentatives superbes à la Hegel pour reconstruire l'univers par l'esprit, ne s'accomplissent qu'en apparence dans la sphère impersonnelle de l'abstraction, et que l'intelligence humaine ne se soustrait à l'empire de la réalité objective, que pour retomber inconsciemment sous celui de la sensibilité subjective. La *Logique* de Hegel serait dès lors un essai de justification dans l'absolu de son sentiment spontané de la nature, de l'histoire et de l'art, bien plutôt que sa philosophie de la nature, de l'histoire et de l'art, une application de sa *Logique*. De même, les métaphysiques de Fichte et de Schelling constitueraient surtout des transpositions transcendantales (Stendhal disait : confuses et mal écrites) soit du fanatisme allemand de Fichte, soit du penchant de Schelling à une rêverie à la fois naturaliste et religieuse. Ce qu'il y a à dire du rayonnement de ces systèmes dans les différentes catégories de la pensée et du sentiment, envelopperait donc implicitement le fond même, l'inspiration centrale de ces systèmes.

Il est une autre sorte d'influence qu'il n'y a point lieu d'exclure de notre étude, parce que l'Allemagne est le seul pays d'Europe d'où nous ne l'ayons jamais reçue. C'est l'influence littéraire, je veux dire celle qui s'exerce sur les formes et les sujets de l'art littéraire, qui, de la part de l'antiquité au xvi^e siècle, de l'antiquité, de l'Espagne et de l'Italie au xvii^e, de l'Angleterre au xviii^e, de l'Angleterre encore au xix^e, et récemment de la Russie et des pays scandinaves, a été diversement heureuse, mais toujours si féconde pour la France. D'Allemagne, en ce genre, rien ou si peu que rien; quelques imitations lyriques de Schiller, de Bürger ou de Uhland, le bonnet fourré et le cabinet gothique du docteur Faust, mais non pas son esprit; quelques emprunts, en un mot, d'un petit pittoresque; rien en tout cas de général, aucun « mouvement ».

Il y a l'influence de Goethe. Elle est très grande et elle est très peu de chose. Elle est très grande, parce que l'œuvre de Goethe offre une éducation complète de l'esprit, et qu'elle est une des quelques œuvres humaines qui constituent cet *unus liber* capable de rendre puissante et de munir de bien des côtés la tête qui se l'est approprié. Mais par là même, elle ne peut pénétrer que quelques esprits. De plus, cette influence s'exerce à contre-sens de l'influence générale de l'esprit germanique et à contre-sens du romantisme.

S'il n'était pas, en effet, beaucoup trop ambitieux de notre part, de vouloir donner, et cela en quelques lignes, la somme des travaux et des tentatives de ce grand homme, nous dirions que Goethe réenfante, par

l'Allemagne de M^{me} de Staël ; telles sont les sources auxquelles se laisse le mieux rattacher cet esprit germanique général, qu'aussi bien il est difficile de personnifier avec trop de précision, à cause de ce qu'il y a de diffus, d'illimité dans son essence (nous le verrons) aussi bien que dans son influence. J'essaierai de saisir l'une et les principales manifestations de l'autre.

Mais une question se pose. Est-ce à « l'esprit germanique » que nous avons affaire, ou seulement à la direction commune d'un certain nombre de penseurs allemands ? Dira-t-on que cette question est formelle, scolastique, et que des esprits aussi profondément différents que Goethe et Schelling étant allemands, l'esprit germanique est une entité ? Cependant, si l'on veut bien convenir que les meilleurs génies de l'Allemagne moderne, les seuls en qui nous puissions reconnaître ou des maîtres ou d'utiles excitateurs, un Lessing, un Goethe, un Schopenhauer (le métaphysicien laissé de côté), un Nietzsche, ont énergiquement nié que leur pays possédât une culture intellectuelle, se sont sentis sans tradition nationale et sans milieu, alors cependant que ce pays était plus productif qu'aucun au monde en grands travaux de philosophie, d'histoire et de critique, on devra trouver légitime que nous leur opposions, sous le nom d'esprit germanique, l'ensemble des manières de penser sur lequel leur œuvre tranche et veut trancher si vivement. Le mot de Nietzsche à un de ses amis, Henrich von Stein : « Vous lisez trop de livres allemands », le mot du même Nietzsche sur Goethe : « l'Allemand d'exception », le fait que, sauf en musique, l'Allemagne n'a créé

aucune forme esthétique, aucun style, cet autre fait d'observation constante, que le « goût » est en Allemagne chose à peu près introuvable, même chez les plus érudits, autant d'indices bien suggestifs de ce qu'il y a d'« allemand » dans les idées et les directions d'esprit que nous allons analyser. Car elles sont précisément faites pour produire des livres peu lisibles, pour exclure une véritable compréhension de Goethe, pour empêcher de sentir le style et obscurcir le discernement esthétique. Il reste à expliquer la séduction extraordinaire qu'elles ont exercée en France, jusque sur un Renan.

CHAPITRE II

L'ESPRIT PANTHÉISTIQUE

Un naturaliste philosophe, M. Quinton, attribue une certaine infériorité de l'esprit germanique à ce fait que la sensibilité et l'intelligence n'y seraient pas des puissances bien différenciées. Il convient de distinguer une sensibilité cultivée de la sensibilité vulgaire. La première nous fait éprouver très vivement l'inobservation des lois les plus délicates de l'honnêteté et du goût. Elle peut être, dans sa pureté, tout à fait brûlante. Sans elle, la raison serait un arbitre bien froid. La seconde comprend toutes les émotions commandées par la souffrance et le plaisir personnels. M. Quinton veut évidemment parler d'un certain asservissement du jugement à la sensibilité vulgaire.

Les conditions physiques et politiques de l'existence humaine et les données mêmes de notre nature morale offensent par d'inéluctables duretés la sensibilité vulgaire. Nous n'avons pas besoin de dire, après notre analyse de Rousseau, quel caractère d'abjection porte à nos yeux la croyance à la bonté et à la félicité primitive de notre espèce. Nous ne savons rien, en revanche, qui marque mieux ce qu'on peut appeler la noblesse, la race d'un esprit que le morceau éternel de Pascal sur la « contradiction de l'homme ».

Trop soumis à la sentimentalité pour admettre que toutes les parties de la civilisation humaine reposent sur une discipline chèrement conquise, l'esprit germanique à la fin du xviii^e siècle, était, d'autre part, trop docile, pour vérifier, par la subversion politique, la spontanéité de la vertu. Il portait en outre une étendue d'imagination et de rêve où il faut peut-être voir un don de race. Son optimisme ne passa donc pas en action, mais en spéculation. La croyance de Rousseau à la bonté de l'homme, s'amplifia, se dilua en une croyance contemplative et rêveuse à la bonté de l'univers.

N. B. (Un siècle avant le moment où il s'affranchit de la tutelle française, et qui est celui où nous nous plaçons, ce pays avait produit une forme célèbre de l'optimisme qui s'enseignait encore dans ses écoles. Je veux parler de la doctrine de Leibniz, déjà béate, au dire de Schopenhauer, beaucoup trop sévère et rationnelle au regard de la tendance romanesque et vulgaire. Selon Leibniz, le monde est seulement le meilleur possible. La part du mal y est donc nécessaire et doit être

acceptée dans une ferme disposition de l'esprit. Mais à peine la prédication de Rousseau, de qui l'influence en Allemagne fut et est demeurée telle, qu'on n'en saurait rien dire d'exagéré (1), eut-elle rendu la pensée germanique à la liberté de son mol instinct, que celle-ci, par la même fadeur d'imagination qui fait combiner aux poètes d'un certain ordre des caractères parfaitement vertueux, se composa la chimère d'une nature où tout serait digne de l'enthousiasme du cœur. Ce ne fut pas là le thème de quelques poètes, mais, pour ainsi dire, la pétition fondamentale des doctrines et des systèmes. « Les Allemands, dit M^{me} de Staël, regardent le sentiment comme le fait primitif de l'âme et la raison philosophique comme destinée seulement à rechercher la signification de ce fait... (2). » C'est dire que la raison s'emploiera à prêter démonstrati-

(1) C'est là un fait d'histoire littéraire trop connu pour qu'il y ait lieu d'en développer la preuve. Citons seulement quelques témoignages. D'après Du Bois Reymond, J.-J. Rousseau fut accueilli en Allemagne « comme le Christophe Colomb d'un nouveau monde moral ». « Il n'est pas d'écrivain étranger que l'Allemagne ait autant aimé, ni si vite, dit M. Lévy-Bruhl (*La philosophie de Jacobi*), elle aurait bien voulu le revendiquer pour sien ! *Ulinam ex nostris esset!* Ce fut un cri unanime ». Jacobi disait que Rousseau « a rempli son cœur des sentiments les plus purs, il a élevé son esprit et lui a laissé entrevoir un ciel d'amour ». Un autre contemporain, Zimmermann, dit « qu'il n'y a pas en Europe un philosophe aussi pratique que lui. » Herder compte sur lui pour lui indiquer la voie à suivre pour arriver à la connaissance de soi ». Le même Herder place sous l'autorité de Rousseau cet aphorisme, que « pour le bien des hommes le développement des puissances supérieures n'est pas à souhaiter » et cet autre que, « si les connaissances sont dangereuses, les sentiments sont tous bons ». Il en recommande la lecture à sa fiancée, pour qui Rousseau est « un saint, un prophète qu'elle adore ». « Mein Heiliger ! » mon saint ! ainsi l'appelle Campe, un autre contemporain. (V. Virgile Rossel : *Histoire des relations littéraires de la France et de l'Allemagne*, principalement p. 408 et suivantes en ce qui concerne Herder, Baumgarten.) Le Dr Möbius, auteur demicclairvoyant d'un ouvrage sur la maladie de J.-J. Rousseau dit que les Encyclopédistes « n'étaient pas dignes de délier les cordons de ses souliers ».

(2) *De l'Allemagne*, 3^e partie, chap. I.

vement aux choses, la nature qu'il nous flatte qu'elles aient, toute histoire naturelle, toute psychologie, toute politique et toute morale non fondées sur la présupposition d'une harmonie idéale dans la nature, portant témoignage de la médiocrité de leur auteur : « Le véritable observateur, avoue Novalis, est celui qui sait découvrir l'analogie de la nature avec l'homme et celle de l'homme avec le ciel ».

Cette ingénuité à accommoder la vérité universelle aux désirs du cœur, est ce que les Allemands nomment idéalisme. Et cet idéalisme à l'allemande entraîne le panthéisme. Je m'étonne que le critique cosmopolite Georg Brandes, qui entre avec une chaleur instructive dans les états d'âme ici recherchés, distingue si vivement celui-ci de celui-là (1). Un univers où tout est harmonieux et bon ne saurait comprendre aucune opposition de principes, aucune dualité ; il exclut notamment celle du connaissant et du connu. Et, pour mériter des transports, il faut bien qu'il soit divin. Il y a un autre idéalisme, celui des Platon, des Malebranche, selon lequel il nous est donné de participer à l'essence divine, mais par les contemplations abstraites et impersonnelles de l'intelligence, les émotions de la sensibilité étant tenues pour l'élément inférieur et impur de notre nature. C'est tout au contraire par les émotions que l'idéaliste allemand se sent en rapport direct avec le divin, et d'autant plus que l'imagination les amplifie davantage, qu'elles ont, avec un objet moins précis, un plus grand empire, qu'elles sont en un mot plus passives. « La musique (on prête ce

(1) *Hauptströmungen*, t. I, p. 208.

mot à Beethoven) est une révélation plus profonde que la philosophie. » Je vois bien l'intensité, la magnificence de sentiment et de création sentimentale, mais non pas la « révélation ».

Le panthéisme germanique est peu justifié à se réclamer de Spinoza, qui divinise le monde, mais dans son ordre géométrique, c'est-à-dire en tant que rationnel. Moins encore l'est-il à se comparer au polythéisme grec, rapprochement où la prétention des Allemands de ce temps à former une race « primitive » et, pour ainsi dire, vierge, trouvait son compte. Il n'y a pas entre le polythéisme hellénique et le panthéisme allemand différence de genre, mais contradiction de nature. Le premier représente les dieux sous des qualités et des essences définies, le second confond toutes les qualités au sein d'une essence indéfinissable. L'un est la chrysalide de la philosophie et de la science, l'autre est l'abîme d'obscurcissement où elles s'anéantissent. Celui-là, par la formidable puissance de personnalité attribuée aux dieux, atteste la décision de la personnalité humaine. Il n'y a dans l'être prêté au dieu germanique aucun choix de l'intelligence non plus que du sens esthétique. C'est la nature, dans sa totalité brute et indéterminée, dans ses apparences sensibles et dans l'inconnu infini que l'imagination peut arbitrairement rêver par-delà ces apparences.

Mais laissons Fichte nous exposer, avec la nature spécifique de l'esprit allemand, les raisons qui l'élèvent selon lui au-dessus de toute autre sorte d'esprit, et qui sont les mêmes pour lesquelles il nous apparaîtra comme un stupéfiant et un dissolvant de l'intelli-

gence française, si peu qu'elle se mette à cette école.

Notez d'abord et avant tout ceci, dit Fichte à la jeunesse : l'homme forme sa conception scientifique (*bildet seine wissenschaftliche Ansicht*) non pas du tout avec liberté et choix, de telle ou telle manière, mais c'est sa vie qui la lui forme, et cette conception, c'est proprement l'intérieure et d'ailleurs inconsciente racine de sa vie devenue pensée (1).

Il faut s'entendre, dirons-nous. Il est vrai qu'il n'y a pas de puissance intellectuelle sans puissance de sentiment. L'intelligence peut coexister avec une sensibilité médiocre ; mais, si souple qu'elle se montre alors, elle est chose vulgaire au fond, très peu précieuse ; elle ne confère pas de prix à un homme ; elle n'a rien de créateur. Seulement, si la trempe du cœur peut seule donner à l'esprit l'audace, la portée, ce n'est pas à lui de dicter des théories. De plus, la sensibilité comporte une culture qui l'imprègne d'intelligence et dont le résultat est le goût. La « racine de la vie » psychique est peut-être la même chez un Grec de la plus belle époque et chez un Sarmate ; mais la tige est autrement dirigée ou plutôt elle a chez le premier seul une direction et un épanouissement. Or, non seulement Fichte ne distingue pas entre une sensibilité cultivée et une sensibilité barbare ; mais il condamne toute culture héritée, comme tuant le sens philosophique, lequel suppose une sensibilité « primitive ». D'où cette conséquence : que les Français sont incapables de profondeur et de sérieux, parce qu'ils ont une culture traditionnelle, et que la philosophie est alle-

(1) Fichte, *Reden an die deutsche Nation* (7. Rede).

mande, rien qu'allemande, parce que les Allemands sont dans l'humanité moderne le peuple primitif, originaire (Urvolk) et « comme tels ont le droit de se dénommer le Peuple tout court, par opposition aux autres... »

L'être intime de l'Etranger (lisez *la France*) ou du Non-originaire, c'est la croyance à quelque chose de dernier, de ferme, d'immuable et d'immobile, à une limite, en deça de laquelle la libre vie poursuit son jeu, mais sans pouvoir jamais faire irruption à travers cette limite, la fondre en soi ni se fondre en elle (1).

Je traduis mot à mot : et comment faire autrement ? Mais cette obscurité n'est pas si obscure ! Fichte accuse nos « idées claires », nos « règles », notre « forme », nos mœurs et notre sociabilité policées, d'étouffer la liberté de l'intelligence et du naturel. Ce paysan fanatique est incapable de voir dans les disciplines, les instruments, les seuls instruments possibles, des conquêtes intellectuelles et des créations humaines en général ; et la plus haute puissance de l'esprit lui apparaît sous les espèces de je ne sais quel laisser-aller infini qui ne peut engendrer que la tautologie, le rien mental. Il voit dans la Définition la mort de la pensée. On est confus d'avoir à énoncer que toute investigation a pour objet de définir, tout au moins des rapports, et que, tant qu'elle n'a pas défini, elle n'a pas abouti. Pour Fichte, c'est dans le caractère indéterminé des représentations, mêlé d'une sorte d'enthousiasme, qu'est le signe de leur plus profonde vérité. Aussi

(1) Fichte, *Reden an die deutsche Nation* (7. Rede).

n'y a-t-il d'autre méthode pour penser avec profondeur que l'intuition spontanée. Et l'Allemand en est seul capable.

Parce que les étrangers (les Français) ne tirent pas d'eux-mêmes l'élan de leur propre vie, mais que pour prendre leur libre vol, ils ont perpétuellement besoin d'un porteur et d'un soutien (*sondern für freien Aufflug stets eines Trägers und einer Stütze bedürfen*) : pour cette raison leur pensée, en tant que reflet de leur vie, ne peut s'élever au-dessus de ce qui les porte (*darum kommen sie auch mit ihrem Denken, als dem Abbilde ihres Lebens, nicht über diesen Träger hinaus*) ; ce qui n'est pas quelque chose est pour eux nécessairement rien, parce qu'entre cet Etre refermé sur lui-même et le Rien, leur œil ne voit rien, leur vie ne contenant elle-même rien d'autre... La vraie philosophie au contraire... part de la vie unique, pure, divine, en tant que vie absolument, la même et une pour toute l'éternité ; et non pas en tant que telle ou telle vie ; elle voit comment cette libre vie alternativement entr'ouvre et referme son sein à l'infini dans l'apparence, et, conformément à cette loi primitive, se détermine en une existence, en un quelque chose. De cette philosophie jaillit l'existence, postérieurement à laquelle l'autre (*la pensée étrangère, superficielle*) se développe. Et ainsi cette philosophie n'est rigoureusement qu'allemande : réciproquement, celui qui serait un véritable Allemand ne pourrait pas philosopher d'une autre manière (1).

Je n'admettrais pas, devant ces fumées, un simple haussement d'épaules, et peut-être Renouvier va-t-il trop loin quand, après avoir exposé une controverse ontologique entre Schelling et Hegel, il observe « que cette argumentation fait penser aux raisonnements qu'opposerait à un aliéné quelqu'un qui aurait lui-même

(1) Fichte, *Reden an die deutsche Nation* (7. Rede).

des raisons pour prendre les imaginations folles au sérieux (1) ». Il est parfaitement possible, ou plutôt il n'y a guère à douter qu'aucune de nos « idées claires », de nos « définitions », n'exprime exactement la réalité, l'intimité des choses auxquelles elle s'applique, et, par exemple, que ce que nous appelons déterminisme, ne soit qu'une traduction artificielle du procédé de la nature dans la génération des phénomènes. Il est donc absurde, mais il est logique, si l'on s'entête à cette critique hyperbolique, que la pensée se refuse, sous prétexte de vérité, à toute détermination. La monstruosité véritable de la pensée allemande, c'est de faire de cette attitude négative quelque chose de positif et de créateur, et de nous donner pour les idées les plus expressives du fond des choses, des idées qui, n'étant pas définies, ne sont que des larves d'idées. L'enthousiasme métaphysique à la Fichte, c'est l'enthousiasme d'un avortement mental éternel.

Il faut cependant se donner l'illusion de reconstruire ou de déduire le monde, en partant de l'intuition de Dieu. On prendra nécessairement pour une telle intuition des états de conscience d'où toute détermination de temps et d'espace soit absente, qui soient intenses sans représenter rien. Voilà le thème de l'imagination métaphysique allemande, sorte d'imagination à reculons qui s'évertue à réaliser la plus haute exaltation de la sensibilité dans le plus parfait vide de l'esprit, et croit trouver son triomphe dans des moments d'illumination ténébreux.

Quand, le pas de l'Absolu franchi, il s'agit d'en

(1) *Philosophie analytique de l'histoire*, t. IV, p. 17.

venir à l'explication des réalités, l'imagination a beaucoup plus libre carrière. Ces prétendues déductions de la nature et de l'histoire ne sont, à vrai dire, que la suite des états de rêverie et de sentiment qu'inspire à Fichte, Schelling, Hegel ou autres, une impression sommaire des généralités de la nature et de l'histoire. Parce que ces rêveries sont imprécises, et ces sentiments fluctuants, on se persuade qu'ils surprennent la mystérieuse genèse des choses.

Mais s'il y aurait quelque duperie à s'attacher au contenu dix fois jugé de ces systèmes, il est capital d'en relever l'intention profonde. Car elle les dépasse. Non seulement, comme dit Fichte, des Allemands étaient seuls capables de les concevoir, mais ils sont la glorification doctrinale de l'esprit germanique dans ses impuissances et ses barbaries, la dépréciation théorique de l'esprit classique et français. Ils sont l'expression et la justification métaphysique — d'autant plus dangereuse par la part de lourde naïveté qu'elle renferme — de l'esprit de nivellement par en bas dans l'ordre de la culture, une sorte de jacobinisme transcendant, l'inférieur qui s'enfle jusqu'à l'infini pour résorber le supérieur. Si toutes choses, indifféremment, doivent être comprises comme le devenir spontané d'un principe lui-même sans qualité, que cette vue soit l'apogée ou l'abîme de la sagesse, et qu'elle soit appliquée à l'histoire de l'esprit humain, celle-ci ne contient plus, au fond, de contraires. Tout, dans la même brume, prend la même couleur. L'éclat d'Athènes, de Rome et de Paris s'évanouit. Il n'y a plus de guides de l'humanité. La

perfection est partout. Aristote est un prophète, et Jérémie, un philosophe. C'est la destruction de la critique, sous prétexte de critique universelle, un art équivoque de délayer tout dans tout, de parler de tout à faux, de faire dire aux philosophies, aux religions l'opposé de ce qu'elles disent, de ramener l'affirmation à une négation, et plus encore de hausser la négation à la dignité d'affirmation, d'apprécier les positions intellectuelles et morales le plus nettement prises par les hommes du passé, selon l'indécision d'une pensée qui se croit la plus grande, parce qu'elle ne s'arrête nulle part. Voilà trop souvent l'objectivité allemande. Elle est l'entière subjectivité. L'optimisme de l'esprit germanique s'épanouit dans une philosophie de la nature et de l'histoire universelle qui divinise son inexpérience et ses tâtonnements.

Entre cet esprit et la tradition de culture gréco-latine, si l'on ne veut pas qu'il soit parlé d'inégalité, on doit admettre au moins qu'il n'y a pas de commune mesure. Pour nous cependant, la pensée germanique n'est pas une essence si mystérieuse et originale, le principal défaut que nous lui trouvons est le défaut d'être, joint à une complaisance toute « primitive » en soi-même. Elle est le germe, qui aurait refusé de passer par les phases normales de la maturation, pour se développer monstrueusement sous sa forme de germe et étouffer dans son expansion les beaux arbres longuement cultivés. Le bon Fichte, jugeant l'esprit français, le déclarait irrémédiablement rétréci et desséché ; il disait « qu'il est vain et impossible de vouloir nous convertir, qu'il faudrait nous

faire, et nous faire autrement que nous ne sommes, si on le pouvait » (1); que, pour nous amener à penser à l'allemande, il faudrait « métamorphoser tout notre être et nous arracher l'âme du corps (2) ».

Fichte avait raison.

CHAPITRE III

NATURE ET ÉTENDUE DE L'INFLUENCE PANTHÉISTIQUE EN FRANCE

Si on me reprochait de résumer arbitrairement l'esprit germanique en un seul de ses caractères, il ne serait pas embarrassant de répliquer que ce caractère en entraîne beaucoup d'autres; mais surtout il suffirait de répondre que c'est par ce caractère qu'il a agi en France. On ne peut appeler autrement que panthéisme le commun élément que l'Allemagne a introduit dans la philosophie de l'histoire de Michelet, les idées politico-religieuses de Quinet et de Pierre Leroux, dans la doctrine esthétique de Taine, dans les rêveries cosmologiques et historiques de Renan. Cet élément, qui ne porte que par abus un nom de système philosophique, est, à vrai dire, le plus profond dissolvant intellectuel. Il apparaît dès lors que le prestige de l'Allemagne, c'était d'attirer le romantisme français à l'extrême

(1) *Loc. cit.* « Es ist darum vergeblich und unmöglich sie zu bekehren; machen müsste man sie, und anders machen, wenn man könnte.

(2) *Ibid.* « ... wenn nicht sein ganzes Wesen umgewandelt, und sein Herz aus dem Leibe gerissen werden soll...

de sa propre tendance spontanée, de donner une mystérieuse valeur métaphysique à toutes les libertés, à tous les relâchements, au bout desquels la pensée trouve sa propre décomposition. Subjectivisme, c'est-à-dire règne de la facilité, ou de la passion dans la formation des idées et des théories, dédain des problèmes définis et limités, impuissance à ne point engager l'univers dans toute question, insouciance supérieure de s'accorder avec soi-même, de s'astreindre à la conséquence, incapacité d'opter entre deux contradictoires, bien plus, complaisance satisfaite à prêter également à l'un et à l'autre son sentiment et son jugement, délices de penser dans une région si indéterminée et si fluide qu'il ne s'y saurait, à vrai dire, rencontrer de contradictions; la philosophie de l'identité universelle et du « devenir » ne promet-elle pas à une éminente dignité ces commodités pratiques, et ne taxe-t-elle pas d'artifice les disciplines organisées pour défendre l'esprit et la volonté, d'y glisser ? La conquête germanique de l'esprit français a donc été passive plutôt qu'active, au point que les romantiques étaient enivrés de l'Allemagne, avant même de la connaître. « L'impression la plus durable et la plus ancienne qui me soit restée de mon premier abord à la philosophie, écrivait Renan adolescent, c'est l'insuffisance et la grossièreté du *posé* de la plupart des problèmes, auxquels je trouvais une mine paysanne et scolastique..... de là un instinct secret, un amour sans connaissance qui me porte vers l'Allemagne, pour voir si je trouverais là une forme. En attendant, je la fais en moi, en laissant mon esprit *germer* ses problèmes sous une

forme naturelle (1) ». Ainsi une certaine horreur, qu'il faut appeler voluptueuse, pour les positions déterminées de la pensée, plaçait d'elle-même en Allemagne le pôle de ce jeune esprit et suffisait pour lui faire écrire une sorte d'allemand.

Mais les mêmes idées, les mêmes habitudes intellectuelles, selon qu'elles opèrent en France ou en Allemagne, diffèrent autant qu'un brandon placé dans un milieu humide du même brandon placé dans un milieu sec. En Allemagne, la spéculation la plus subversive demeure séparée de l'action par une épaisse couche de docilité, de lenteur; la logique y est naturellement paresseuse. Les Français admettent difficilement de ne pas agir d'après leurs idées, parce qu'ils tirent plus nettement les conséquences de leurs idées et qu'ils ont les nerfs beaucoup plus près de l'esprit. C'est la plus importante cause des grandeurs et des infortunes de leur histoire, et celle qui leur laisse toujours espérer, aux époques malheureuses, une reconstitution nationale rapide. Les révolutions théoriques sont toujours impatientes chez nous de devenir des révolutions politiques et morales. Nous bercer du vague des « idées sans bornes », comme disait M^{me} de Staël, c'est ce dont nous ne nous contenterons jamais : nous voudrions supprimer au plus vite les bornes. Avec une métaphysique qui était le nihilisme même, et où la jeune école romantique allemande chercha bientôt la justification doctrinale de son essai de fantaisie absolue (*freie Willkür*) dans les opinions et l'existence (nous dirions, en France : de bohème), Fichte se montre le plus discipliné

(1) *Cahiers de jeunesse. Revue bleue* du 21 avril 1906.

des patriotes et le plus sévère des moralistes; chez nous, il ferait profession d'anarchisme en tout. Même dans l'ordre purement poétique, l'Allemagne n'a jamais ressenti de sa déliquescence conception de l'univers, la capiteuse ivresse qu'elle communiqua à une élite de Français. Le ton de Hegel s'harmonise peu au souvenir de passion que Taine garda de la lecture qu'il en fit à vingt ans. Le mode panthéistique de penser et de sentir enseigné par de tranquilles professeurs allemands fut adopté chez nous par les Michelet, les Quinet, les Leroux, les Lamennais, comme un puissant explosif de Révolution. Pour les natures de poètes, les Taine, les Renan, il fut une fièvre.

De la qualité de l'influence panthéistique en France découle la difficulté d'en délimiter le champ. Il serait plus aisé de dire quels esprits y ont été complètement soustraits, soit par la solidité de la méthode, comme Auguste Comte, soit par l'invincible sûreté du goût, comme Sainte-Beuve. L'esprit panthéistique pouvant se définir : usurpation par l'imagination et le sentiment, du rôle de la raison, défaut d'embarras en présence des questions suprêmes, il suffisait qu'on tranchât par intuition, inspiration ou passion, les problèmes les plus étendus que proposent la nature et l'histoire, pour tomber dans des idées bien apparentées aux idées germaniques, sans besoin d'avoir médité pour cela les Fichte ou les Schelling. On s'assurera, en lisant le livre de Renouvier sur *Victor Hugo philosophe*, qu'il n'est peut-être pas une de ces formes de l'optimisme, du symbolisme et du syncrétisme allemands, que l'improvisation du poète n'ait réenfantée, comme

elle a reproduit avec la même spontanéité, des visions analogues au nihilisme indou et à l'émanatisme alexandrin, sans que jamais la combinaison demi-instinctive des abstractions et des images soit parvenue à coïncider avec les formules d'une philosophie véritable, comme l'aristotélisme et le cartésianisme. S'il y a tant de Germanie dans Hugo, on peut se demander où dans le siècle on n'en trouverait pas. Une cause qui, indépendamment de cette puissance endémique de l'esprit panthéistique, a beaucoup contribué à y gagner l'intelligence française, c'est la multiplicité contradictoire des sentiments et des attaches qui se sont partagé l'âme de nos générations depuis 1815. Combien d'hommes disputés entre des traditions contraires, entre la piété pour le passé et les sentiments révolutionnaires, au cœur royaliste et démocrate, catholique et libéral à la fois, ont dû soupirer après une philosophie de l'histoire qui légitimât d'un point de vue supérieur, leurs amours et leurs sensibilités ennemies, et qui ne saurait être que quelque espèce plus ou moins avouée d'hegelianisme. Le bon Ballanche réconciliait l'Église et la Révolution en Orphée. Quand il connut Herder, il dut lui être reconnaissant de cette poésie fondante qui ramène la chèvre et le chou à une commune essence.

Je voudrais, après avoir caractérisé l'influence panthéistique en général : 1^o montrer à quelle condition elle a réduit des intelligences non sans puissance et des âmes non sans qualité, dont elle s'est emparée complètement ; toute une famille encore vivante d'esprits et une pépinière encore fertile d'opinions seront appré-

ciées par là ; 2° y rattacher certaines manières de penser qui, recommandées par l'autorité d'un Renan et d'un Taine (qui, eux, avaient d'autres, d'éminentes et de glorieuses parties), n'ont pas généralement été prises pour les agents de décomposition mentale et morale qu'elles sont en réalité, et ont pu rallier l'élite peu avertie de plusieurs générations.

CHAPITRE IV

LE PANTHÉISME POLITIQUE

OU

LE FANATISME

L'alliance du Panthéisme et de la Révolution est si conforme à la nature des choses, qu'elle s'est faite dans tous les esprits qui, possédés de la foi révolutionnaire, éprouvaient le besoin d'unité avec eux-mêmes. Le panthéisme est la métaphysique nécessaire de la Révolution. Je sais qu'on peut accommoder à toutes sortes de conséquences une philosophie où la vérité des concepts s'identifie à leur défaut de clarté, et que Hegel est un conservateur. Du moins, le dogme révolutionnaire ne trouve-t-il son plein sens et sa garantie que dans cette philosophie-là. Les objections élevées au nom de l'expérience contre la Liberté-principe et l'Égalité-principe, s'évanouissent par enchantement si une vue plus profonde de la réalité nous montre Dieu présent en tous les individus. Les objections élevées contre la

Liberté-fin et l'Égalité-fin au nom de la conservation sociale et de la civilisation, n'appartiennent plus qu'à un chétif et brutal empirisme politique, s'il suffit de détruire les autorités et les hiérarchies, pour que de la libération du divin latent en tous les hommes, naisse entre eux un magnifique concert spontané. Nous apercevons dès lors l'arrière-pensée métaphysique d'une parole déjà citée de Quinet : que les révolutions sont des « explosions de la sagesse divine : »

L'espèce d'hallucination que je résume ici constitue tout le fond de pensée d'orateurs, professeurs et publicistes français du XIX^e siècle, parmi lesquels je choisirai comme les plus représentatifs Edgar Quinet et Pierre Leroux. Quoi ! Il y a des penseurs dont c'est là toute la pensée ? Hélas ! Je dirai plutôt que c'est là leur formule mentale : panthéisme-révolution. Elle commande toutes les démarches de leur esprit. Il s'agit de savoir ce qui advient d'un esprit qui se développe tout entier entre ces deux termes, comme aussi de caractériser et de signaler le genre d'idées qu'enfante, appliqué à la diversité des questions religieuses, politiques, morales et esthétiques, ce principe ténébreux.

I

M. P. Félix Thomas, (1), M. J. E. Fidao (2), récents et très distingués critiques de Pierre Leroux, sont frap-

(1) *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, et sa doctrine.*

(2) *Pierre Leroux et son œuvre* (Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1906.)

pés de sa fertilité en idées. En 1833, Sainte-Beuve le nommait « une des natures de philosophe les plus ubéreuses » du temps. « Ubéreux », appliqué à une intelligence, est-il bien un éloge ? Il est assez commode de produire d'abondantes théories sur toutes questions possibles, quand on joint à une certaine « exubérance » imaginative une recette universelle pour ôter aux termes des questions leur rigueur et alléger le sens des mots de la moitié du contenu des choses. Les idées les plus opposées se concilient dès lors aisément, et l'« intuition » trouve sans peine la liaison des faits les plus lointains. Pierre Leroux ne résout pas les problèmes. Il les noie. Ce procédé, c'est le panthéisme même. Ce n'est pas la « quantité » des idées qui fait la qualité du penseur. On peut même dire qu'elle le rend suspect d'étourderie. Une seule idée riche de conséquences vérifiées, voilà le signe de la puissance créatrice de l'esprit.

Leroux, philosophe, part de la « Réfutation de l'Electisme ». Sa réfutation est bonne et il y a beau jeu. Naïf pour l'ordinaire, sa prodigieuse inhabileté au succès lui donne une clairvoyance parfaite à l'endroit du charlatanisme de Cousin. Sincèrement désireux de vérité (car son âme n'était pas sans noblesse) bien que totalement dépourvu de méthode, il s'exprime, comme il le faut, sur le scandale d'un « système » dont le dernier mot est qu'il y a « quatre systèmes divergents nécessaires » (idéalisme, sensualisme, mysticisme, scepticisme), et qui prétend fonder là-dessus une orthodoxie philosophique ! « Si c'est une nécessité de l'esprit humain, dit-il, de produire toujours ces quatre

systèmes... le seul qui ait le sens commun, c'est le scepticisme ».

Avec raison, mais sans s'entendre lui-même, Leroux oppose à l'arbitraire éclectisme cousinien un autre éclectisme qui serait la plus haute méthode philosophique. Il importe de ne pas confondre avec cette méthode dont un magnifique exemple d'application existe, ce que Leroux produit d'indistinct, dans l'illusion de l'appliquer. On peut se demander si des doctrines de sens divergents ou même opposés, que l'histoire de la philosophie semble prouver impérissables, ne se concilient pas en tant que parties différentes de la vérité objective totale, si, en d'autres termes, elles ne correspondent pas à des plans différents de la même réalité, ou, pour mieux dire, à des questions différentes au sujet d'une même réalité. Il s'agit de montrer tout d'abord que ces différentes questions se posent ou s'imposent et ne peuvent être traitées par la même méthode, résolues par des idées de même ordre; puis, comment l'une conduit à l'autre, et, par suite, comment les modes et principes d'explication relatifs à chacune d'elles se subordonnent entre eux. C'est par ce procédé que Leibniz essayait de concilier ensemble — non pas, comme cet étourdi de Cousin, « idéalisme » et « sensualisme », « mysticisme » et « scepticisme », — mais aristotélisme et cartésianisme, « raison suffisante » et raison mathématique, finalité et nécessité, métaphysique et expérience, religion et science. On s'étonne qu'un aussi bon philosophe que M. P. Félix Thomas fasse honneur à Leroux d'une entreprise analogue, qui est

précisément celle que tous ses propos le prouvent le plus incapable de concevoir. Si l'éclectisme leibnizien est fondé sur la distinction la plus lucide possible des doctrines et des problèmes, le grossier syncrétisme de Leroux ne se réalise qu'au moyen de la confusion systématique et des unes et des autres.

Pour ramener toutes les doctrines à l'unité, il les embrouille. Il les embrouille en substituant à l'idée le « sentiment », sous prétexte que la vraie signification de l'idée est dans le sentiment, que le sentiment en est le fond et le tout.

Comment éclectiser des idées quand on ne fait aucune acception du sentiment caché sous ces idées?... C'est en brisant les formes dans lesquelles le sentiment s'est enfermé qu'on peut lui rendre la liberté et lui faire revêtir la forme d'une idée nouvelle. Et c'est en nous-mêmes, dans notre cœur, que se passe le mystère qui de deux idées antérieurement émises fait surgir une troisième idée, laquelle n'est ni l'une ni l'autre et les comprend toutes deux (1).

Nulle difficulté, on le voit. Comme le « sentiment » de P. Leroux est le plus compréhensif de tous, parce qu'il est le dernier venu, son inspiration spontanée se trouve l'ouvrière de la conciliation doctrinale universelle.

Comme il confond les doctrines, Pierre Leroux confond les problèmes. Ou plutôt il les réduit à un seul. Ce problème, qu'il agite perpétuellement, et tout entier dans chaque page, doit être une sorte de monstre logique. Avant de savoir comme il le résout, on voudrait cependant le définir, le classer. Se rapporte-t-il à

(1) *Réfutation de l'Éclectisme*, éd. Gosselin, 1839, p. 275.

la philosophie et à la science? ou à la religion? ou à la politique? C'est ici que Pierre Leroux sourirait de la petitesse de notre esprit, sinon de notre « cœur ». L'erreur des erreurs, selon lui, c'est de comprendre sous ces trois termes des objets différents. La philosophie est la même chose que la religion, et la religion que la politique. Le christianisme a été une grande religion, mais le vice dont il est mort (Leroux du moins dit qu'il est mort) ç'a été de ne pas faire passer dans la réalité politique ce qu'il affirmait par rapport au royaume des cieux, de ne pas faire de son « spirituel » le « temporel ». Rousseau, la Révolution ont affirmé le vrai dogme politique. Mais la réalisation de ce dogme soulève des antinomies qui ne se peuvent résoudre que par la Religion; il n'est vrai que si on y infuse la Religion. Enfin les philosophes, les savants ne se comprennent pas eux-mêmes, s'ils ne se comprennent comme des collaborateurs de la vérité religieuse nouvelle, des « révélateurs ». Ainsi Christianisme, Révolution, Science, Démocratie, tout cela est la même chose dite différemment ou plutôt incomplètement, tout cela se rapporte au même objet, à la condition du moins de l'entendre et de l'échauffer avec le cœur de Pierre Leroux.

Le tout est de savoir si ce panthéiste, assurément candide, alors que dans le feu de l'inspiration il croit enfanter des « idées nouvelles », ne se livrerait pas tout simplement au jeu de faire se dévorer entre elles des idées contraires.

Il faut, pense-t-il, à la société nouvelle une religion nouvelle. Les Saint-Simoniens entendent par là que

la société attend un Messie, un « révélateur ». Leroux juge tout à la fois qu'il n'y a pas religion sans révélation divine, et que la démocratie, l'égalité, faisant partie de la future vérité religieuse elle-même (1), il ne saurait y avoir de « révélateur », d'individu élevé au-dessus des autres par un rapport plus proche avec Dieu. Comment résoudre l'antinomie? En disant que la révélation se fera en réalité dans tout le monde, et en apparence dans un ou plusieurs individus, lesquels ne seront que la voix de tout le monde. Mais c'est ici que nous sommes impuissants à suppléer par l'analyse le dire panthéistique.

Quel est l'inspirateur? Dieu, révélé dans l'Humanité. Donc, après Dieu, quel est l'Inspirateur? L'Humanité, le peuple. Et quel est l'inspiré? Un homme, un frère, un égal. Et quel est le juge de l'inspiration? L'Humanité, le peuple. Et enfin qui réalise l'inspiration? l'Humanité, le peuple (2).

S'expliquant sur le contenu de la Révélation prochaine, Leroux dit une fois qu'il n'est autre que « la science » ; une autre fois que « le dix-neuvième siècle marche vers une encyclopédie pleine du sentiment de Dieu et vivifiée par la charité, c'est-à-dire vers une religion (3), » ailleurs, qu'il faut entendre par « les révélateurs... ce qu'on appelle aujourd'hui la presse, la liberté de la presse, les écrivains, les publicistes, l'opinion et de vingt autres noms semblables (4) ».

(1) « Assurément ce serait un faux prophète que celui qui ne partirait pas du principe de l'égalité humaine. » *Discours sur la situation actuelle de la société et de l'esprit humain* (Boussac, 1847), t. I, p. 124.

(2) *Ibid.*, « *Aux politiques* », t. I, p. 128.

(3) *Ibid.*, p. 220.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 21.

Leroux ne nous donne pas une idée plus consistante de la religion, quand, après avoir si obscurément essayé d'en faire comprendre la source inspirée, il la considère dans son rôle social. Selon lui, Rousseau a proclamé, dans la souveraineté de l'individu, la vérité politique définitive. De la Souveraineté de l'individu ou Liberté, suit l'Égalité de tous les individus. Mais qui ne voit (et ici la critique de Leroux est aussi décisive que facile) que ce double principe a pour conséquence, soit l'anarchie, soit l'écrasement de l'individu par la majorité ?

Comment le droit de l'un peut-il s'accorder avec le droit des autres ? Vous le demandez au ciel, à la terre, à tous les échos, Politiques de mon temps ; mais le ciel et la terre, et tous les échos sont muets pour vous. Liberté... égalité : voilà le terrible problème qui met aux abois votre prétendue société. C'est qu'il y a un troisième terme, fraternité, qui pourrait servir de lien aux deux autres, si tous les trois étaient réunis dans une pensée qui a nom religion (1).

Laissons pour l'instant de côté la question de savoir si l'unité religieuse peut suffire toute seule à procurer l'unité sociale. Le principe de contradiction nous avertit que là où la religion règne, quelle qu'elle soit, ce n'est pas l'individu qui règne ; il est gouverné par la religion. Il en va autrement en panthéisme. L'effet du gouvernement de la religion sera que l'individu souverain ne soit plus anarchique, tout en demeurant souverain. Comment cela ? C'est que tous les individus se reconnaîtront participants de l'esprit humain, qui est un, et qui n'est autre chose que l'esprit divin ;

(1) *Aux politiques*, t. I, p. 40.

de sorte qu'ils ne feront qu'un Individu, nommé Démocratie, et directement émané de Dieu lui-même. Mais ici encore je me défie de ma glose et je laisse la parole au prophète.

La souveraineté est dans Dieu ; mais elle est dans chacun et dans tous. La souveraineté est dans chacun ; mais elle est dans Dieu et dans tous. La souveraineté est dans tous ; mais elle est dans chacun et dans Dieu (1).

Et rejetant, non comme fausses, mais comme incomplètes, les trois seules théories qu'on puisse, d'après lui, concevoir, en dehors de la sienne, et qui mettent la souveraineté, l'une (*socialisme*) dans « tous », l'autre (*individualisme*) dans « chacun », la troisième (*Révélation*) dans « quelqu'un » ou dans « quelques-uns », l'étonnant synthétiste conclut :

Nous élevant au-dessus de ces trois formules incomplètes et fausses, qui ont chacune un de vérité pour deux d'erreur, nous écrivons la vérité entière, complète, et sans mélange d'erreur, dans cette formule trinaire, qui comprend et rectifie les trois autres formules données jusqu'ici : — Le vrai législateur c'est chacun par tous au moyen de la science et de l'amour. — Ou réciproquement, le vrai législateur c'est tous par chacun au moyen de la science et de l'amour. Ou réciproquement encore, le vrai législateur c'est la science et l'amour par chacun et par tous (2).

Ailleurs il dit : « Que le souverain soit *tous*, je le veux bien ; mais à condition que *tous* s'entendent et s'accordent (3) ». Evidemment ! et l'on préfère cette bonhomie d'expression. Mais moyennant quoi

(1) *Aux politiques*, t. I, p. 160.

(2) P. 163.

(3) P. 162.

tous s'accorderont-ils? Moyennant la religion. Que dit cette religion? Que tous sont un. Oui, ils sont un, s'ils s'entendent et s'accordent parfaitement. La religion de Leroux a pour fin de fonder l'accord de tous. Et elle n'est autre chose que cet accord même. C'est-à-dire que tous s'accorderont, si tous s'accordent.

Il faut rendre à Pierre Leroux cette justice qu'il tente parfois une déduction rationnelle de son principe religieux. Mais que vaut-elle?

Si chacun est souverain, se sent souverain, veut être souverain, il faut, par une nécessité logique invincible, qu'il reconnaisse que tous le sont; il ne peut s'affirmer sans affirmer les autres. Sur quoi fonderait-il, en effet, son droit vis-à-vis des autres, sinon sur sa qualité d'homme? Mais peut-il s'aimer ainsi lui-même et s'affirmer comme homme, sans aimer en lui et sans affirmer la nature humaine, source de son droit et base de sa propre personnalité (1)?

Et Leroux ajoute que cette vérité logique aperçue par la raison entraînera inévitablement le cœur, parce que « la raison et le sentiment composent indivisiblement notre âme ». J'accorderais volontiers le raisonnement, si la prémisse avait un sens. Mais elle en est radicalement dépourvue. Que chacun « se sente souverain, veuille être souverain », c'est alors que chacun est fou; c'est une hallucination interne des plus dangereuses. En outre, d'où Leroux tire-t-il que le sentiment ne puisse qu'obéir à la raison? Toujours de son panthéisme. Il distinguait bien dans l'âme trois facultés « sensation, sentiment, connaissance ».

(1) *Aux politiques*, p. 226.

Mais en disant que toute vérité peut également être saisie sous chacun de ces trois aspects, suivant la faculté qui prédomine en chacun de nous, au fond il les identifiait. Il détruisait la hiérarchie de la « nature humaine » et tendait à la ramener à l'indifférenciation psychologique de l'animal.

Ce qui l'assure de l'avènement prochain de la Religion rénovatrice, ce n'est pas tant la force de la logique, que le messianisme fataliste qu'il partage avec tant de ses contemporains et que son panthéisme corrobore. Une religion va naître, parce qu'il n'y a pas de religion.

Oui, j'en ai pour garant la même loi de compensation nécessaire et d'équilibre inévitable dans l'esprit humain qui m'a servi de boussole et de preuve dans tout ce discours; oui, cette douleur de notre époque annonce l'enfantement d'une société nouvelle. L'esprit humain ne peut pas concevoir l'enfer tout seul, l'enfer sans compensation, l'enfer sans paradis : donc, puisque la science lui a ravi son paradis imaginaire, il cherchera de nouveau et trouvera ce paradis qui lui est nécessaire. L'esprit humain ne peut pas concevoir le présent sans avenir : donc il délaissera l'idolâtrie du présent pour chercher l'avenir (1)...

L'esprit soufflera, c'est sûr. Leroux s'en remet avec certitude au souffle divin. Mais d'où soufflera-t-il ? Et vers quels lieux poussera-t-il l'humanité ? Ici se montre l'impuissance du prophète à donner le moindre contenu à l'affirmation suprême qui est sa seule affirmation, et qui dès lors se réduit à une sorte de vagissement éperdu ou à des calembours. Tout ce qu'il sait

(1) *Aux philosophes*, p. 91.

dire de la religion démocratique, c'est qu'elle est « la vie », qu'« elle se confond avec la vie ». Cette « vie » ressemble fort à la « Joie » de Michelet. « La démocratie, énonce-t-il ailleurs, n'est possible qu'en conséquence d'un dogme religieux. » En conséquence ? Mais encore une fois, son dogme religieux, c'est la démocratie elle-même.

Du moins, si la figure de cette humanité future, universellement inspirée « en chacun, en quelques-uns et en tous » demeure fuligineuse dans la vision du voyant, il nous montre, par l'accablement qu'il associe à ces espérances insensées, que le prophétisme est la fleur morose de la servitude. Oui, Leroux a *senti* que le dogme révolutionnaire ébranlait les fondements de la société. Mais cette sensation n'excite pas en lui un surcroît d'énergie pour réparer et restaurer. Et c'est ce qui le juge. Il estime que la dissolution sociale opérera toute seule la résurrection sociale. Dès lors dans quel sens s'exerceraient ses vœux efficaces (de quelques noms séduisants qu'il les pare) sinon dans celui de la décomposition croissante ?

Toute cette fermentation de la mort pour engendrer la vie, toute cette agitation inquiète et sombre, hagarde et comme insensée, qui a lieu à ces époques, principalement dans la sphère des idées politiques et dans l'art, peut tromper celui qui n'y regarde pas de près... Mais celui qui contemple attentivement n'en prononce pas moins que c'est la mort du corps social, et sait en même temps que ces phénomènes sont nécessaires pour former l'unité nouvelle (1).

Que la condition de la « régénération » (mot lugubre)

(1) *Aux philosophes*, p. 100.

lui apparaisse au fond sous la forme de passivité, d'attente mystique, ces textes le prouvent assez :

La vie reviendra pour la société quand elle se connaîtra bien elle-même, et que, sentant le mal qui est en elle, elle se repentira (1)... Nous sommes aujourd'hui errants sur la terre. Mais nous ne retournerons pas pour cela aux ténèbres. Qui nous a perdus? Un progrès. Qui nous sauvera? Un nouveau progrès. Nous avons la science. Ayons la vie (2).

Divers auteurs se félicitent de trouver dans Pierre Leroux le développement de l'idée, tant employée aujourd'hui, de « Solidarité ». Il a fait en effet cette découverte, et l'occasion est propice de dire que cette idée, dans laquelle plusieurs de nos contemporains se flattent de trouver le pivot de la politique, de la sociologie et de la morale, est, intellectuellement considérée, le signe d'une grande débilité mentale, politiquement considérée, l'expression d'un génie pacifiquement désorganisateur. Que la société soit le lieu d'une infinité de dépendances, réciprocités de services et, en un mot, solidarités, qu'elle consiste même essentiellement dans ce réseau de liens et de dettes d'individu à individu, de groupe à groupe, cela est aussi vieux et anciennement connu que l'organisation sociale elle-même. Cela est l'organisation sociale elle-même, et s'est multiplié comme elle a progressé. Mais il est pareillement évident que ces solidarités sont de genres infiniment variés et certaines peut-être incommensurables entre elles. Descartes est solidaire des géomètres antérieurs qui ont rendu possible par leurs travaux l'in-

(1) *Aux philosophes*, p. 94.

(2) *Ibid.*, p. 99.

vention de l'analyse, et des géomètres contemporains qui l'appliquent, la discutent ou la perfectionnent. Il dépend aussi du boulanger qui cuit son pain, du cor-donnier qui le chausse. Qui ne voit que ce sont là deux dépendances d'espèces tout à fait différentes, se rapportant à des fonctions hiérarchiquement inégales de la société, dont on peut même dire que les inférieures sont les plus nécessaires ? Le christianisme a apporté dans le monde le dogme d'une solidarité égalitaire dans l'ordre religieux, les mérites de chaque chrétien étant reversibles sur la tête de tous les autres. Mais l'ordre religieux, s'il est susceptible d'influencer l'ordre social, ne peut se confondre avec lui. La « doctrine » contemporaine de la Solidarité consiste tout simplement à appliquer à l'ordre social ce qui est vrai, chrétiennement parlant, de l'ordre religieux ; à rabaisser toutes les fonctions, tous les travaux à un niveau commun, sous prétexte que chaque membre de la société est également tributaire de tous, à dire que le garçon de laboratoire de Claude Bernard collabore tout comme Claude Bernard au progrès de la science, puisque Claude Bernard ne peut se passer de lui ; à représenter le genre humain comme une fourmilière où ceux qui remplissent les fonctions appelées « hautes » (gouvernement, magistrature, commandement militaire, création esthétique, investigation scientifique, enseignement) sont des fourmis comme les autres. Ce n'est donc pas une doctrine, ni une idée, mais une tendance et une triste tendance ; un rêve morne de voir les labeurs qui exigent le génie, une énergie mentale peu commune, l'initiative d'un

seul, se morceler, comme la fabrication d'une épingle, entre de modeste tâcherons; une pieuse horreur des supériorités, des élites, de tous les genres de pensées, de sentiments ou d'efforts qui ne sont pas ceux de la « démocratie laborieuse ». Hé quoi! cette fameuse Solidarité, c'est cela? Ce n'est pas autre chose. Encore Pierre Leroux l'expose-t-il avec un lyrisme qu'on préfère de beaucoup au ton plat, gémissant, et, pour tout dire, hypocrite, de certains de ses disciples contemporains. Quand il dit que « tous les savants, tous les artistes ont reçu de l'Humanité passée et de l'Humanité vivante la lumière qu'ils développent » (1), il est plutôt brumeux que faux et offensant, et, après tout, il n'est pas mal intentionné.

J'ai voulu montrer la qualité de son esprit, et non pas faire une analyse de ses théories, fort nombreuses, mais qui aboutissent toutes au même néant. Il pose les questions politiques dans les termes que lui fournit l'idéologie démocratique de Rousseau. Mais il voit très bien que ces termes ne se peuvent réaliser que sous la forme de l'anarchie ou d'un affreux despotisme. Le subtil Jean-Jacques n'avait pas manqué de dire que pour appliquer son système il faudrait un peuple de dieux. Leroux lui sait un gré infini de cette réserve. Et il promet le peuple Dieu, ou émanation de Dieu. C'est la démo-théocratie. Nulle des difficultés « d'entente et d'accord » inhérentes à la nature des hommes et aux conditions de leur subsistance, ne survit plus à ce miracle futur que Leroux annonce comme une fatalité. Malheureusement, ce

(1) *Aux politiques*, t. I, p. 126.

qu'il en dit ne figure rien d'intelligible, de discernable. C'est de la même manière, dans le vague divin de son « cœur », qu'il résolvait les contradictions des philosophes. Auteur d'innombrables articles d'Encyclopédie, sa lecture était telle que Sainte-Beuve l'appelait, paraît-il, sa « vache à lait ». Et cependant il ne savait rien. Toutes les notions perdaient leur substance et leur contour en entrant dans ce cerveau comme tout s'identifie au sein du dieu infini. Avec cela, ce n'était pas un esprit sans portée. Mais c'était un esprit faux. Sa fausseté était instructive à analyser, parce qu'elle est, comme disent les mathématiciens, « fonction » de ces deux facteurs généraux : la Révolution, le Panthéisme.

II

La philosophie d'Edgar Quinet ressemble tellement (procédant des deux mêmes sources) à celle de Pierre Leroux, que nous tomberions dans les plus monotones redites, si nous y cherchions autre chose que quelques nuances et conséquences du panthéisme révolutionnaire qui sont propres à l'auteur d'*Ahasverus*.

Quinet historien, ou plutôt philosophe, ou plutôt prophète et mage de l'Histoire, a pour toute doctrine de supprimer de l'histoire toutes les causes, sauf une : la religion, laquelle devient l'unique principe explicatif des institutions et des événements. Entendez la religion, non à la manière dont l'entend Fustel de Coulanges, comme chose sociale et politique par na-

ture, ou du moins par une partie de sa nature, comme ayant un côté céleste et un côté terrestre, celui-ci ouvert à l'expérience humaine, dont les plus graves résultats se transforment par cette compénétration en dogmes tutélaires. Entendez-la comme religion pure, comme création spirituelle absolument autonome, comme pure inspiration du divin. C'est de ces hauteurs, et seulement de ces hauteurs, que découle, d'après Quinet, tout ce qui est advenu au genre humain. Parlant de ses deux ouvrages : *le Génie des Religions*; *le Christianisme et la Révolution française* :

Tous deux, embrassant la religion comme la substance de l'humanité, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux nôtres, ont pour but de faire découler les révolutions politiques et sociales des révolutions accomplies dans la conception de l'idée de Dieu, et de montrer ainsi l'histoire du monde civil se formant éternellement en sa source première (1).

Naturellement un progrès fatal et sans terme s'accomplit dans l'idée de Dieu. L'humanité « marche » vers un Dieu toujours plus parfait. Cependant chaque conception du divin est elle-même une expression de l'infini. Et je ne sais trop comment les deux idées s'accordent. Expliquant qu'il n'a pu développer en un seul livre, *Le Génie des Religions*, toute l'histoire des religions, et qu'il s'est arrêté au Christianisme :

Cet ouvrage, dit-il, a naturellement pour complément la suite des religions occidentales et modernes... Mais avant de poursuivre de tels sujets, il est permis de reprendre ha-

(1) *Le Génie des Religions*, nouvelle édition (1850), avertissement.

leine. Dans cet itinéraire des peuples vers Dieu, chaque pas mesure l'infini (1).

Quinet est si incapable de voir dans le passé, le présent et l'avenir, autre chose que religion, que M. Emile Faguet a pu dire sans la moindre exagération : « Quand il n'a pas une pensée religieuse, il ne pense pas (2) ». En faisant donc de l'instinct religieux pur le générateur exclusif des réalités et des faits historiques, il écrivait lui aussi l'histoire « avec son cœur ».

Karl Marx disait, je crois, (je ne sais pas au juste où cela est exprimé) que sa théorie du « matérialisme historique », c'était exactement Hegel retourné. En effet, Hegel rapporte tous les changements de l'histoire, jusqu'aux plus matériels, aux métamorphoses de l'Idée. Marx les dérive tous, jusqu'à ceux qui ont le plus le caractère intellectuel, de l'état économique. Ce que Marx dit de Hegel, il l'eût pu dire de Quinet. Ces deux excès théoriques sont proches parents, non pas seulement parce que les extrêmes se touchent, mais parce que ces extrêmes ne sont pas de natures si différentes. Les créations religieuses, telles que les entend Quinet, sont des manifestations spontanées de l'inconscient. Et il a beau écrire l'« Esprit ». L'inconscient n'est pas l'esprit, mais chose intermédiaire entre l'intellectuel et le corporel. L'« idéalisme » de Quinet incline donc fortement vers l'animalisme de la conception de Marx. Ou plutôt il est un panthéisme. Et la distinction de « la pensée » et de « l'étendue » ne peut, malgré

(1) *Le Génie des Religions*, première édition (1841), avertissement.

(2) Emile Faguet : *Politiques et moralistes*, 2^e série, p. 180.

Spinoza, se maintenir sérieusement en panthéisme.

Nous connaissons assez l'hallucination commune aux esprits de la formation de Quinet, pour le savoir incapable de rencontrer aucune résistance dans l'application de son principe général à l'explication des événements historiques particuliers.

Si les Indiens sont divisés en castes, c'est que le Dieu indien se compose de parties subordonnées les unes aux autres... Si l'hébreu ne connaît pas de castes, c'est que son Dieu n'est pas divisé... Point de polythéisme sans esclavage... Je crois voir le moyen âge tout entier naître du seul dogme de l'inégalité de l'amour divin, le petit nombre des élus former une sorte d'oligarchie céleste, sanction de la féodalité terrestre, et la grâce donnée sans mérite ni démerite appeler le règne du bon plaisir sur la terre comme dans le ciel.

Il montre dans les phases successives de la Révolution française, la traduction palpable des développements successifs de la métaphysique allemande. Kant est la Constituante; Fichte, la Convention; Schelling, l'Empire.

Si cette époque s'appuyait d'un côté sur les sables de l'Égypte, et de l'autre sur les bords du Danube, la philosophie de Schelling se mit à étreindre à la fois les rêves d'Alexandrie et le panthéisme des Scandinaves (1).

« L'idée, résume M. Emile Faguet, quand elle est religieuse, et uniquement quand elle est telle, crée immédiatement le fait, la série de faits conforme à elle, calquée sur elle et qui la réalisent (2). »

(1) *De la Révolution et de la Philosophie*, Revue des Deux-Mondes, 1831.

(2) *Loc. cit.*

La décadence des peuples s'explique donc par la décadence « du dogme particulier sur lequel chacun d'eux surgit, comme une statue sur sa base (1) ». Il s'ensuit que les idées religieuses et philosophiques (Quinet ne saurait distinguer), les idées et doctrines, dans le sens le plus général, ne sont pas vraies ou fausses, utiles ou nuisibles, mais vivantes ou mortes. En Europe il y a une religion morte, au dire de Quinet, c'est le Catholicisme. L'allégation ne peut s'entendre que par la raison de l'allégation. Il faut admettre celle-ci pour donner un sens à celle-là. Est mort, en hegelianisme et panthéisme, ce qui est « défini ». Le principe de contradiction, selon Hegel (trop complaisamment répété par Renan), est la mort de la pensée, en ce qu'il prétend définir une condition nécessaire de coexistence de ses éléments. Une religion, une morale est morte, au jugement de Quinet, en ce qu'elle renferme entre des limites certaines les possibilités contenues dans la société et dans la nature humaine. Le « vivant » c'est l'« Infini », la « Liberté », un état d'esprit en attente et pressentiment perpétuel du miracle moral et social. « Phénomène extraordinaire, s'écrie-t-il pour caractériser la Convention : l'homme grandit tout à coup de vingt coudées... le moule étroit de l'humanité moderne fut brisé (2) ». Voilà pourquoi la Révolution est « vivante ».

Par rapport au catholicisme et à la nécessité de le remplacer par une religion vivante, le protestant Qui-

(1) *Le Génie des Religions*, p. 5.

(2) Quinet, *La République et la Convention*, cité par Louis Joly. *Le Romantisme politique* (Paris, 1866), p. 3.

net modifia dans le sens de Machiavel sa conception rêveuse de l'histoire. Il pensa qu'il est des morts qu'il faut qu'on tue. Il s'avisa que les religions mortes n'ont jamais quitté la place de bon gré, mais « parce que l'ordre formel leur a été donné de mourir », ordre donné, Quinet surabondamment s'en explique, par le bourreau. Il reconnaît d'ailleurs que « l'humanité moderne » comporte des moyens d'exécution adoucis encore qu'efficaces (1). Il était homme à développer indéfiniment une seule pensée. Ce fut celle-là qui l'occupa principalement sous l'Empire.

Ne mettez pas, me dira-t-on, Edgar Quinet sur le chevalet de la critique. Ce n'était pas une intelligence, mais un cœur héroïque. Son œuvre est un acte de foi à la force morale. Ne sont-ce pas des bienfaiteurs, ceux qui excitent ce ressort? Je rends hommage au courage, au désintéressement, à l'héroïsme, si l'on veut, de Quinet. Pas un atome en lui du mime et de la sorcière que l'on trouve chez son ami Michelet. Il a donné dans sa vie de magnifiques exemples aux vaincus d'un jour. J'admire son *Non possumus*. Mais je fais toutes réserves sur un enthousiasme qui ne s'allie pas à la clairvoyance. L'intelligence, hélas! existe sans la magnanimité; mais les plus ardents mouvements de l'âme n'aboutissent à rien qu'à la dévorer elle-même, s'ils ne sont pas soutenus et, en quelque sorte, élucidés par des desseins d'accord avec les lois objectives. Pour être un héros, il faut d'abord connaître un poste précis dans la cité, dans l'histoire. Quinet a eu le plus ardent sentiment des douleurs

(1) V. *La Révolution religieuse au XIX^e siècle*.

pressantes de la patrie : la diminution de la France par les traités de 1815, diminution que 1870 n'a fait que consommer, le régime de guerre civile qui, avec des alternatives de crises et d'apaisement relatif, a été celui des Français au XIX^e siècle. Ne sont-ce pas là aujourd'hui même les deux grands thèmes, d'ailleurs solidaires, du devoir civique, les deux occasions essentielles de la vertu, pour quiconque exerce une parcelle d'influence sur les esprits et sur les faits? Mais ce qu'il sentait de naissance, Quinet ne l'a pas compris ; il l'a commenté par des passions et une idéologie mortelles au génie comme à l'intérêt de la France, sinon même à la conservation de toute nation. Là où il y avait une masse ébranlée et disjointe, à raffermir et à raccorder par l'action de ces forces sociales naturelles qu'une saine politique ne crée pas, mais dégage de liens étouffants, aide à reprendre libre jeu, le mystique effréné n'a vu qu'une affaire de « salut », de « régénération ». Il a cru remédier à tout par la réformation religieuse intérieure de chaque Français, réformation dont il ne pouvait d'ailleurs fournir des formules, fût-ce aussi chancelantes que celles de ses prédécesseurs du XVI^e siècle, puisqu'elle devait aboutir à douer tous les individus de la spontanéité de création religieuse, à faire de la France (c'est nous ici qui le traduisons) un pays d'illuministes et de sectaires. Pendant quarante ans et en plus de vingt volumes, cet ennemi indigné des fondateurs du Sacré-Cœur de Montmartre n'a pas cessé de faire comparaître la France dans la vallée de Josaphat.

Je voudrais qu'on réservât le nom de fanatiques à

ceux-là chez qui la clarté de l'esprit ne répond pas à la fureur de la conviction.

CHAPITRE V

LE PANTHÉISME ESTHÉTIQUE

ou

LA MORT DU GOUT

Entre les ravages exercés dans la culture française par l'esprit allemand, il n'en est pas de plus certain que la perturbation du goût. Par son talent Taine a beaucoup contribué à mettre en faveur une manière d'apprécier les œuvres de la littérature et de l'art, qui équivalait à l'insensibilité au beau, une espèce de critique qui est, si l'on veut, de la physiologie (sans la sévérité de la science) mais non pas de la critique, puisqu'elle se permet tout, sauf de juger. Est-il besoin de dire que les barbaries de sa théorie esthétique ne diminuent en rien l'admiration et la sympathie dues à tant de pages éblouissantes, de magnifiques impressions spontanées d'art et de nature, d'analyses pénétrantes, ni surtout aux *Origines de la France contemporaine*? On n'en a ici qu'à cette théorie, qui irait à tuer le goût par principe et à rendre l'art exclusivement justiciable d'un genre de curiosités qui n'ont rien d'artistique.

Il est nécessaire d'indiquer la philosophie générale

d'où cette théorie est déduite, et parce que cette philosophie la fait entendre, et parce qu'elle est le fruit de l'intoxication hegelienne reçue par Taine dans sa jeunesse.

I

Chez un esprit curieux et informé, comme Taine, des résultats scientifiques, très français par sa passion de construction précise, le panthéisme ne pouvait demeurer contemplation vague de l'unité et de l'identité infinies; il devait se traduire en un rêve impérieux de synthèse ou déduction universelle dans les formes de la science positive. Taine considère d'emblée comme acquise, ou plutôt il confond avec la science elle-même, une thèse qui dépasse de bien loin les droits et possibilités d'affirmation de la science, qui est d'une métaphysique aussi sommaire qu'audacieuse, et peut-être même fort peu intelligible : à savoir l'identité de composition et de formation de toutes les réalités sensibles (physiques, chimiques, biologiques) entre elles, et des réalités morales avec celles-ci, cette composition et cette formation étant d'ailleurs conçues par lui, tantôt sous le type purement mécanique d'agrégation et de désagrégation moléculaire, tantôt sous le type du dynamique et du vivant, plus souvent encore sous une image complexe et obscure qui emprunte à la figure de toutes les sortes de phénomènes et même d'hypothèses générales. Car comment, dans une affirmation à ce point démesurée, ne pas vaciller ?

Littérateur, moraliste, critique, Taine fait son étude des facultés, des idées, des volontés, des sentiments et des passions des hommes. Le résultat idéal, le dernier mot de cette étude, ce serait, selon lui, d'exprimer par des formules analogues soit à celles de la mécanique, soit à celles de la chimie, soit à celles de la biologie ou de la zoologie, zoologie de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire ou de Darwin (car il se sert, tour à tour, je le répète, et sans souci de leur défaut de compatibilité, de toutes les analogies), la genèse et le contenu des faits et des réalités spirituelles.

Quoique les moyens de notation ne soient pas les mêmes dans les sciences morales que dans les sciences physiques, néanmoins, comme dans les deux la matière est la même et se compose également de forces, de directions, de grandeurs, on peut dire que dans les unes et les autres l'effet final se produit d'après la même règle (1).

Que « le développement extraordinaire d'une faculté, comme l'aptitude morale dans les races germaniques ou l'aptitude morale et religieuse chez les Indous-amène dans les mêmes races l'affaiblissement des facultés inverses, » Taine voit là une application morale de la loi de « balancement organique » (2). Que « dans une même école, un même siècle, une même race, les personnages les plus opposés de condition, de sexe (?), d'éducation, de caractère, présentent tous un type commun », ce fait se ramène à la loi d'unité de composition organique énoncée par Geoffroy Saint-Hilaire. Que « dans un groupe humain quel-

(1) *Histoire de la Littérature anglaise*, introduction, p. xxxiii.

(2) *Essais de critique et d'histoire*, préface, pp. xxvii et suiv.

conque les individus qui atteignent la plus haute autorité et le plus large développement soient ceux dont les aptitudes et les inclinations correspondent le mieux à celles de leur groupe », c'est la « sélection naturelle ». — Est-il besoin de dire (cela a été dit et bien dit) que ce prétendu éclaircissement de l'intellectuel et du moral par le zoologique, dérobe à l'esprit les causes les plus intelligibles et les plus prochaines? On conçoit très aisément par la seule psychologie, et sans le secours de l'histoire naturelle, qu'une préoccupation tyrannique de la règle des mœurs ne laisse pas à l'esprit la liberté et la fantaisie nécessaires pour les créations de l'art. Mais surtout, pour ajuster rigoureusement ces analogies d'un ordre à l'autre, Taine, ou fausse les faits spirituels, ou en allègue d'inexistants, d'imprécis, d'inconcevables. La ressemblance qu'établit entre Spinoza et Malebranche leur commune qualité de cartésiens, est-elle de même nature, de même portée, de même origine, que celle d'un juif à un juif ou d'un mammifère à un mammifère? Il est inexact que, dans un groupe humain, « la plus haute autorité » aille à l'individu en qui les autres trouvent, la plus accusée, leur propre image. Elle va à celui qui est de taille à la prendre, à les conduire. Et cette capacité tient à des aptitudes exceptionnelles, au défaut de certaines inclinations communes qui sont des faiblesses. — Taine lui-même n'avoue-t-il pas l'impossibilité pratique d'appliquer aux réalités intellectuelles le genre d'analyse applicable aux réalités matérielles, quand il dit que « si un besoin, une faculté est une quantité capable de degrés ainsi qu'une pression ou un poids, cette quan-

tité n'est pas mesurable comme celle d'une pression ou d'un poids ;... nous ne pouvons avoir et donner à propos d'elle qu'une impression littéraire (1) ». Qu'est-ce qu'un poids qui ne se laisse pas peser et une quantité inévaluable numériquement ? Des mots. Caractériser par les idées de poids et de quantité des choses dont on convient qu'elles ne se pèsent ni ne se comptent, c'est expliquer *clarum per obscurius*, mettre le plus vainement du monde tout dans tout. Cela est allemand. Même pour un esprit comme Taine, Hegel est l'école du mal penser.

II

Ayant identifié le mode de genèse et de composition des réalités intellectuelles aux modes de genèse et de composition des réalités matérielles (mécaniques, physiques, chimiques ou biologiques), Taine, historien et critique des littératures et des arts, énumère les facteurs immédiats dont les génies, les talents, les œuvres, sont les résultantes, et auxquelles l'analyse les doit réduire : « race », « milieu », « moment (2) ». Sans doute, ce sont là des forces psychologiques, et dont l'action sur l'esprit, sur le sentiment, sur les conceptions, se peut entendre aussi bien que celle de l'unité de composition organique ou de la sélection naturelle s'entend peu. Mais la question demeure, de savoir si ces forces s'additionnent mathématiquement, ou se

(1) *Histoire de la Littérature anglaise, loc. cit.*

(2) Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces trois termes un nouvel avatar de la trinité hegelienne qui a exercé une obsession sur tant de penseurs du XIX^e siècle.

composent mécaniquement, ou se combinent chimiquement, pour produire les manières de penser et de sentir des artistes et des poètes, et s'il n'y a rien de plus dans les œuvres du génie que leur addition, composition ou combinaison. Taine est nettement pour l'affirmative. Il fait de l'analyse d'une œuvre d'art ou d'un talent, une opération logiquement identique à l'analyse d'un sel ou à la mensuration d'un squelette et à laquelle il faut exactement demander le même genre d'instruction.

Assurément, les productions esthétiques ne naissent pas dans le vide. On y retrouve toutes les influences que Taine énumère, ethniques ou ambiantes. Mais c'est là le terreau de l'œuvre d'art, non l'œuvre d'art. Il est purement inintelligible que les impressions lointaines ou proches, les mille forces mystérieuses assemblées dans l'inconscient de l'artiste, produisent par elles-mêmes, par le fait brut de leur réunion, sous la loi de quelque chimie ou biologie mentale, une œuvre, un dessein, une conception. Il faut qu'elles rencontrent, qu'elles excitent un esprit vivant, un génie, animé de la volonté, de la passion de créer. Elles, et la réaction du génie sur elles, font deux. Comme toute volonté et toute passion, la volonté et la passion créatrices ont une fin ; et c'est le beau. L'attrait du beau, voilà le levain sacré. Or le beau n'est ni ethnique, ni local ; il est universel. Qu'il ait appartenu à certaines races, à certains peuples, à certains moments, de produire les modèles les moins imparfaits de la beauté (et il faut alors appeler ces races ou ces peuples, supérieurs, ces moments, privilégiés), elle se détache du

tronc qui l'a portée, pour réjouir toute la terre, et, sinon y faire lever des fruits, du moins s'y faire reconnaître. Elle humanise les parties les moins humaines de l'humanité. Elle est éducatrice universellement, parce qu'elle est la forme et l'ordre.

Une interprétation purement génétique (qu'on me passe ce mot barbare) de l'œuvre d'art laisse donc échapper tout ce qui en elle est l'art. Le concept de finalité n'eût-il aucune application légitime dans les autres sciences, il est le tout de l'esthétique. Cette fameuse « histoire naturelle des esprits », à quoi Taine réduit la critique, Sainte-Beuve, dont il se réclame, l'écrivait aussi; mais, tout d'abord, il n'y apportait pas de formule toute prête, il était averti de tous ses impondérables, et surtout il ne lui donnait pour but, que d'éclairer de toutes parts le jugement et les jouissances du goût, par qui s'écrit la véritable histoire de l'art.

Dira-t-on qu'une chose est l'esthétique, une autre chose la physiologie des talents et des œuvres, et qu'il suffit de ne pas les confondre? Mais quel sens peut avoir, abstraction faite de leur rapport au beau, l'étude de créations qui n'existent qu'en vue du beau, qui n'existent que dans la mesure où elles le réalisent? Il y aurait là (et ces épithètes ne visent pas Taine, mais sa méthode) quelque chose d'inepte et de brutal. Cette prétendue investigation, étrangère au souci esthétique, répond pratiquement à une esthétique barbare, parce que, à ne considérer les œuvres que comme échantillons et signes ethniques ou historiques, on y cherche un genre de contenu dont les plus belles sont bien souvent moins

riches, ayant une autre qualité de richesse, que telles autres sans noblesse et sans eurythmie. La plus excellente littérature du xvii^e siècle ne donne presque rien, traitée par les réactifs de Taine. Le génie de Racine et des plus grands écrivains de son époque se réduit, sous cette massacrant analyse, à une sorte de curiosité pittoresque : la « raison oratoire », le « talent de bien dire ». Les modèles de la perfection ne sont plus goûtés, que traduits, pour ainsi dire, en caricature. J'aime une saveur de crû chez nos vieux classiques, parce que leur terroir de Champagne, de Normandie, de Touraine et d'Île de France porte une raison générale et une malice que les Grecs eussent entendues. Mais les écrivains qui expriment une rudesse de sentiments primitive ou une décomposition passionnée, ont un bien plus âpre relent d'origine et sont infiniment plus précieux pour le badaud de psychologie. L'œuvre de Rousseau procède de causes bien plus « intéressantes » à sonder que celle de Goethe ; l'une agite toute la vase humaine, l'autre laisse partout passer la lumière. L'odeur de bête est incomparablement plus forte dans la première. En ce sens, Beethoven ou Mozart ne soutiennent pas la lutte avec Wagner.

Mêmes observations au sujet de cette théorie, corrélative à la précédente, par laquelle Taine considérant en lui-même l'artiste de génie, dérive tous les caractères de son génie et de son œuvre d'une certaine « faculté maîtresse », comme Cuvier recomposait un animal fossile avec sa clavicule. Si fortement individué que soit le génie, il n'est créateur d'œuvres viables et heureuses que par une harmonie de toutes les puissances.

ces de l'esprit qui marque sa supériorité sur les autres hommes. Il n'est pas l'anormal, mais la magnificence du normal dans son plein développement. L'extrême saillie d'une faculté tient nécessairement à la faiblesse des autres. Le « prodige » de l'imagination de Hugo tient en grande partie à ce que la pauvreté et l'arbitraire de l'invention la dispensent de se lier et de se subordonner à rien. Quant à faire de l'imagination la « faculté maîtresse » d'un Shakespeare, vraiment Shakespeare n'avait-il pas tout autant de philosophie et de sagesse?

Un fond de puissant bon sens, et des impressions souvent plus justes que son système, ont généralement préservé Taine de louer nos romantiques. Il n'a rien écrit de Hugo, et on sait comme il en a parlé. Mais est-il besoin de montrer qu'une esthétique fataliste comble les vœux et la vanité de l'individualisme romantique? Si l'artiste est spontanément tout ce qu'il peut être, il est tout ce qu'il doit être, tels un éléphant ou une montagne; l'attitude du critique ou du connaisseur qui lui signale ses défauts, le sens dans lequel il devrait se parfaire, est ridicule; il faut contempler « le génie », comme M. Perrichon le Mont Blanc. C'est sous ces espèces que Hugo se représentait l'admiration. D'où, l'entourage qu'on lui a connu et qu'il lui fallait.

Soulignons l'opposition entre les critiques ici adressées à Taine et celles qui lui sont faites au nom d'un romantisme et d'un germanisme plus ténébreux que le sien, d'une bien pire cécité à l'art. Certains lui reprochent, non d'avoir par son fatalisme soustrait l'individualité esthétique à tout examen du goût, mais de n'avoir pas fait cette individualité encore assez sacrée.

Le génie, écho de la race, expression d'un siècle, ce n'est pas assez. On le veut directement jailli des abîmes de l'univers, fils de Dieu, n'ayant donc rien à recevoir ni à apprendre. Extrêmement favorable aux artistes, je ne dirai pas insignifiants, mais incomplets, qu'elle invite à cultiver leurs lacunes jusqu'à en faire des difformités, cet état d'esprit ne l'est pas moins aux écrivains qui font profession de commenter l'art; leurs plus amorphes bavardages subjectifs deviennent de la « critique ».

Taine était certes loin de ces excès, parce qu'il avait la faculté d'analyse. Mais ses principes, son pesant préjugé philosophique lui interdisaient de tirer de ses meilleures analyses la moindre conclusion éducatrice. Après avoir indiqué dans l'histoire de Michelet les affreux défauts qui résultent des tares de son esprit, il se demande s'il pouvait les éviter.

Non, répond-il, par malheur son talent tient à ses défauts. Il est comme un peintre qui puiserait sur la palette l'écarlate éclatante et au même endroit la maudite huile qui viendrait brouiller et salir sa toile. Notre esprit est une machine construite aussi mathématiquement qu'une montre. Si tel ressort l'emporte, il accélère ou fausse le mouvement des autres, et l'impression qu'il leur communique échappe au gouvernement de notre volonté, parce qu'elle est notre volonté même. L'impulsion donnée nous emporte; nous allons irrésistiblement dans la voie tracée; et l'automate spirituel qui fait notre être ne s'arrête plus que pour se briser (1).

On s'étonne que deux remarques échappent à Taine. La première, c'est qu'il y a des montres justes et des

(1) *Essais de critique et d'histoire*, p. 131.

montres folles, et qu'un écrivain comme Michelet, auteur de quarante volumes qui violent à toutes les lignes la grammaire de la pensée, mais qui sont, après tout, fort divertissants, est sans doute une « curiosité » très excitante, mais strictement une « curiosité ». La seconde, c'est que le xvii^e siècle ni même le xviii^e (car Rousseau raisonnait sur des données fausses, mais il raisonnait) n'ont produit de ces curiosités-là. Et voilà ce dont ni Geoffroy Saint-Hilaire, ni Darwin ne lui eussent fourni l'explication.

CHAPITRE VI

LE PANTHÉISME DU CŒUR

OU

LE DILETTANTISME

Le panthéisme germanique ouvre à l'imagination deux perspectives : celle de l'unité et de l'identité universelles, celle du « devenir » éternel. Taine, philosophe et esthéticien, est surtout attiré par la première. Renan s'est infiniment complu dans la seconde.

Que tout doive être compris « sous la catégorie du devenir », cela ne signifie pas seulement que rien n'est vrai toujours, qu'on ne saurait sans injure à la philosophie, s'attacher fermement à telle opinion, à tel principe, comme conformes à la nature des choses ; cela veut dire encore que le contraire contient son contraire et

progressivement le développe, en même temps qu'il s'abolit lui-même. Toutes les manifestations de l'esprit humain, religions, systèmes du monde, conceptions morales ou esthétiques, les plus opposées en apparence, doivent être comprises comme les moments d'un développement unique, par lequel « Dieu » se fait. Par suite, la seule disposition vraiment intelligente, c'est de leur appliquer uniformément à toutes le sentiment dû au divin. L'application de cet état universellement hospitalier, je ne dirai pas de la pensée (qui peut tout comprendre sans tout tenir pour égal) a mis du cœur, aux variétés de l'histoire, peut être favorisée par la monotonie d'imagination d'un Herder, qui estompe les différences en baignant tout dans le même mol éclat, par l'opacité de l'esprit critique, qui sait les textes et les faits, mais ne sent pas l'énergie prononcée de leurs significations antinomiques. La vivacité et la grâce de l'imagination, la souplesse attique ou gasconne du sentiment, un génie d'expression qui tient de Chateaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre, infiniment d'esprit, enfin un démon tout personnel, en ont fait chose exquise et fine, sous le nom de dilettantisme. Il importe que l'on se rende compte que le support intellectuel du dilettantisme, la seule philosophie dont il puisse s'autoriser (et rigoureusement) c'est l'hégélianisme. Renan a passé très légèrement sur ces lourdes prémisses de sa disposition intellectuelle favorite : il a surtout goûté dans cette philosophie la justification d'une certaine humeur, le dissolvant de toutes les philosophies qui ne se fussent pas accommodées de cette humeur. « Hegel, disait-il, a du bon ; mais il faut savoir le prendre. Il faut

se borner à une infusion ; c'est un thé excellent, mais on ne doit pas mâcher les feuilles (1). »

Renan n'est-il pas moins une intelligence vivifiée par l'imagination, qu'une imagination avide de charmes et servie par une merveilleuse intelligence ? Sa Muse la plus chère fut la Volupté. « En l'écrivant, j'ai trop joui », avoue-t-il en tête de l'*Antechrist*, si ce n'est du *Saint-Paul*. Pour un historien, ce mot n'indique peut-être pas d'assez sévères plaisirs.

Sans prétendre apprécier la composition et la nature d'un génie qui a touché à tous les extrêmes, parfois développé les plus fortes idées politiques, parfois écrit du Quinet, prenons-le sous cet unique aspect du dilettantisme, et demandons-nous si la disposition dilettante est, comme on l'a tant dit, la plus favorable à l'investigation de la réalité historique. Faut-il, pour bien écrire l'histoire des religions, des philosophies, des états politiques, être libre soi-même de toute préférence religieuse, philosophique ou politique ? Faut-il pour être bon historien, n'avoir d'autre doctrine que la contemplation universelle, c'est-à-dire n'en avoir pas ?

Toute observation se fait nécessairement d'un point où est situé l'observateur. Que si celui-ci, dans le zèle fallacieux d'approcher du plus près possible les objets successivement observés, va déplaçant sans cesse vers eux son point de vue, ses observations, n'ayant pas de commune mesure, ne fourniront jamais les éléments d'une vérité. Les religions, les doctrines morales,

R.

(1) Feuilles détachées (Etude sur Amiel), p. 364.

politiques, esthétiques, ne sont pas de simples attitudes de la pensée sans autre fin qu'elles-mêmes; elles sont essentiellement normatives; elles imposent une certaine direction à l'activité, au sentiment individuel, un certain but à l'existence, un certain ordre aux sociétés. Un état d'esprit qui exclut systématiquement la formation de toute certitude, de toute croyance, ne saurait constituer la condition subjective supérieure qu'on prétend qu'il est, pour les comprendre. Il suffit que nous les considérons dans leurs conséquences pratiques, dans la sommation qu'elles nous adressent, pour être obligés de prendre parti pour ou contre elles. Adieu le dédain transcendant du dilettante ! Nous n'y pouvons persister qu'en refusant précisément de considérer les croyances et doctrines humaines comme des règles et en les traitant comme des rêves. C'est là précisément les dépouiller de leur substance, du poids dont elles ont pesé ou pèsent dans les choses humaines. Elles sont des rêves ou des sujets de rêve pour nous. Mais elles n'ont pas été cela chez leurs auteurs, leurs croyants ou partisans; elles n'ont pas été cela dans la réalité, dans l'histoire; elles ne sont pas cela en elles-mêmes. Le dilettantisme est donc la négation de l'objectivité historique. Il est un subjectivisme effréné et amusé.

On ne peut pas subsister, donc on ne peut pas penser en dilettante. Il faudrait être Diogène dans son tonneau. Encore ce personnage est-il terriblement tranchant. Quelque horreur que l'on professe du dogmatisme, de l'« horrible manie de la certitude », disait

Renan, du seul fait qu'on a une patrie, une famille, du bien, une profession, surtout une profession nourrie des ressources que l'Etat consacre aux luxes de l'esprit, un rang dans la société, un cadre d'existence et que l'on est attaché (je dis, attaché noblement et non par égoïsme) à ces biens dont on n'est que l'éphémère usufruitier, on postule, de la manière la plus décidée, la vérité de cent affirmations politiques et philosophiques, la justice de cent institutions passées et présentes. Nulle doctrine ou croyance, contenant un jugement sur la valeur de ces bases morales et matérielles de notre vie, ne peut nous laisser indifférents, quoi que nous en ayons. Or, quelle doctrine ou croyance ne contient pas ce jugement ou n'y aboutit pas ? Si donc on a une disponibilité d'égale sympathie pour les idées et passions de toutes les sectes et partis historiques, c'est qu'on les détache de leurs raisons d'être et de leurs objets réels, pour en faire des jeux flottants de mirage. Le dilettantisme se réduit à un parti d'irréalisme historique plus ou moins séduisant, selon le talent et la fantaisie de l'écrivain.

La faveur que la Muse de Renan a conquise à cet état d'esprit a accredité assez généralement une légende humiliante pour l'esprit humain : à savoir que « comprendre » et « juger », donc comprendre et vouloir, s'excluent. C'est le contraire du vrai. Rien ne fait « comprendre », comme l'épreuve des résultats. Et, d'autre part, les résultats nous mettent en demeure de nous prononcer. Il y a une quinzaine d'années, une certaine partie de l'élite intellectuelle se penchait

avec une curiosité raffinée sur l'âme anarchiste. « Il faut tout comprendre (1) ». Cependant le bon sens grossier d'un bourgeois qui avait peur pour les murs de sa maison « comprenait » bien mieux l'anarchie. On l'a vu. Pour le dilettante, il n'y a pas de maisons, il n'y a que des états d'âme. Si ce bourgeois, au lieu de penser seulement à sa maison, avait craint pour toutes les maisons, et aussi pour les édifices spirituels de la civilisation, il se fût égalé à toute l'étendue de l'intelligence et du réalisme historiques.

Il n'y a pas d'esprit, de sensibilité, sans réaction. Cette réaction peut être obscure et demi-instinctive et ne s'exercer que sur un champ borné. Quand elle s'étend à tout ce qui est susceptible d'affecter la condition spirituelle et matérielle des hommes, et qu'elle est inspirée par une conception du meilleur ordre en chaque genre, elle rend capable d'écrire l'histoire. Sans doctrine, sans philosophie, il n'y a pas d'historien. Comprendre ce que les manifestations historiques de l'humanité sont, c'est précisément comprendre ce qu'elles valent.

Les trésors de pensée et d'observation morale contenus dans l'*Histoire des Origines du Christianisme* compensent, et au delà, un certain halo magique de subjectivisme et d'irréalisme qui enveloppe en général les tableaux historiques de Renan. Il faut d'ailleurs remarquer qu'il n'a guère étudié les phénomènes religieux qu'à l'état libre, pour ainsi dire, dans le secret et la solitude (peut-être partiellement créés par lui)

(1) En 1906, il faut que l'anarchiste soit russe pour obtenir cette considération.

d'âmes particulièrement exaltées ; et le danger était grand, qu'il leur prêtât des éléments de son âme, c'est-à-dire qu'il les dotât d'un charme propre à le retenir auprès d'elles. Dans les croyances religieuses, il a surtout aimé et interprété le côté tourné vers l'irréel. Peut-être pour les rêver plus librement lui-même, en a-t-il exagéré la spontanéité spirituelle. Ces rêveries transcendantes de « pauvres vagabonds juifs », où Renan voit les créations d'une folie sacrée, Nietzsche les attribuera à un « instinct de vengeance » contre les royaumes de la terre. Et cela est un excès aussi. Cependant, c'est à titre de disciplines, publiques et privées, c'est comme institutions ou facteurs moraux des institutions, que les religions s'installent et durent, qu'elles font vraiment partie de l'histoire. C'est à ce titre, qu'elles sont pour tous chose sérieuse, chose sociale, chose humaine. Mais c'est à ce titre que Renan en est peu curieux, presque dédaigneux. Il semble que, dès qu'elles descendent des songeries mystiques de la conscience individuelle à la condition de réalités morales et politiques, elles offensent une certaine délicatesse de son esprit ou une certaine susceptibilité de son cœur.

Mais pour essayer de mesurer la part respective de dilettantisme et d'effort direct vers la vérité, dans l'œuvre historique de Renan, il y faudrait un livre ; mon but, c'est de caractériser en elle-même cette manière de penser et de sentir dont il a fait le prestige et la fortune, et qui était, en tout cas, le cœur de sa philosophie. « L'intuition du devenir dans l'histoire est l'essence de ma philosophie. » Nous avons montré

comment cette « intuition », pour trouver des objets où s'exercer, oblige l'esprit à dépouiller les réalités historiques de ce qu'elles ont de plus réel, pour y substituer un songe vaporeux de ces réalités. Et Renan lui-même avoue cette nécessité de son point de vue, quand il dit dans la *Prière sur l'Acropole* que « tout n'est ici-bas que symbole et que songe ». Parole étrangement placée : car elle est la plus opposée qui se puisse concevoir au génie des Grecs ; elle est purement allemande. « Les Allemands, disait Nietzsche, se meuvent plus volontiers parmi les allégories des choses que parmi les choses elles-mêmes ».

Mais, puisque nous venons de rencontrer Renan aux pieds de la déesse, et pour mieux observer dans notre critique les nuances de l'équité, nous sera-t-il permis d'user nous-même du moyen allégorique et de mettre dans sa bouche un post-scriptum à la célèbre prière ? Nous rougirions infiniment de n'y savoir point mettre de rythme, si ce qui est dit sans grâce ne pouvait être justement dit. Nous l'imaginons donc, averti sur le tard des périls du dilettantisme et exprimant ainsi quelque repentir.

« O déesse, le plus agile des peuples, ton peuple, ne gagna tant d'esprit qu'à la bataille contre la nature et la fortune. Pardonne-moi ma pente à oublier la rudesse pratique de cet apprentissage de la pensée et la leçon qu'elle contient de n'en exercer les jeux qu'avec discrétion. Oui, je m'y livre par volupté pure, je m'en fais une exquise débauche. Pour me donner à loisir le spectacle de l'histoire humaine, j'y ai atténué par les artifices de mon pinceau la pointe de ces rocs et de

ces aiguillons où nos ancêtres ont durci leurs membres et que nos fils fouleront encore; je lui ai prêté quelque chose de fluide et de chatoyant, selon mon goût. Je me suis égayé de la lourdeur des machines religieuses et politiques par lesquelles le genre humain s'est universellement précautionné contre les tempêtes qu'il porte en soi. Il est vrai, j'eus en horreur ces bas utopistes qui veulent raser pour le bonheur des hommes les disciplines du passé, toute discipline, et, sous d'emphatiques prétextes, établir la liberté des instincts, sans doute parce qu'ils portent eux-mêmes, avec des instincts brisés, une intelligence incapable de délectation. S'ils triomphaient, mes charmilles ne seraient-elles pas saccagées avant toute chose? Souvent un remords me prend de ma complaisance à comparer la gaucherie des travaux de l'espèce avec la facilité de mes pensées. N'est-ce pas abuser des loisirs que ces travaux m'ont faits, désertier avec raffinement? Je n'ai donné à mes concitoyens que de sages conseils. Je crains d'avoir dans le même temps endormi de séductions l'élite qui pouvait les entendre et les appliquer. Je n'ai pas enseigné d'erreurs capitales. Cependant, avec mon talent de transposer en songes les réalités passées, n'aurai-je pas accoutumé les meilleurs des Français à songer le présent lui-même, amorti dangereusement en eux, par une habitude infinie d'élégances philosophiques et de considérations fines, la perception du fait brut et de la force... la force, souveraine du monde, mais que leurs aïeux, entre tous les peuples modernes, exerçaient avec générosité et esprit? Une versatilité sans bornes, une perpétuelle réserve de l'événement,

ne peuvent-elles pas s'autoriser de mes maximes les mieux dites ? O déesse militaire, puis-je m'affirmer de tes serviteurs ? Ta ceinture serre fortement tes reins. Ma Muse laissa bien souvent flotter la sienne. »

CONCLUSION GÉNÉRALE

Je considère le dessein qui a inspiré ce livre comme suffisamment accompli pour en borner ici l'exécution.

Je ne m'étais pas proposé d'écrire une histoire du Romantisme, mais d'en construire une définition. Il s'est trouvé qu'au prix peut-être de quelque artifice dans la disposition des matières, et aussi de quelque empiètement des parties les unes sur les autres, je pouvais faire correspondre la division logique de mon sujet avec sa division historique; que l'histoire avait elle-même fait saillir l'un après l'autre les éléments de la définition cherchée. En fait, c'est bien une histoire du Romantisme, non certes dans la totalité de ses manifestations, mais dans ses manifestations caractéristiques de 1750 à 1850 ou 1860, qui se trouve esquissée ici.

Est-ce à dire que cette dernière date marque la fin du Romantisme, le moment où il cède à des influences différentes ou contraires la place prépondérante qu'il avait longtemps tenue dans les idées et les sentiments? S'il en était ainsi, cette étude n'aurait qu'un intérêt rétrospectif. Il est certain que tout ce qu'elle combat subsiste autour de nous, sous des masques un peu

changés, et surtout que ce qu'elle tend ardemment à faire naître ou renaître dans la vie et dans l'art, conforme à l'aspiration profonde de beaucoup de nos contemporains, vagit encore, incertain de la bonne voie, incertain de soi-même. Nous ne croyons plus au Romantisme. Il n'a pas cessé de nous accabler. On a essayé d'indiquer à de plus jeunes la direction d'une sortie fraîche et vigoureuse hors de cette atmosphère, qui, n'étant plus enchantée, n'est plus que délétère, et continue de faire avorter les entreprises formées sous son souffle, souvent avec une juste conscience d'être généreuses.

Cette étude s'arrête vers la moitié du XIX^e siècle, parce que c'est l'instant où le Romantisme, s'il n'a pas achevé, tant s'en faut, sa destinée historique, a manifesté tout ce que, intellectuellement et moralement, il contient. En apparence, les années qui vont de 1850 à 1860 inaugurent dans tous les domaines, philosophie, politique, littérature, une très forte réaction contre-romantique. Cette réaction n'est pas précisément illusoire. Elle est décisive à certains égards. Mais elle ne s'exerce que contre certains éléments du romantisme, et les esprits puissants qui l'entreprennent demeurent prisonniers de ses autres éléments. Ce sont plutôt des romantiques révoltés que des romantiques libérés.

Le Romantisme (sentiments) polarisait les aspirations et les espérances de l'âme individuelle sur un chimérique idéal de félicité. Le Romantisme (idées) affirmait comme possible, comme prochain, un ordre social qui, abolissant la dureté naturelle des condi-

tions de la vie, annulant l'égoïsme humain, ferait régner le bonheur pour tous. Ces deux rêves creux, généralisations monstrueuses de l'idée de volupté passive, n'ont aucun sens intrinsèque ; mais ils portent le témoignage le plus intéressant de la décadence de l'énergie vitale et de la corruption de l'humeur chez les esprits qui les enfantent ou s'en nourrissent. Il fallait imaginer des forces capables de réaliser le Paradis sur terre, d'inonder de contentement et d'ivresse la sensibilité individuelle, de justice et de bonté spontanées l'état social. Ces déités du romantisme s'appelèrent, l'une Nature, l'autre Progrès. Le Panthéisme en fut la synthèse.

Peu d'intelligences sont capables de se critiquer elles-mêmes et de se donner l'impulsion qui les porte hors de leur sphère d'erreur. Les illusions passionnées qui se sont composé un corps de sophismes et qui se sont fait partager par un grand nombre, ne cèdent pas au raisonnement ; elles ne sont sérieusement rabattues que par les effondrements qu'elles-mêmes ont préparés. Vraisemblablement, il en sera toujours ainsi. Les journées de juin et le coup d'État jetèrent bas le romantisme politique. Dans la vie privée, l'inoculation romantique reçue par la bourgeoisie française, à partir de la Restauration, avait eu le temps de produire tous les accidents qui la jugeaient. Madame Bovary et Frédéric Moreau, le héros de *l'Education sentimentale*, résument le malheur lamentable des petites gens qui, pendant ces vingt années, confièrent leur destin à la chimère d'une poésie mauvaise. Des milliers d'existences humiliées, brisées, ridiculisées, figu-

rent dans ces deux livres. Le rêve mensonger gisait donc par terre, objet du sarcasme de ceux dont il avait ému la jeunesse et dont, malgré la clairvoyance amère de l'esprit, il continuait de posséder les fibres.

Flaubert, les Goncourt, Taine, Renan (par une partie de son esprit), Edmond Scherer, Dumas fils, conspirent, dans leurs voies diverses, à ce retour au réalisme qui va se continuer pendant trente ans, par le « naturalisme » dans le roman, par le moralisme au théâtre, par l'introduction de l'érudition et de l'histoire dans la poésie, par la faveur de l'élite, acquise à tout ce qui, en histoire ou en philosophie, se montre contre-révolutionnaire.

MR
Réaction puissante, menée par une génération d'écrivains et de penseurs qu'on peut appeler grande, et cependant demi-réaction, qui ne porte pas jusque sur la racine profonde du romantisme, qui n'est pas une guérison. De la débâcle des aspirations romantiques on concluait à l'impuissance de l'âme humaine, comme si ces aspirations avaient témoigné, selon le mot de Senancour, d'une « imprudente énergie » de cette âme, comme si la possibilité de leur réalisation eût supposé l'homme plus fort qu'il n'est contre la nature et contre le destin. C'est l'erreur que nous avons essayé de dissiper, en montrant dans les sentiments et les idées romantiques, les végétations de la décomposition morale et intellectuelle. Héritiers de cette sensibilité et des tendances cachées sous ces idées, les hommes de 1860 reconnurent l'inévitable échec que la réalité leur ménage, sans sonder ce qu'elles avaient en elles-mêmes de vermoulu. Ils conclurent de l'échec néces-

saire du romantisme, au déterminisme absolu et au pessimisme. Les deux idoles intellectuelles du Romantisme, la Nature et la Fatalité du devenir, s'imposèrent à leur esprit, mais pour accabler leur imagination et leur cœur.

L'investigation de ce pessimisme, de ce découragement, non instinctifs, mais analytiques et réfléchis, qui ont été la note dominante de la littérature dans la seconde moitié du XIX^e siècle français, a été faite avec une profondeur pathétique, une lucidité aiguë et une rare fermeté de jugement dans un livre, que notre adolescence a lu avec l'espèce d'ivresse que l'on éprouve à cet âge à découvrir peintes de la main d'un maître de chères parties de soi-même, et que notre âge mûr relit comme un livre d'histoire hautement éducateur : les *Essais de Psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget.

La sensibilité romantique survivait donc sous forme d'accablement et de tristesse au fond d'un état d'esprit parfaitement clairvoyant à l'égard de ses vaines prétentions et de ses mirages, soit individuels, soit sociaux. Mais elle avait cessé de corrompre l'intelligence. Les créations de l'esprit romantique, en psychologie et en politique, par exemple, procèdent d'une méconnaissance radicale de cette universelle condition de réciprocité, de solidarité, de convenance, qui, dans la nature humaine et la société, comme dans le monde physique, relie à un élément d'autres éléments, et fait correspondre à un certain état d'une partie un certain état des autres parties. Un feuillage sans branche pour le porter, un arbre sans racines, une cathédrale

posée sur les fondations d'une hutte d'Iroquois, ne sont pas concepts plus vains que les concepts romantiques du Bien, du Mal, de la Vertu, du Bonheur, de la Justice, généralement des choses morales. Le déterminisme est l'attitude nécessaire de l'intelligence, en ce sens que toutes les réalités sont subordonnées à des conditions fixes de formation et de conservation. Le pessimisme est l'inspiration nécessaire de la volonté, en ce sens que l'univers n'ayant aucunement pour fin l'avantage de l'espèce humaine, et cette espèce n'y tenant, matériellement parlant, qu'une place fort petite, sans parler des contradictions internes de l'homme, il y a tout lieu d'attendre que la spontanéité des choses et celle de sa propre nature lui ménagent par elles-mêmes la destinée la plus incommode et la plus déçue. Mais l'empire du déterminisme et la justesse du pessimisme trouvent leur limite en ce fait que l'intelligence ayant la faculté de connaître progressivement les lois de formation et de conservation des réalités et la volonté celle d'agir d'après les données de l'intelligence, l'homme possède, dans l'enceinte étroite des lois naturelles qui régissent le monde moral et social comme le monde physique, une puissance de commander à sa destinée, de l'améliorer et de l'ennoblir, dont il est aussi fou de dire qu'elle n'a pas de bornes qu'il serait téméraire de vouloir assigner définitivement les bornes. La génération de 1860 ne vit dans l'Intelligence que la contemplatrice du Fait, non la créatrice du Fait.

Cette paralysie (bien plutôt qu'erreur) ne la conduisit pas au faux, mais restreignit sa puissance investigatrice à un certain domaine de la réalité et de la vé-

rité. S'il est possible à l'homme des'affranchir progressivement de l'empire des choses en s'appuyant sur la connaissance de leur nature, s'il lui est possible de faire dans une certaine mesure sa vie, par ce qu'il sait des solidarités, des dépendances et des sanctions de la vie, s'il y a dans l'ordre moral et social des boussoles, des gouvernails et des leviers, l'obscurité de l'esprit, la paresse du sentiment livrent l'âme et la condition humaines à une vague dérive. La philosophie de 1860 était vraie à l'égard de toutes les manifestations du passivisme humain. La littérature dont cette date marque bien le plein essor et le moment de convergence décisive a excellé dans toutes les directions à les étudier. Renan et Taine ont pénétré plus avant qu'on ne l'avait fait avant eux dans l'analyse de tout ce qui, dans les manifestations (on ne peut précisément dire les créations) de la pensée, de l'imagination et du sentiment, appartient à l'inconscient et à l'impulsion.

Rien n'est plus caractéristique, à cet égard, que le rapport du « naturalisme » littéraire au romantisme. Le roman romantique asservissait l'âme de ses personnages à toutes les impressions du milieu physique ; mais il faisait d'une sensibilité sans contrepoids à ces impressions la marque d'une nature élevée, comme si elles avaient porté quelque chose de divin. Dans le roman naturaliste, les pensées, les sentiments et les actions des héros sont également à la merci de la couleur de la journée et des rumeurs de l'heure. Mais ce sont pensées, sentiments et actions au-dessous du médiocre. Les personnages du roman naturaliste appartiennent généralement à la portion la moins intéres-

sante, si ce n'est la plus stupide, de l'humanité. C'est le romantisme qui avoue, — avec amertume et ironie contre lui-même, chez Flaubert et Maupassant, s'il est exact d'observer, avec M. Brunetière, que chez eux, la vérité objective des caractères grimace du mépris que l'écrivain secrètement leur voue. L'admiration due à ces deux maîtres n'est limitée que par la question de savoir si l'art est vraiment l'art, qui se donne pour matière de si pitoyables réalités.

Ainsi la réaction contre-romantique de 1860 est dominée par le romantisme. Et le romantisme gouverne encore celle, si impuissante, qui s'est produite en 1890 contre le déterminisme et le pessimisme de la littérature et des sentiments sous le second Empire. On prêchait alors l'action et le goût de vivre mais comme s'ils eussent été incompatibles avec la lucidité intellectuelle. On essayait de se faire à Paris l'âme ingénue et ignorante des vierges de Fra Angelico ou des moujiks de Tolstoï. Selon la remarque de M. Jules Lemaître, on disait : « Croyons », comme les choristes de théâtre disent : « Marchons », sans s'inquiéter de ce qu'il fallait croire. Ce triste état d'imagination et de sensibilité fut d'ailleurs, comme signe de décomposition, au dessous de tout ce que nous avons analysé dans ce livre.

Des convulsions rigoureusement imputables à la maladie romantique obtenaient donc curiosité et faveur à Paris à une date toute récente. Si cette maladie continue d'infecter la sensibilité, l'intelligence et la volonté de beaucoup de nos contemporains immédiats, c'est à quoi il est temps de laisser rêver le

lecteur qui aura bien voulu nous suivre de bonne foi.

Peut-être cette méditation sur le temps présent le conduira-t-elle jusqu'à reconnaître que les vents, les courants, les honneurs, les flatteries publiques et la popularité, loin de se diriger selon le vœu des esprits droits et des âmes saines, favorisent des mouvements de décomposition politique, intellectuelle et sentimentale, profondément apparentés à ceux dont le nom de Romantisme désigne la source commune. En ce cas, ce livre éclairerait l'histoire d'aujourd'hui par l'histoire d'hier.

FIN



TABLE

—

PREMIÈRE PARTIE

LA RUINE DE L'INDIVIDU (J.-J. ROUSSEAU)

CHAP. I. — La fortune de Rousseau.....	9
CHAP. II. — Rousseau est le Romantisme.....	14
CHAP. III. — Ses Mœurs.....	19
CHAP. IV. — Ses Théories.....	57
CHAP. V. — Généralisation.....	70

DEUXIÈME PARTIE

LES SENTIMENTS ROMANTIQUES

Objet et division de cette deuxième partie.....	77
---	----

Livre premier

LA CHIMÈRE

CHAP. I. — La Chimère du Cœur (Senancour).....	81
CHAP. II. — La Chimère de l'Esprit (Faust).....	94

Livre second

LA CORRUPTION DES PASSIONS

CHAP. I. — La sensibilité romantique.....	104
CHAP. II. — La manie des Passions. Portrait de Benjamin Constant.....	106
CHAP. III. — Théorie de son mal.....	114
CHAP. IV. — Le faste des passions.....	124
CHAP. V. — La sensibilité de Chateaubriand.....	126
CHAP. VI. — La splendeur du faux.....	142
CHAP. VII. — Le sacerdoce de la Femme.....	154
CHAP. VIII. — De la part de romantisme dans la poésie de Lamartine.....	172

TROISIÈME PARTIE

LES IDÉES ROMANTIQUES

INTRODUCTION : Caractère général du Romantisme depuis 1830.....	185
--	-----

Livre premier

LA LITTÉRATURE ROMANTIQUE

CHAP. I. — Conception romantique de la nature hu- maine.....	196
CHAP. II. — Théorie de l'emphase romantique.....	223
CHAP. III. — L'emphase au théâtre.....	231
CHAP. IV. — Le lyrisme romantique.....	248
CHAP. V. — L'amour romantique.....	277
CHAP. VI. — La personnalité littéraire.....	292
CHAP. VII. — Vue générale sur l'esthétique romantique.	309

Livre second

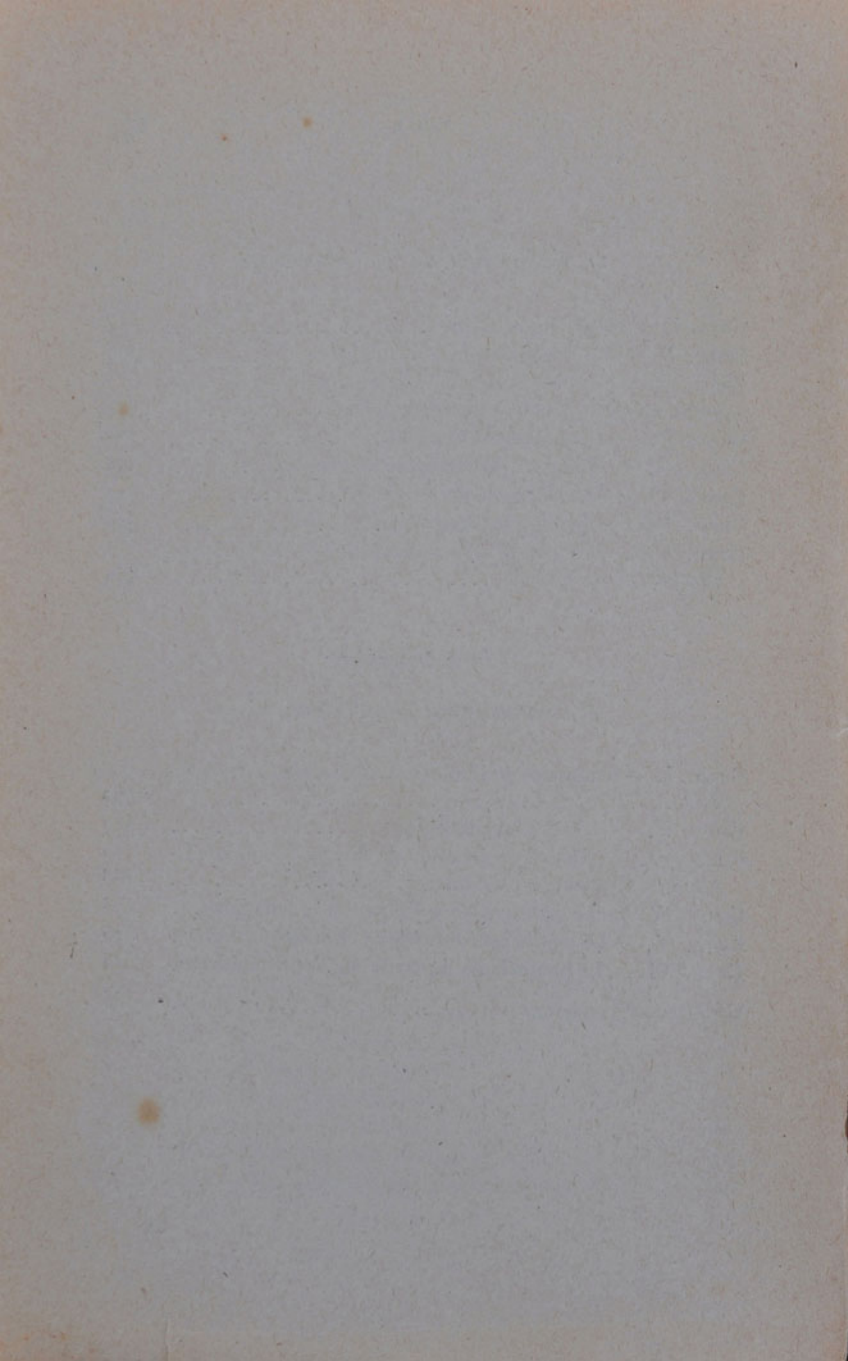
LA RÉVOLUTION ET LE ROMANTISME

CHAP. I. — Objet de ce livre.....	321
CHAP. II. — Le messianisme romantique.....	324
CHAP. III. — Le messianisme romantique dans ses rap- ports avec les principes de 1789-1793.....	331
CHAP. IV. — Leviathan et Chanaan.....	364
CHAP. V. — Michelet, historien de la France.....	366
CHAP. VI. — La religion du Progrès.....	417
CHAP. VII. — Science et Progrès.....	420
CHAP. VIII. — Formes caractéristiques de l'idolâtrie du Progrès au XIX ^e siècle.....	432

Livre troisième

L'INFLUENCE GERMANIQUE

CHAP. I. — Sommaire de l'influence allemande au XIX ^e siè- cle.....	470
CHAP. II. — L'esprit panthéistique.....	477
CHAP. III. — Nature et étendue de l'influence panthéis- tique en France.....	488
CHAP. IV. — Le panthéisme politique ou le fanatisme... ..	493
CHAP. V. — Le panthéisme esthétique ou la mort du goût.	515
CHAP. VI. — Le panthéisme du cœur ou le dilettantisme.	525
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	535



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix décembre mil neuf cent six

PAR

BLAIS ET ROY

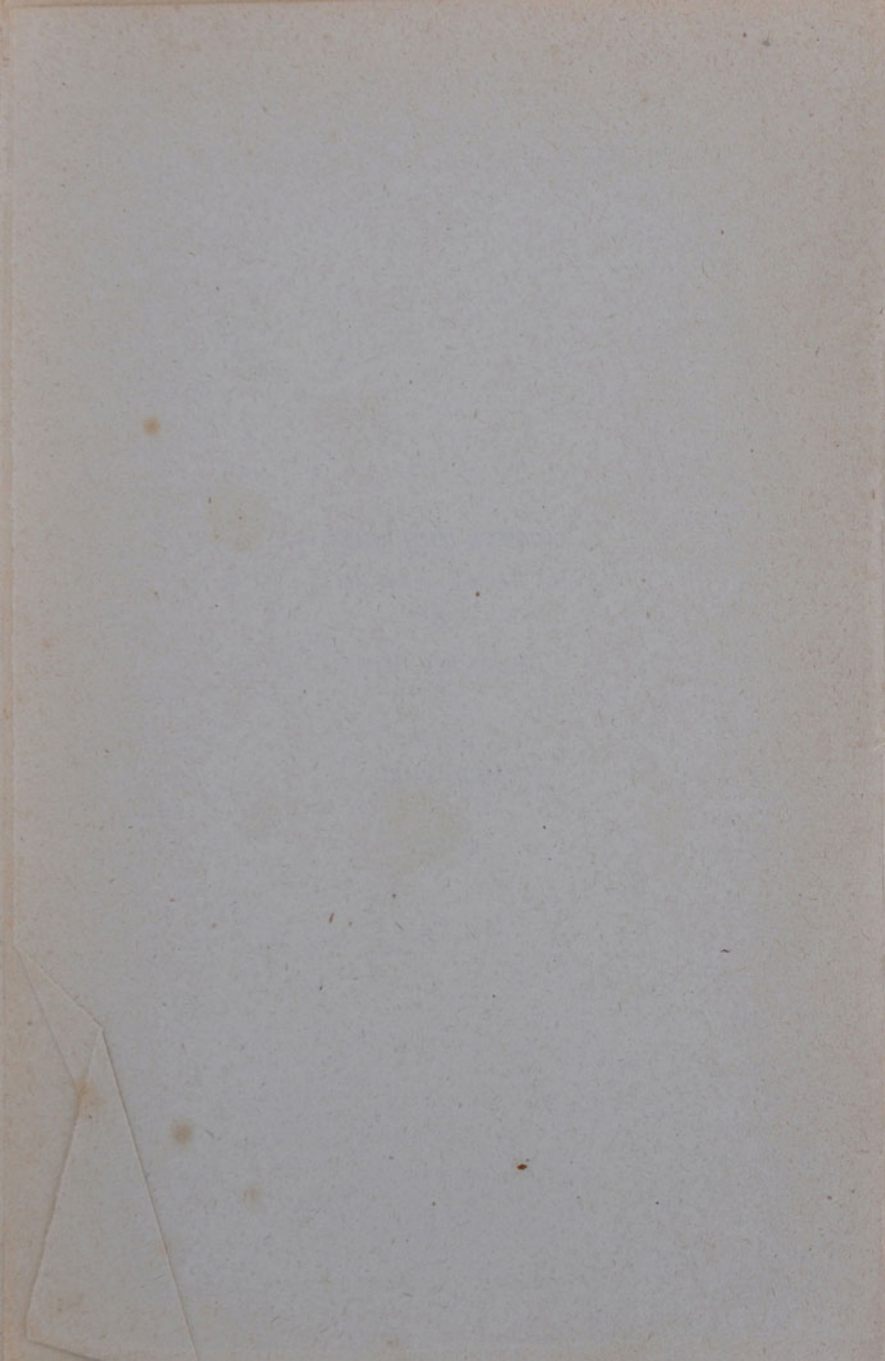
A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE



**EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCURE DE FRANCE**

Histoire — Critique — Littérature

Agathon L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.....	3.50	Le Sang du Pauvre.....	3.50	La Maison de Madame Gourdan.....	3.50
Hortense Allart de Méritens Lettres inédites à Sainte-Beuve.....	3.50	Léon Bocquet Albert Samain.....	3.50	Paul Deltor Remy de Gourmont et son Œuvre.....	0.75
Pierre D'Alhelm Moussorgski.....	3.50	Georges Buisseret L'Évolution idéologique d'Emile Verhaeren.....	0.75	Eugène Demolder L'Espagne en auto.....	3.50
Sur les pointes (mœurs russes).....	3.50	Mélanie Calvat Vio de Mélanie.....	3.50	Henry Detouche De Montmartre à Montserat (illustré).....	3.50
Aurel Jean Dolent.....	1 »	Gaston Capon Les Vestris.....	3.50	Dostolevski Correspondance et Voyage à l'étranger.....	7.50
Henri Bachelin Jules Renard et son Œuvre.....	0.75	Louis Cario et Ch. Régismanset L'Exotisme.....	3.50	Pierre Dufoy Victor Hugo à vingt ans... Edouard Dujardin La Source du Fleuve chrétien.....	3.50
J. Barbey d'Aureville L'Esprit de J. Barbey d'Aureville.....	3.50	Thomas Carlyle Lettres de Thomas Carlyle à sa mère.....	2.50	Louis Dumur Les Enfants et la Religion.....	0.50
Lettres à Léon Bloy.....	3.50	Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol.....	7 »	Georges Duviquet Héliogabale.....	3.50
Lettres à une Amie.....	3.50	Olivier Cromwell , sa Correspondance, ses Discours. I.....	3.50	Georges Eekhoud Les Libertins d'Anvers....	3.50
J.-M. Barrie Margaret Ogilvy.....	3.50	Olivier Cromwell , sa Correspondance, ses Discours, II.....	3.50	M. Esch L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.....	0.75
Charles Baudelaire Lettres, 1844-1866.....	3.50	Eugène Carrière Ecrits et Lettres choisies..	3.50	Edmond Fazy et Abdul Hallim Memdouh Anthologie de l'amour turc	3.50
Œuvres posthumes (in-8)...	7.50	Félix Castigat et Victor Ridendo Petit Musée de la Conversation.....	3.50	Gauthier Ferrières François Coppée et son œuvre.....	0.75
Œuvres posthumes (in-18)...	3.50	Fernand Caussy Laclos.....	3.50	André Fontaines Histoire de la Peinture française au XIX ^e siècle....	3.50
Léon Bazalgette Walt Whitman, L'Homme et son œuvre.....	7.50	F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge Les Derniers jours de Paul Verlaine.....	3.50	Paul Frémeaux Dans la chambre de Napoléon mourant.....	3.50
André Beauvier La Poésie nouvelle.....	3.50	Charles Cestre Bernard Shaw et son œuvre	3.50	Ernest Gaubert et Jules Vérant Anthologie de l'Amour Provençal.....	3.50
Dimitri de Benckendorff La Favorite d'un Tzar.....	3.50	Chamfort Les plus belles pages de Chamfort.....	3.50	André Gide Oscar Wilde.....	1 »
Paterne Berrichon Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50	Paul Claudel Connaissance de l'Est.....	3.50	Prétextes, Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale...	3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50	Charles Collé Journal historique inédit... Vicomte de Colleville Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.....	2 »	Nouveaux Prétextes...	3.50
Albert de Bersaucourt Les Pamphlets contre Victor Hugo.....	3.50	J.-A. Coulangheon Lettres à deux femmes....	3.50	A. Gilbert de Voisins Sentiments.....	3.50
Ad. Van Bever et Paul Léautéaud Poètes d'aujourd'hui, <i>Morceaux choisis</i> , 2 vol.....	7 »	Marcel Coulon Témoignages.....	3.50	Comte de Gobineau Pages choisies.....	3.50
Ad. Van Beveret Ed. Sansot-Orland Œuvres galantes des Conteurs italiens.....	3.50	Cyrano de Bergerac Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac....	3.50	Edmund Gosse Père et Fils.....	3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, II ^e série.....	3.50	Eugène Deiraance Charlotte de Médicis.....	3.50	Jean de Gourmont Henri de Régnier et son œuvre.....	0.75
Léon Bloy La Chevalière de la Mort... Celle qui pleure.....	2 » 8.50	Charles Corday et la Mort de Marat	3.50	Muses d'aujourd'hui...	3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise.....	3.50			Remy de Gourmont Le Chemin de Velours, <i>Nouvelles Dissociations d'idées</i>	3.50
Exégèse des Lieux Communs Le Fils de Louis XVI.....	3.50			La Culture des idées	3.50
L'Invendable.....	3.50				
Le Mendiant ingrat.....	5 »				
Mon Journal (pour faire suite au <i>Mendiant Ingrat</i>)... Pages choisies.....	3.50				
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne.....	3.50				

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse.....	0.75	Marius-Ary Leblond Leconte de Lisle.....	3.50	Eugène Morel Bibliothèques, 2 vol. in-8o.	15 »
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IV ^e série)....	3.50	G. Le Cardonnel et Ch. Vellay La Littérature contemporaine (1905).....	3.50	Charles Morice Eugène Carrière.....	3.50
Epilogues. <i>Réflexions sur la vie</i> (1895-1898).....	3.50	Edmond Lepelletier Histoire de la Commune de 1871. I.....	7.50	Jacques Morland Enquête sur l'Influence al- lemande.....	3.50
Epilogues. <i>Réflexions sur la vie</i> (1899-1904).....	3.50	Histoire de la Commune de 1871. II.....	7.50	Gabriel Mourey Le Village dans la Pinède.....	3.50
Epilogues. <i>Réflexions sur la vie</i> (1902-1904).....	3.50	Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.....	3.50	Alfred de Musset Correspondance.....	3.50
Esthétique de la langue fran- çaise.....	3.50	Emile Zola, sa Vie, son Œu- vre.....	3.50	Les plus belles pages d'Al- fred de Musset.....	3.50
Livre des Masques, <i>Por- traits symbolistes</i>	3.50	Loyson-Bridet Mœurs des Diurnales. <i>Trai- té de Journalisme</i>	3.50	Lettres d'amour à Aimée d'Alton.....	3.50
Le II ^e Livre des Masques.....	3.50	Émile Magne L'Esthétique des Villes....	3.50	Œuvres complémentaires.....	3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, V ^e série).....	3.50	Madame de Chatillon.....	3.50	Napoléon Napoléon raconté par lui- même, 2 vol. in-18.....	7 »
Le Problème du Style.....	3.50	Madame de la Suze.....	3.50	Gérard de Nerval Correspondance.....	3.50
Promenades littéraires (I)...	3.50	Madame de Villedieu.....	3.50	Les plus belles pages de Gé- rard de Nerval.....	3.50
Promenades littéraires (II)...	3.50	Le Plaisant Abbé de Bois- robert.....	3.50	Alfredo Niceforo Le Génie de l'Argot.....	3.50
Promenades littéraires (III)	3.50	Scarron et son milieu.....	3.50	Léon Paschal Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie	7.50
Promenades littéraires (IV)	3.50	Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Ram- bouillet.....	3.50	Péladan Les Idées et les Formes...	3.50
Ch.-M. Des Granges La Presse littéraire sous la Restauration.....	7.50	Henri Malo Les Corsaires.....	3.50	Hubert Pernot Anthologie populaire de la Grèce moderne.....	3.50
Maurice de Guérin Les plus belles pages de Maurice de Guérin.....	3 »	René Martineau Tristan Corbière.....	3 »	Edmond Pilon Francis Jammes et le Senti- ment de la Nature.....	0.75
Frédéric Harrison John Ruskin.....	3.50	Ferdinand de Martino Anthologie de l'amour arabe	3.50	Muses et Bourgeoises de jadis.....	3.50
Henri Heine Les plus belles pages de Henri Heine.....	3.50	Henri Massis La Pensée de Maurice Barrès	0.75	Portraits tendres et pathé- tiques.....	3.50
A.-Ferdinand Herold Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Ma- rie.....	6 »	Masson Forestier Autour d'un Racine ignoré.	7.50	Camille Piton Paris sous Louis XV.....	3.50
Alexandre Herzen Pages choisies.....	3.50	Camille Mauclair Jules Laforgue.....	2.50	Paris sous Louis XV (II)...	3.50
Robert d'Humières L'île et l'Empire de Grande- Bretagne.....	3.50	Édouard Maynial Casanova et son temps....	3.50	Paris sous Louis XV (III)...	3.50
Francis Jammes Ma Fille Bernadette.....	3.50	La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.....	3.50	Paris sous Louis XV (IV)...	3.50
H. Jelinek La Littérature tchèque con- temporaine.....	3.50	Henri Mazel Ce qu'il faut lire dans sa vie.	3.50	Pierre-Paul Plan Jean-Jacques Rousseau ra- conté par les gazettes de son temps.....	3.50
Virgile Jozs Fragonard, <i>Mœurs du XVIII^e siècle</i>	3.50	Jean Méliá Les Idées de Stendhal.....	3.50	Georges Polti Les trente-six situations dramatiques.....	3.50
Watteau, <i>Mœurs du XVIII^e siècle</i>	3.50	Stendhal et ses commenta- teurs.....	3.50	Henri de Régnier Discours de Réception à l'A- cadémie française.....	1 »
Rudyard Kipling Lettres du Japon.....	3.50	La Vie amoureuse de Sten- dhal.....	3.50	Figures et Caractères.....	3.50
Paul Lafond L'Aube Romantique.....	3.50	George Meredith Essai sur la Comédie.....	2 »	Sujets et Paysages.....	3.50
Laclos Lettres inédites.....	3.50	Adrien Mithouard Le Tourment de l'Unité.....	3.50	Rétif de la Bretonne Les plus belles pages de Ré- tif de la Bretonne.....	3.50
Jules Laforgue Mélanges posthumes. Por- trait de l'auteur par Théo- van Rysselberghe.....	3.50	Albert Mockel Emile Verhaeren.....	2 »	Cardinal de Retz Les plus belles pages du Cardinal de Retz.....	3.50
Wanda Landowska Musique ancienne.....	3.5	Propos de Littérature.....	3 »		
Pierre Lasserre Le Romantisme français (in-8)	7.50	Un Héros: Stéphane Mallar- mé.....	1 »		
Le Romantisme français (in-12).....	3.50	Jean Moréas Esquisses et Souvenirs....	3.50		
		Réflexions sur quelques Poè- tes.....	3.50		
		Variations sur la Vie et les Livres.....	3.50		

Arthur Rimbaud Lettres de Jean-Arthur Rim- baud.....	3.50	lorm. 2 vol. in-8.....	15 »	Adolphe Thalasso Anthologie de l'Amour asia- tique.....	3.50
André Rouveyre Exécution secrète d'un peintre par ses confrères.	1 »	Le Cénacle de la Muse Fran- çaise	3.50	Le Théâtre Libre	3.50
William Ritter Etudes d'Art étranger.....	3.50	Delphine Gay	3.50	Théophile Les plus belles pages de Théophile.....	3 »
Rivarol Les plus belles pages de Ri- varol.....	3.50	Hortense Allart de Méritens La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe.....	3.50	Tolstoï Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.....	10.50
E. de Rougemont Villiers de Pisle-Adam.....	3.50	Lamartine (1816-1830)	3.50	Tristan L'Hermite Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.....	3 »
John Ruskin La Bible d'Amiens.....	3.50	Madame d'Arbouville	3.50	Jules Troubat Sainte-Beuve et Chamfleury La Salle à manger de Sainte- Beuve.....	3.50
Jules Sageret Les Grands Convertis.....	3.50	Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol.....	3.50	Octave Uzanne Le Célibat et l'Amour.....	3.50
Saint-Amant Les plus belles pages de Saint-Amant.....	3 »	Alphonse Siché et Jules Bertaut L'Évolution du Théâtre con- temporain.....	3.50	Parisiennes de ce temps ...	3.50
Saint-Evremond Les plus belles pages de Saint-Evremond.....	3.50	Octave Séré Musiciens français d'aujourd' d'hui.....	3.50	A. Van Gennep La Question d'Homère.....	0.75
Saint-Simon Les plus belles pages de Saint-Simon.....	3.50	Nahum Slousch La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.....	3.50	Jean Vartot L'Œuvre d'Elémir Bourges.	1 »
Sainte-Beuve Lettres inédites à M. et M ^{me} Juste Olivier.....	3.50	Joseph de Smet Lafcadio Hearn.....	3.50	E. Viglé-Lecocq La Poésie contemporaine 1884-1896.....	3.50
P. Saintyves Les Reliques et les Images légendaires.....	3.50	Robert de Souza La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental.....	3.50	Léonard de Vinci Textes choisis.....	3.50
Marcel Schwob Spicilège.....	3.50	Stendhal Les plus belles pages de Stendhal.....	3.50	Jean Viollis Charles Guérin.....	2 »
Léon Siché Alfred de Musset. I. L'Hom- me et l'Œuvre, les Cama- rades; II. Les Femmes. 2 vol.....	7 »	Casimir Strylenski Soirées du Stendhal-Club..	3.50	Tancredé de Visan L'Attitude du Lyrisme con- temporain.....	3.50
Les Amitiés de Lamartine ..	3.50	Casimir Strylenski et Paul Arbelet Soirées du Stendhal-Club (2 ^e série).....	3.50	Oscar Wilde De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Géologie de Reading.....	3.50
Le Cénacle de Joseph De-		Talleyrand des Réaux Les plus belles pages de Talleyrand des Réaux...	3.50	Stefan Zweig Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre.....	3.50

Théâtre

Aurel Pour en finir avec l'Amant.	3.50	Maxime Gorki Dans les Bas-Fonds.....	3.50	Virgile Jozs et Louis Dumur Rembrandt.....	3.50
Henry Bataille Ton sang, précédé de la Lépreuse.....	3.50	Les Petits Bourgeois	3.50	Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold Prométhée.....	1 »
Paul Claudel L'Arbre.....	3.50	Remy de Gourmont Lliith, suivi de Théodat.....	3.50	Charles Van Lerberghe Les Flaireurs.....	1 »
Théâtre I	3.50	Fernand Gregh Prélude féerique.....	1 »	Les Flaireurs	3.50
Théâtre II	3.50	Gerhart Hauptmann La Cloche engloutie.....	3.50	Pan	3.50
Théâtre III	3.50	A.-Ferdinand Herold Andromaque.....	3 »	Emerich Madach La Tragédie de l'Homme.....	3.50
Théâtre IV	3.50	L'Anneau de Çakuntalâ ...	1 »	F.-T. Marinett Le Roi Bombance.....	3.50
Marcel Collière Les Syracusaines.....	1 »	Les Hérétiques	1 »	Jean Moréas Iphigénie, tragédie en 5 ac- tes.....	3.50
Edouard Dujardin Antonia.....	3 »	Le Jeune Dieu	1 »	Alfred Mortier La Logique du Doute.....	1 »
Albert Erlande Le Titan.....	3.50	Maisonseule	2 »	Marius vaincu	2 »
André Gide Saül. Le Roi Candaule...	3.50	Séviri	1 »	Lucien Nepoty Le Premier Glaive.....	1 »
		Les Sept contre Thèbes ...	1 »		
		Une jeune femme bien gardée	1 »		
		Robert d'Humières Les Ailes closes.....	3.50		

Louis Payen		Paul Ranson		Saint-Pol-Roux	
Les Esclaves.....	1 »	L'Abbé Prout, <i>Guignol pour les vieux enfants</i> . Préface de Georges Ancey. Illustrations de Paul Ranson.....	3.50	La Dame à la Faulx.....	3.50
Siséra.....	1 »	Ernest Raynaud		Albert Samain	
Péladan		L'Assomption de Paul Verlaine.....	1 »	Polyphème, 2 actes.....	1 »
(Œdipe et le Sphinx.....)	1 »	Henri de Régnier		Paul Souchon	
Sémiramis.....	1 »	Les Scrupules de Sganarelle.....	3.50	Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes.....	1 »
René Peter		Jules Romains		Phyllis, tragédie en 5 actes.....	2 »
La Tragédie de la Mort.....	1 »	L'Armée dans la Ville.....	3.50	Le Tasse.....	2 »
Georges Polti				Émile Verhaeren	
Les Cuirs de Bœuf.....	3.50			Deux Drames.....	3.50
Rachilde				Philippe II.....	3.50
Théâtre.....	3.50				

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthélemy		L'Impulsion sexuelle.....	5 »	Le Voyageur et son Ombre (<i>Humain, trop Humain</i> , 2 ^e partie).....	3.50
Thomas Carlyle.....	3.50	L'Inversion sexuelle.....	5 »	Georges Palante	
Julien Benda		Le Monde des Rêves.....	3.50	La Philosophie du Bovarysme.....	0.75
Le Bergsonisme.....	2 »	Helvétius		Péladan	
Georges Bohn		Les plus belles pages d'Helvétius.....	3.50	Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce.....	1 »
Alfred Giard et son Œuvre.....	0.75	P.-G. La Chesnais		Edmond Picard	
H.-B. Brewster		La Révolution russe et ses résultats.....	0.75	Gustave Le Bon et son Œuvre.....	0.75
L'Amépalenne.....	3.50	Pierre Lasserré		Etienne Rabaud	
Thomas Carlyle		Les Idées de Nietzsche sur la Musique.....	3.50	Le Génie et les théories de M. Lombroso.....	0.75
Essais choisis de Critique et de Morale.....	3.50	La Morale de Nietzsche.....	3.50	Marcel Réja	
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.....	3.50	D^r Gustave Le Bon		L'Art chez les fous.....	3.50
Pamphlets du Dernier Jour. Sartor Resartus.....	3.50	La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.....	0.75	Claire Richter	
Frédéric Charpin		Jacques Loeb		Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines.....	3.50
La Question religieuse.....	3.50	La Fécondation chimique.....	5	Jules Sageret	
Christian Cornéliussen		Percival Lowell		Henri Poincaré.....	0.75
Le Salaire, ses formes, ses lois.....	0.75	Mars et ses Canaux.....	5 »	Paradis laïques.....	3.50
Lucien Corpechot		Louis Maeterlinck		Sénancour	
René Quinton.....	0.75	Péchés primitifs.....	3.50	De l'Amour.....	3 »
Gaston Danville		Maurice Maeterlinck		Carl Siger	
Magnétisme et Spiritisme.....	0.75	Le Trésor des Humbles.....	3.50	Essai sur la Colonisation.....	3.50
J.-A. Dulaure		Georges Matisse		Léon Tolstoï	
Des Divinités génératrices (<i>Le Culte de Phallus</i>).....	3.50	L'Intelligence et le Cerveau.....	0.75	Dernières Paroles.....	3.50
Emerson		D. Mérejkowsky		L.-L. Trouessart	
Les Forces éternelles.....	3.50	Le Tsar et la Révolution.....	3.50	Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire.....	0.75
Jules de Gaultier		Raymond Meunier		A. Van Gennep	
Le Bovarysme.....	3.50	Le Végétarisme.....	0.75	La Question d'Homère.....	0.75
Comment naissent les dogmes.....	3.50	Stanislas Meunier		Religions, Mœurs et Légendes.....	3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs.....	3.50	Les Harmonies de l'Évolution terrestre.....	0.75	Religions, Mœurs et Légendes. 2 ^e série.....	3.50
La Fiction universelle.....	3.50	Multatuli		Religions, Mœurs et Légendes. 3 ^e série.....	3.50
De Kant à Nietzsche.....	3.50	Pages choisies.....	3.50	Religions, Mœurs et Légendes. 4 ^e série.....	3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique.....	3.50	Frédéric Nietzsche		H.-G. Wells	
Les Raisons de l'Idéalisme.....	3.50	Ainsi parlait Zarathoustra..	3.50	Anticipations.....	1 »
Remy de Gourmont		Aurore.....	3.50	La Découverte de l'Avenir.	3.50
Physique de l'amour. <i>Essai sur l'instinct sexuel</i>	3.50	Considérations inactuelles..	3.50	Une Utopie moderne.....	
Promenades Philosophiques.....	3.50	Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist.....	3.50		
Promenades Philosophiques 2 ^e série.....	3.50	Ecce Homo.....	3.50		
Promenades philosophiques, 3 ^e série.....	3.50	Le Gai savoir.....	3.50		
Havelock Ellis		La Généalogie de la Morale. Humain, trop Humain (1 ^{re} partie).....	3.50		
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme.....	5	L'Origine de la Tragédie... Pages choisies.....	3.50		
		Par delà le bien et le mal..	3.50		
		La Volonté de Puissance, 2 volumes.....	7 »		

Collection de Romans

Claire Albane		Les Patins de la Reine de Hollande.....	3.50	Remy de Gourmont	Les Chevaux de Diomède..	3.50
L'Amour tout simple.....	3.50	La Route d'Émeraude.....	3.50	Un Cœur virginal.....	3.50	
Anonyme		Charles Derennes		Couleurs.....	3.50	
Lettres d'amour d'une Anglaise.....	3.50	L'Amour fessé.....	3.50	Histoires magiques.....	3.50	
Aurel		Le Peuple du Pôle.....	3.50	Une Nuit au Luxembourg..	3.50	
Les Jeux de la Flamme....	3.50	Dostoïevski		D'un Pays lointain.....	3.50	
Marcel Batilliat		Carnet d'un Inconnu.....	3.50	Le Pèlerin du Silence.....	3.50	
La Beauté.....	3.50	Le Double.....	3.50	Sixtine.....	3.50	
Chair mystique.....	3.50	Édouard Ducoté		Le Songe d'une femme... 3.50		
La Joie.....	3.50	Aventures.....	3.50	Thomas Hardy		
La Vendée-aux-Genêts.....	3.50	Édouard Dujardin		Barbara.....	3.50	
Versailles-aux-Fantômes ..	3.50	L'Initiation au Péché et à l'Amour.....	3.50	Frank Harris		
Maurice Beaubourg		Les Lauriers sont coupés... 3.50		Montès le Matador.....	3.50	
Dieu ou pas Dieu.....	3.50	Louis Dumur		Lafacadio Hearn		
La rue Amoureuse.....	3.50	Le Centenaire de Jean-Jacques.....	3.50	Chita.....	3.50	
Aloysius Bertrand		Un Coco de génie.....	3.50	Feuilles éparses.....	3.50	
Gaspard de la Nuit.....	3.50	L'École du Dimanche.....	3.50	Kotto.....	3.50	
Alla Berzéli		Pauline ou la liberté de l'amour.....	3.50	Kwaidan.....	3.50	
Tamara.....	3.50	Les trois demoiselles du père Maire.....	3.50	La Lumière vient de l'Orient.....	3.50	
J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan		Georges Eekhoud		A. Ferdinand Herold		
Au Pied de l'Echafaud....	3.50	L'Autre Vue.....	3.50	L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.....	2 »	
Léon Bloy		Le Cycle patibulaire.....	2.50	Les Contes du Vampire... 3.50		
La Femme pauvre.....	3.50	Escal-Vigor.....	3.50	Maurice Hewlett		
R.-Gaston Charles		La Faneuse d'amour.....	3.50	Amours charmanes et cruelles.....	3.50	
La Danseuse nue et la Dame à la Licorne.....	3.50	Mes Communions.....	3.50	Charles-Henry Hirsch		
Judith Cladel		Albert Erlande		La Possession.....	3.50	
Confessions d'une Amante.	3.50	Jolie Personne.....	3.50	La Vierge aux tulipes.... 3.50		
Mrs W.-K. Clifford		Le Paradis des Vierges sages.....	3.50	Edmond Jaloux		
Lettres d'amour d'une Femme du monde.....	3.50	Laurent Evrard		L'Agonie de l'Amour.....	3.50	
Joseph Conrad		Le Danger.....	3.50	L'École des Mariages.... 3.50		
L'Agent secret.....	3.50	Une Leçon de Vie.....	3.50	Le Jeune Homme au Masque	3.50	
Le Nègre du « Narcisse »..	3.50	Gabriel Faure		Les Sangsues.....	3.50	
J.-A. Coulangheon		La Dernière Journée de Sappho.....	3.50	Francis Jammes		
Le Béguin de Gô.....	3.50	André Fontalnas		Almaïde d'Étremont.....	2 »	
L'Inversion sentimentale... 3.50		L'Indécis.....	3.50	Pensée des Jardins.....	2 »	
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50		L'Ornement de la Solitude. 2 »		Pomme d'Anis.....	2 »	
Stephen Crane		André Gide		Le Roman du Lièvre.....	3.50	
La Conquête du Courage... 3.50		L'Immoraliste.....	3.50	Alfred Jarry		
Gaston Danville		Les Nourritures Terrestres. 3.50		Les Jours et les Nuits.... 3.50		
L'Amour Magicien.....	3.50	La Porte étroite.....	3.50	Lucien Jean		
Contes d'au-delà.....	6 »	Le Prométhée mal enchaîné 2 »		Parmi les Hommes.....	3.50	
Le Parfum de volupté.....	3.50	Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes.....	3.50	Albert Juhellé		
Les Reflets du Miroir.....	3.50	A. Gilbert de Voisins		La Crise virile.....	3.50	
Jacques Daurelle		La Petite Angoisse.....	3.50	Gustave Kahn		
La Troisième Héloïse.... 3.50		Ginko et Biloba		Le Conte de l'Or et du Silence.....	3.50	
Albert Delacour		Le Voluptueux Voyage ou les Pèlerines de Venise. 3.50		Rudyard Kipling		
L'Évangile de Jacques Clément.....	3.50	Maxime Gorki		Actions et Réactions.....	3.50	
Le Pape rouge.....	3.50	L'Angoisse.....	3.50	Les Bâisseurs de Ponts... 3.50		
Le Roy.....	3.50	L'Annonciateur de la Tempête.....	3.50	Le Chat Maltais.....	3.50	
Louis Delattre		Les Déchus.....	3.50	L'Histoire des Gadsby.....	3.50	
La Loi de Péché.....	3.50	Les Vagabonds.....	3.50	L'Homme qui voulut être roi 3.50		
Grazia Deledda		Varenka Olessova.....	3.50	Kim.....	3.50	
Les Tentations.....	3.50	Jean de Gourmont		Le Livre de la Jungle.....	3.50	
Charles Demaëge		La Toison d'Or.....	3.50	Le Second Livre de la Junglé.....	3.50	
Le Livre de Désir.....	2 »			La plus belle Histoire du monde.....	3.50	
Eugène Demolder				Le Retour d'Imray.....	3.50	
L'Arche de M. Cheunus... 2 »				Stalky et Cie.....	3.50	
Le Jardinier de la Pompadour.....	3.50			Sur le Mur de la Ville.... 3.50		

Hubert Krains		Les Joux d'Hélène.....	3.50	Robert Scheffer	
Amours rustiques.....	3.50	La Liaison fâcheuse.....	3.50	Les Frissonnantes.....	3.50
Le Pain noir.....	3.50	La Maison de la Petite Livia	3.50	Les Loisirs de Berthe Livoire	3.50
Marie Kryszynska		Pierre de Querlon et		Le Pêché mutuel.....	3.50
La Force du Désir.....	3.50	Charles Verrier		Marcel Schwob	
Laclos		Les Amours de Leucippe et		La Lampe de Psyché.....	3.50
Les Liaisons dangereuses		de Clitophon.....	3.50	Emile Sicard	
(édition collationnée sur		Pierre Quillard		Les Marchands.....	3.50
le manuscrit).....	3.50	Les Mimes d'Hérodas.....	2 »	R.-L. Stevenson	
A. Lacoin de Villemorin.		Thomas de Quincey		La Flèche noire.....	3.50
et D^r Khalil-Khan		De l'Assassinat considéré		Ivan Strannik	
Le Jardin des Délices.....	3.50	comme un des Beaux-Arts	3.50	L'Appel de l'Eau.....	3.50
Jules Laforgue		Rachilde		Auguste Strindberg	
Moralités légendaires, sui-		Contes et Nouvelles.....	3.50	Axel Borg	3.50
vies des <i>Deux Pigeons</i>	3.50	Le Dessous.....	3.50	Inferno.....	3.50
Enrique Larreta		L'Heure sexuelle.....	3.50	Jean de Tinan	
La Gloire de don Ramire ..	3.50	Les Hors nature.....	3.50	Aimienne ou le Détourne-	
Pierre Lasserre		L'Imitation de la Mort.....	3.50	ment de mineure.....	3.50
Henri de Sauvelade.....	2 »	La Jongleuse.....	3.50	L'Exemple de Ninon de Len-	
Paul Léautaud		Le Meneur de Louves.....	3.50	clôs amoureuse.....	3.50
Le Petit Ami.....	3.50	La Sanglante Ironie.....	3.50	Penses-tu réussir?.....	3.50
Georges Le Cardonnell		Son Printemps.....	3.50	P.-J. Toulet	
Les Soutiens de l'Ordre....	3.50	La Tour d'Amour.....	3.50	Mon amie Nane.....	3.50
Camille Lemonnier		Hugues Rebell		Les Tendres Ménages.....	3.50
La Petite Femme de la Mer	3.50	Le Diable est à table.....	3.50	Mark Twain	
Jean Lorrain		Henri de Régnier		Le Capitaine Tempête.....	3.50
Contes pour lire à la chan-		Les Amants Singuliers....	3.50	Contes choisis.....	3.50
delle.....	2 »	L'Amphisbène.....	3.50	Exploits de Tom Sawyer	
Henri Malo		Le Bon Plaisir.....	3.50	detective et autres nou-	
Ces Messieurs du Cabinet..	3.50	La Canne de Jaspe.....	3.50	velles.....	3.50
Les Dauphins du jour.....	3.50	Couleur du Temps.....	3.50	Le Legs de 30000 dollars.	3.50
Les Surprises du Bachelier		La Double Maîtresse.....	3.50	Un Pari de Milliardaires... 3.50	
Petrucchio.....	3.50	La Flambée.....	3.50	Les Peterkins.....	3.50
Raymond Marival		Le Mariage de Minuit.....	3.50	Plus fort que Sherlock Hol-	
Chair d'Ambre.....	3.50	Le Passé vivant.....	3.50	mès.....	3.50
Le Çof, <i>Mœurs kabyles</i> ...	3.50	La Peur de l'Amour.....	3.50	Le Prétendant américain... 3.50	
Max-Anély		Les Rencontres de M. de		Arnold Van Gennep	
Les Immémoriaux.....	3.50	Bréot.....	3.50	Les Demi-Savants.....	3.50
Charles Merki		Les Vacances d'un Jeune		Eugène Vernon	
Margot d'Été.....	3.50	Homme sage.....	3.50	Gisèle Chevreuse.....	3.50
Albert Mockel		Jules Renard		Villiers de l'Isle-Adam	
Contes pour les Enfants d'hier	3.50	Le Vigneron dans sa Vigne.	3.50	Derniers Contes.....	3.50
Jean Moréas		Maurice Renard		Jean Violis	
Contes de la Vieille France.	3.50	Le Docteur Lerne, sous-dieu	3.50	Petit Cœur.....	2 »
Eugène Morel		Le Voyage Immobilable.....	3.50	H.-G. Wells	
Les Boers.....	2 »	William Ritter		L'Amour et M. Lewisham... 3.50	
Alain Morsang et		Fillette slovaque.....	3.50	Anne Véronique.....	3.50
Jean Beslière		Leurs Lys et leurs Roses... 3.50			
La Mouette.....	3.50	La Passante des Quatre Sai-	3.50	Au Temps de la Comète... 3.50	
Marie et Jacques Nervat		sons.....	3.50	La Burslesque Equipée du	
Céline Landrot.....	3.50	Jean Rodés		Cycliste.....	3.50
Novallis		Adolescents.....	3.50	Douze Histoires et un Rêve.	3.50
Henri d'Ofterdingen.....	3.50	Lucien Rolmer		Écrouis et Fantasmagories.. 3.50	
Julien Ochsé		Madame Fornoul et ses Hé-		La Guerre dans les airs... 3.50	
D'Ile en Ile.....	3.50	ritiers.....	2 »	La Guerre des Mondes..... 3.50	
Walter Pater		Gabrielle Rosenthal		L'Histoire de M. Polly..... 3.50	
Portraits Imaginaires.....	3.50	L'Éveil.....	2 »	Une Histoire des Temps à	
Péladan		J.-H. Rosny		venir.....	3.50
La Licorne.....	3.50	Les Xipéhuz.....	2 »	L'Ile du Docteur Moreau... 3.50	
Modestie et Vanité.....	3.50	Eugène Rouart		La Machine à explorer le	
Le Nimbe noir.....	3.50	La Villa sans Maître.....	3.50	Temps.....	3.50
Pérégrine et Pérégrin.....	3.50	Saint-Pol-Roux		La Merveilleuse Visite..... 3.50	
Louis Pergaud		De la Colombe au Corbeau		Miss Waters.....	3.50
De Goupil à Margot.....	3.50	par le Paon.....	3.50	Les Pirates de la Mer..... 3.50	
La Revanche du Corbeau... 3.50					
Pierre de Querlon		De la Féeries intérieures... 3.50			
La Boule de Vermeil.....	3.50	La Rose et les Epines du		Place aux Géants.....	3.50
Céline, fille des champs... 3.50					
Albert Samain		Chemin.....	3.50	Les Premiers Hommes dans	
Contes.....	3.50	Robert Scheffer		la Lune.....	3.50
		Les Frissonnantes.....	3.50	Quand le dormeurs'éveillera 3.50	
		Les Loisirs de Berthe Livoire	3.50	Willy et Colette Willy	
		Le Pêché mutuel.....	3.50	Claudine en ménage.....	3.50
		Marcel Schwob		Colette Willy	
		La Lampe de Psyché.....	3.50	La Retraite sentimentale... 3.50	
		Emile Sicard		Sept Dialogues de Bêtes... 3.50	
		Les Marchands.....	3.50		
		R.-L. Stevenson			
		La Flèche noire.....	3.50		
		Ivan Strannik			
		L'Appel de l'Eau.....	3.50		
		Auguste Strindberg			
		Axel Borg	3.50		
		Inferno.....	3.50		
		Jean de Tinan			
		Aimienne ou le Détourne-			
		ment de mineure.....	3.50		
		L'Exemple de Ninon de Len-			
		clôs amoureuse.....	3.50		
		Penses-tu réussir?.....	3.50		
		P.-J. Toulet			
		Mon amie Nane.....	3.50		
		Les Tendres Ménages.....	3.50		
		Mark Twain			
		Le Capitaine Tempête.....	3.50		
		Contes choisis.....	3.50		
		Exploits de Tom Sawyer			
		detective et autres nou-			
		velles.....	3.50		
		Le Legs de 30000 dollars.	3.50		
		Un Pari de Milliardaires... 3.50			
		Les Peterkins.....	3.50		
		Plus fort que Sherlock Hol-			
		mès.....	3.50		
		Le Prétendant américain... 3.50			
		Arnold Van Gennep			
		Les Demi-Savants.....	3.50		
		Eugène Vernon			
		Gisèle Chevreuse.....	3.50		
		Villiers de l'Isle-Adam			
		Derniers Contes.....	3.50		
		Jean Violis			
		Petit Cœur.....	2 »		
		H.-G. Wells			
		L'Amour et M. Lewisham... 3.50			
		Anne Véronique.....	3.50		
		Au Temps de la Comète... 3.50			
		La Burslesque Equipée du			
		Cycliste.....	3.50		
		Douze Histoires et un Rêve.	3.50		
		Écrouis et Fantasmagories.. 3.50			
		La Guerre dans les airs... 3.50			
		La Guerre des Mondes..... 3.50			
		L'Histoire de M. Polly..... 3.50			
		Une Histoire des Temps à			
		venir.....	3.50		
		L'Ile du Docteur Moreau... 3.50			
		La Machine à explorer le			
		Temps.....	3.50		
		La Merveilleuse Visite..... 3.50			
		Miss Waters.....	3.50		
		Les Pirates de la Mer..... 3.50			
		Place aux Géants.....	3.50		
		Les Premiers Hommes dans			
		la Lune.....	3.50		
		Quand le dormeurs'éveillera 3.50			
		Willy et Colette Willy			
		Claudine en ménage.....	3.50		
		Colette Willy			
		La Retraite sentimentale... 3.50			
		Sept Dialogues de Bêtes... 3.50			

Poésie

Fernand Benoit	Les Géorgiques chrétiennes, V, VI et VII.....	5 »	Pierre Quillard	La Lyre héroïque et dolente.....	3.50
La Foire aux Paysages....	3.50		Ernest Raynaud	Apothéose de Jean Moréas.....	1 »
Léon Bocquet	Les Géorgiques chrétiennes.....	3.50	La Couronne des Jours....	3.50	
Les Cygnes noirs.....	3.50		Hugues Rebell	Chants de la Pluie et du Soleil.....	3.50
Paul Castiaux	Le Livre d'Images.....	3.50	Henri de Régnie-	La Cité des Eaux.....	3.50
La Joie Vagabonde.....	3.50		Les Jeux rustiques et divins.....	3.50	
Jean Cocteau	Premiers Poèmes.....	3.50	Les Médailles d'Argile.....	3.50	
La Danse de Sophocle.....	2.50		Le Miroir des Heures.....	3.50	
Le Prince Frivole.....	3.50		Poèmes, 1887-1892.....	3.50	
Antonine Coulet	Poèmes et Poésies.....	3.50	Premiers Poèmes.....	3.50	
L'Envolée.....	3.50		La Sandale allée.....	3.50	
Guy-Charles Cros	Schéhérazade.....	3.50	Lionel des Rieux	Le Chœur des Muses.....	3.50
Les Fêtes quotidiennes....	3.50		Arthur Rimbaud	(Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50
Marie Dauguet	Le Valet de cœur.....	3.50	P.-N. Roinard	La Mort du Rêve.....	3.50
Par l'Amour.....	3.50		Lucien Rolmer	Le Second volume des chants perdus.....	3.50
Jean Dominique	L'Age d'Or.....	3.50	Jules Romains	Un Être en marche.....	3.50
L'Aile mouillée.....	2 »		Ronsard	Le Livret de Foliastries....	3.50
L'Anémone des mers.....	2 »		Sainte-Beuve	Le Livre d'Amour.....	3.50
La Gaulle blanche.....	2 »		Albert Samain	Le Chariot d'Or.....	3.50
Edouard Ducoté	Poésies complètes.....	3.50	Aux Flancs du Vase, suivi de Polypème et de Poèmes inachevés.....	3.50	
La Prairie en fleurs.....	3.50		Au Jardin de l'Infante.....	12 »	
Max Elskamp	Jacques.....	3.50	Au Jardin de l'Infante.....	3.50	
La Louange de la Vie.....	3.50		Cécile Sauvage	Tandis que la terre tourne.....	3.50
André Fontainas	Louis Le Cardonnell	Carmina Sacra.....	Fernand Séverin	Poèmes.....	3.50
Crépuscules.....	3.50		Emmanuel Signoret	Poésies complètes.....	3.50
La Nef désespérée.....	3.50		Paul Souchon	La Beauté de Paris.....	3.50
Paul Fort	Sébastien Charles Leconte	L'Esprit qui passe.....	Henry Spiess	Chansons captives.....	3.50
L'Amour marin.....	3.50		André Spire	Versets.....	3.50
Ballades Françaises.....	3.50		Vers les Routes absurdes..	3.50	
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis....	3.50		Laurent Tailhade	Poèmes aristophanesques..	3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne.....	3.50		Poèmes élogiaques.....	3.50	
Idylles antiques.....	3.50		Archag Tchobanian	Poèmes.....	3.50
Montagne.....	3.50		Toumy-Lerys	La Pâque des Roses.....	3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans.....	3.50		R.-H. de Vandelbourg	La Chaîne des Heures.....	3.50
Le Roman de Louis XI.....	3.50		Emile Verhaeren	Les Forces tumultueuses....	3.50
Paul Gérardy	Charles Van Lerberghe	La Chanson d'Eve.....	Les Heures claires.....	3.50	
Roseaux.....	3.50		La Multiple Splendeur.....	3.50	
Henri Ghéon	Grégoire Le Roy	La Chanson du Pauvre.....	Poèmes.....	3.50	
La Solitude de l'Été.....	3.50		Maurice Pottecher	Poèmes, nouvelle série....	3.50
Ivan Gilkin	Louis Mandin	Ariel esclave.....	Le Chemin du Repos.....	3 »	
La Nuit.....	3.50				
Charles Guérin	Paul Marléton	Les Epigrammes.....			
Le Cœur solitaire.....	3.50				
L'Homme intérieur.....	3.50				
Le Semeur de Cendres....	3.50				
A.-Ferdinand Herold	Stuart Merrill	Poèmes, 1887-1897.....			
Au hasard des chemins.....	2 »				
Images tendres et merveilleuses.....	3.50				
La Route fleurie.....	3.50				
Robert d'Humières	Victor-Emile Michelet	L'Espoir merveilleux.....			
Du Désir aux Destinées....	3.50				
Henrik Ibsen	Albert Mockel	Clartés.....			
Poésies.....	3.50				
Francis Jammes	Jean Moréas	Poèmes et Sylves.....			
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.....	3.50				
Clairières dans le Ciel....	3.50				
Le Deuil des Primevères..	3.50				
Les Géorgiques chrétiennes, I et II.....	5 »				
Les Géorgiques chrétiennes, III et IV.....	5 »				

Poèmes, III ^e série.....	3.50	Francis Vielé-Griffin	Poèmes et Poésies.....	3.50
Les Rythmes souverains...	3.50	Clarté de Vie.....	Gabriel Volland	
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées.....	3.50	La Légende ailée de Wieland le Forgeron.....	Le Parc enchanté.....	3.50
Les Visages de la Vie.....	3.50	Phocas le Jardinier.....	Walt Whitman	
		Plus loin.....	Feuilles d'Herbe, 2 vol.....	7

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ. — PARIS

Vingt-troisième année

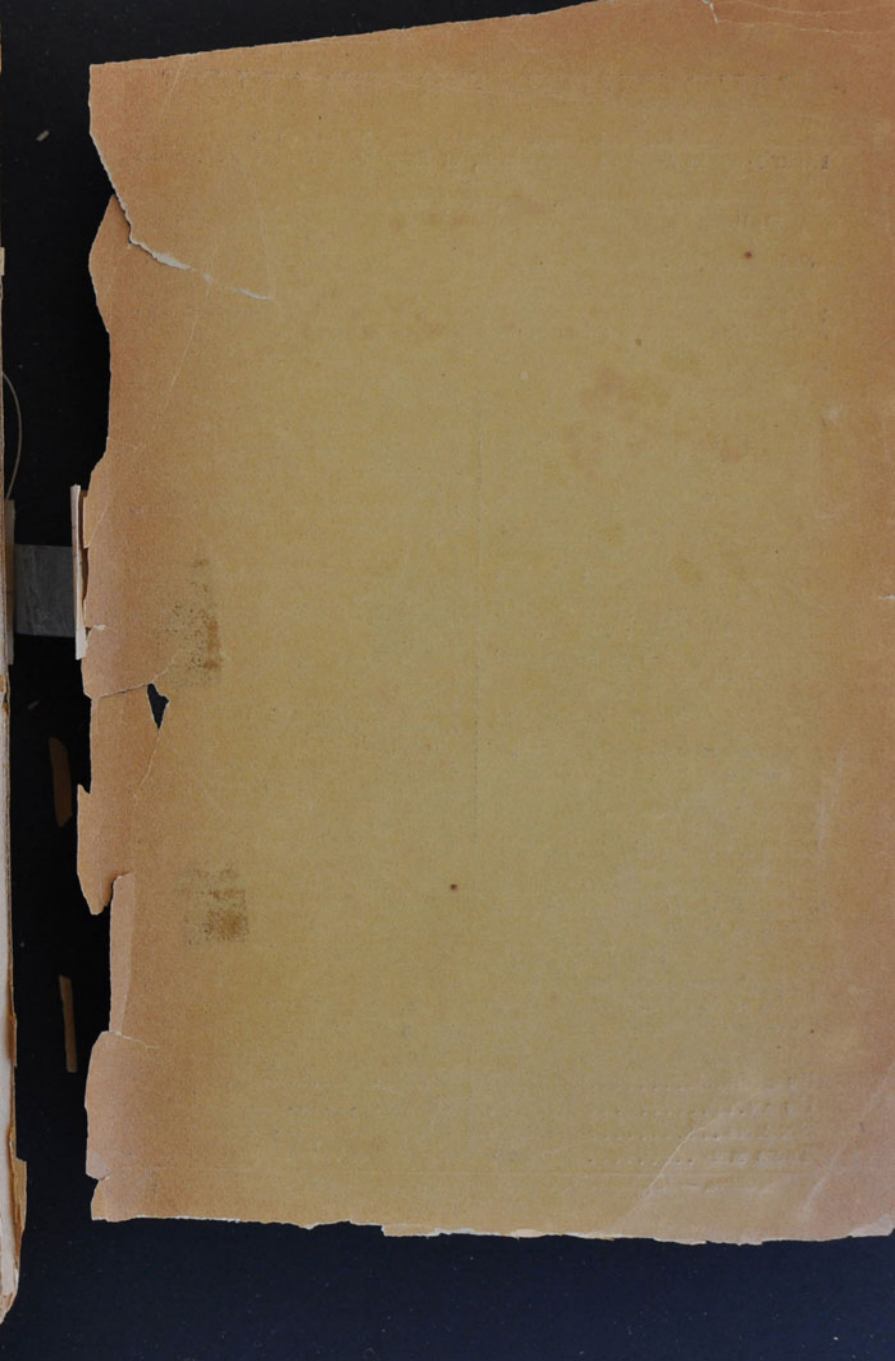
Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois

Le *Mercur*e de France occupe dans la presse du monde entier une place unique : il est établi sur un plan très différent de ce qu'on a coutume d'appeler une revue, et cependant plus que tout autre périodique il est la chose que signifie ce mot. Alors que les autres publications ne sont, à proprement dire, que des recueils peu variés et d'une utilité contestable, puisque tout ce qu'elles impriment paraît le lendemain en volumes, il garde une inappréciable valeur documentaire, car les deux tiers au moins des matières qu'on y voit ne seront jamais réimprimées. Et comme il est attentif à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et qu'aucun événement de quelque importance ne lui échappe, il présente un caractère encyclopédique du plus haut intérêt. Il fait en outre une large place aux œuvres d'imagination. D'ailleurs, pour juger de son abondance et de sa diversité, il suffit de parcourir quelques-uns de ses sommaires et la liste des chroniques de sa « Revue de la Quinzaine » (Voy. la couverture du présent volume).

La liberté d'esprit du *Mercur*e de France, qui ne demande à ses rédacteurs que du savoir et du talent, est trop connue pour que nous y insistions : les opinions les plus contradictoires s'y rencontrent.

Il n'est peut-être pas négligeable de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Nous envoyons gratuitement à toute personne qui nous en fait la demande un spécimen du *Mercur*e de France.



MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS - VI^e

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.

Les Poèmes : Georges Duhamel.

Les Romans : Rachilde.

Littérature : Jean de Gourmont.

Histoire : Edmond Barthélemy.

Philosophie : Georges Palante.

Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.

Sciences médicales : Dr Paul Voivenel.

Science sociale : Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.

Archéologie, Voyages : Charles Merki.

Questions juridiques : José Théry.

Questions militaires et maritimes : Jean Norel.

Questions coloniales : Carl Siger.

Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.

Les Redués : Charles-Henry Hirsch.

Les Journaux : R. de Bury.

Théâtre : Maurice Boissard.

Musique : Jean Marnold.

Art : Gustave Kahn.

Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.

Chronique de la Suisse romande : René de Weck.

Lettres allemandes : Henri Albert.

Lettres anglaises : Henry-D. Davray.

Lettres italiennes : Giovanni Papini.

Lettres espagnoles : Marcel Robin.

Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.

Lettres américaines : Théodore Stanton.

Lettres hispano
cisco Con

Lettres brés

Lettres né
Asterioti

Lettres ro
don.

Lettres russes : Jean Chazotte.

Lettres polonaises : Michel Mutermaeh.

Lettres néerlandaises : J.-L. Wap

Lettres scandinaves : P.-G. La C

naï, Fritiof Palmer.

Lettres tchèques : Janko Cadra.

La France jugée à l'Étranger : Lucile

Dubois.

Variétés : X...

La Vie anecdotique : Guillaume Apol

linaire.

La Curiosité : Jacques Daurelle.

Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE

UN NUMÉRO.....	1.25
UN AN.....	25 fr.
SIX MOIS.....	14 »
TROIS MOIS.....	8 »

ÉTRANGER

UN NUMÉRO.....	1.50
UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	10 »